

FINITUDE livre 4 « Si ce n'est Toi... »

TOME 2 : « LE RETOUR »

CHAPITRE 12

La sensation première, incertaine, fut la conscience de son immobilité. La seconde, fut que sa vision n'enregistrait qu'un film opaque, vivant, où lumières et ombres jouaient d'étranges danses, à quelques centimètres de ses yeux. Puis il comprit : de l'eau !

De son gant épais il essuya la visière du casque. S'ensuivit une immense lassitude. C'Am se força à se redresser et à s'asseoir. (« S'asseoir »...). C'était donc qu'il y avait un sol, et que ce sol répondait aux critères de tout sol habituel : il y avait un haut, et un bas. Un sol lisse et blanc, à l'aplomb d'un sas...

Des cataractes d'eau sous pression croulaient sur le La Minéa, éclaboussant jusqu'aux parois d'un hall aux dimensions démesurées. Un spectacle dont il lui sembla qu'on ait voulu l'en priver car, subitement : plus d'eau ! Hébété, il regarda les ruisselets se tortiller sur le sol, se rejoindre, se séparer, se tortiller encore. De versatiles vermisseaux, auxquels il accorda, rêveur, une vie. Mais ils moururent en se fractionnant comme des êtres primaires affolés et, disparurent.

Des lumières blanches jetaient une clarté crue sur le vaisseau, sur le sol, sur les murs, et éclairaient deux berceaux massifs soutenant une coque. Et cette coque était celle d'un vaisseau, sur un quai...

La station ! Ses jambes indociles, refusant de se mettre en place pour le lever, le contrarièrent. Étourdi, il n'y parvint qu'imparfaitement. (Et il avait un fameux mal de crâne !). Sa bouteille de gaz touchait-elle à sa fin ? Il chercha la petite horloge du coin de l'œil. Mais il n'avait aucun souvenir de l'heure qu'il avait quitté le sas du vaisseau. À moins qu'elle n'indiquât... (?). La tête lui tourna, il se sentit partir en arrière.

Au second réveil, il se sentit tout autre. D'abord : son dos s'appuyait sur une surface souple et confortable. Ensuite : il respirait librement, et son corps paraissait sans contraintes (?!). Et enfin : des visages flottaient devant ses yeux, attestant que ses souvenirs regagnaient leurs places.

Ils se figèrent ; tardèrent à se préciser ; puis s'animèrent. Viefield, Nise Ételle, Méring, et, derrière, les yeux scrutateurs de Wer... Partout ailleurs : un bataillon de la

Flotte, au complet, gambadant sur lui ! Dix mille petites pattes, griffant sa tunique en une cavalcade joyeuse, scandée par des cris stridents... (Le sri !).

La mine de Viefield et le visage cramoisi d'Ételle, les voix de Méring et de la Conseillère, tout portait à croire (et confirmaient, au besoin) qu'il était vivant ; hésitant sur la validité de ses constats, C'Am se redressa. Si Dame Wer encourageait Ételle « à avoir de la tenue », et si Méring lui parlait d'un contrat de « cinquante mille solars », alors il y avait quelque vraisemblance.

Quant au rire, aux larmes, aux regards de Nise Ételle... Il sentit le sri s'enfoncer par son col entrebâillé. Une exploration rendue douloureuse par les griffes. Et ce vieux Viefield... Et une voix, dominant encore toutes les autres, celle de la Conseillère Wer. Oui, tout se reclassait dans ses souvenirs.

- Remettez-vous ! Félicitations ! Mais nous avons à parler. Je vous attends, dès que possible! (Elle se recula, mais Ételle refusa de l'accompagner). Venez, ma Petite ! Allons !

- Non ! Tout à l'heure.

(Ételle se rebiffait !). Mais Wer n'abandonna pas. Elles disparurent de son champ de vision.

Aussitôt remplacées par Viefield :

- Ce que tu as pu me faire peur ! Nous sommes dans une station. Tout le monde est effondré. Sauf la Conseillère qui me fait des grands sourires. Le commandant dit que nous en avons pour plusieurs jours de réparation.

- Ételle avait l'air sincèrement bouleversée.

- Ça te fait certainement du bien de le croire ! Mais savoir ce dont Wer veut t'entretenir sera plus intéressant. Ça va mieux ?

- Tout à fait.

- Alors : nous y allons dès que tu le pourras.

- Ça va ! ... Où ?

- Les cabines du La Minéa sont sens dessus-dessous, il n'y a plus personne dans le vaisseau. Nous logeons dans une série de cabines de la station. Celle de Wer est au bout du couloir, à vingt mètres.

- Je me sens bien. En pleine forme !

- Après dix heures de sommeil ! Quand tu voudras...

- Maintenant ! Je te suis !

*

Viefield précéda C'Am dans un couloir tout en longueur. Ils dépassèrent plusieurs portes. Viefield stoppa devant une des premières.

- Ici : c'est celle de Wer. Là, à côté : celle d'Ételle. Et les nôtres : de part et d'autre. Wer t'a placé du côté de son assistante : madame la Conseillère a peut-être des vues sur toi ! (Viefield posa sa paume sur une plaque et expliqua.). C'est partout comme ça : le commandant branche le Maître du vaisseau, et hop, toute la station te connaît ! Sollicitons l'entrée à ta nouvelle protectrice...

Le ventail glissa et le visage de la Conseillère s'épanouit en les reconnaissant. (Les émotions violentes donnaient-elles un peu d'humanité à la Conseillère ?).

- Entrez mes Petits ! (Viefield adressa un clin d'œil complice à C'Am.). Prenez ces sièges ! (Elle s'affaira à récupérer des boissons au distributeur, en s'excusant).

Désolée, il n'y a pas le choix ! Mais pour nous entretenir de ce à quoi j'ai pensé... (Son regard se fit mystérieux.). Grâce à vous, monsieur C'Am, nous voilà sur cette station. (Elle marqua un temps sur « cette », comme si elle l'avait connue de toute éternité !). Êtes-vous bien remis de votre exploit ? Oui ? En bonne logique, c'est à vous que je me serai adressée. Mais je n'ai pas voulu contrarier la grande amitié qui vous lie à monsieur Viefield ! (Ce dernier se crut obligé de lui dédier un hochement de la tête reconnaissant). Wer n'en fit pas cas : une inquiétude semblait s'être emparé d'elle. Voyez-vous, Ételle me tracassait. Et je me fais vieille. Si, si ! La vie sur Celcius devient insupportable. En bref : il fallait revoir tout ça. Je vous avoue que je me suis penchée sur votre cas. Comment savais-je que vous constituiez un cas intéressant ? Fort simple : les consoles indiquent que monsieur C'Am, « Concessionnaire sur Selzé », n'a plus un seul solar sur ses comptes. Ruiné ! Confirmez-moi que ce n'est pas une surprise pour vous...? (Elle fit mine de quêter une réponse). Bien !

- Quel rapport avec votre Assistante ? (C'Am se perdait en conjectures).

- J'y viens. C'est tout un ensemble qui devrait vous séduire. Et qui vous surprendra !

- Certainement.

- Ne m'interrompez pas, je redouterai de perdre le fil de mes pensées.

(C'Am pensa que la Conseillère ne perdrait pas plus le fil de ses pensées que lui n'aurait lâché son filin dans le vide !).

... Je vous poserai simplement quelques questions. Je tiens à vous inclure dans mon projet.

- Un projet commun ?

- Il est possible qu'il vous surprenne. J'ai été moi-même stupéfaite qu'il soit réalisable. Mais il souffre de ne pas avoir obtenu votre accord !

- Si vous expliquiez...?

- J'utilise le hasard, ceci m'est familier. Vous êtes un concessionnaire ruiné, et moi, une vieille femme avide de se reposer. Et nous voilà coincés - plusieurs jours - sur une station qui se propose de vous rendre votre bien ! (C'Am songea que la Conseillère n'avait pas encore récupéré de ses chocs émotionnels !). J'ai étudié votre situation personnelle. Se pencher sur le passé de notre sauveur était bien le moindre ! Et voilà ce que j'y ai découvert. Des Enchères imprudentes ont précipité votre perte. Ne le niez pas ! Mais savez-vous que vous avez été victime d'une escroquerie ?

- Une escroquerie ?

- J'ai quelques souvenirs de cette affaire traitée par un collègue. Cette vieille canaille de Méarth s'en était vantée ! Reste que vous rendre votre bien ne sera pas simple. Pour commencer, des vérifications seront nécessaires.

- Beaucoup de mois se sont écoulés, et ma Concession...

- Vérifions d'abord ! Car des détails ne sont pas dans ma console. Ces Enchères d'Alliance concernaient une Héritière nommée C'Loï. Vous y avez concouru. Une Héritière qui se disait clonée de deuxième génération, j'ai vérifié.

- Madame la Conseillère, je ne vois pas où vous voulez en venir. Cette affaire est ancienne et terminée. Et C'Loï est vraiment une purifiée de seconde génération, puisque sa mère est une clone purifiée de prem...

- Non ! Vous ne pouvez l'affirmer ! Et elle : non plus ! La raison ? Le laboratoire des clones a été mis en veilleuse, soit, mais non stoppé. Il n'était pas rentable. Mais l'Institut ne pouvait abandonner une Unité d'Application si importante et si en pointe. Il a été fermé à la clientèle, c'est tout. D'autre part, la matrice conservait chaque

modèle, c'était dans son programme d'origine. On ne reproduisait pas que des clones par empirisme, mais on y effectuait des recherches. Bref - et j'en viens à l'essentiel - chaque modèle était reproductible. Second point : était perfectible. Conclusion : il peut, donc, y avoir plus pure que l'héritière désignée de la Concession Loï !

- Et alors ?

- Son modèle est à deux pas.

- À deux pas... ?

- Sur cette station, ont été conservés - forcément - en mémoire, tous les fœtus. Nous pouvons prouver que « votre » héritière n'était pas potentiellement la plus adaptée à Selzé.

- Mais l'Héritière Loï est bien vivante.

- Mais légalement pas la meilleure héritière, puisqu'il peut y avoir plus pure ! Tout le principe des lignées de concessionnaires, toutes leurs lois, tous les règlements, tous leurs us et coutumes sont fondées sur ce principe !

- Ne croyez-vous pas argumenter sur des textes dont vous auriez interprété l'esprit ? Pour tous les purifiés de Selzé, il en a toujours été ainsi. Et moi, le premier.

- Une loi est une loi ! Que deviendraient les Mondes Humains sans ce principe ! On a fait des guerres pour moins que ça !

- Mais puisque ce laboratoire aurait été fermé à la fabrication !

- J'ai ma petite idée, ce sera notre première vérification.

- « Notre vérification » ?

- Notre !

- S'allier avec un fœtus virtuel ?

- Vous vous croyez drôle ? L'Alliance en cause se basait sur une « deuxième » génération et cette deuxième génération est dépassée. Aucun texte ne prévoit de faire fi de ce principe, un des plus vitaux pour la perpétuation des Concessions ; je me fais forte de le rappeler à qui l'a oublié !

- Ce problème peut comporter quelques satisfactions intellectuelles pour qui se passionne, je n'en disconviens pas.

- Intellectuelles, ça ne m'intéresse pas : « Nous » gagnerons !

- Et le fait que ce soit précisément cette station...

- Un pur hasard, je vous dis. Mais cela ne m'aurait pas retenue d'affréter un vaisseau s'il n'y avait eu cette coïncidence. De toutes manières, c'est ainsi. Autre point : la partie de la station qui contient ce laboratoire est interdite. Verrouillée !

- Ce qui clôt votre projet.

- Pas du tout ! Je compte sur monsieur Viefield, ici présent, pour remédier à ce désagrément.

- Désagrément !? (Viefield écarquilla les yeux et bafouilla). Un désagrément... Un verrouillage... de console ? Et si cette partie est verrouillée... par l'Institut !

- Il y a une console centrale : il ne tiendra qu'à vous d'en trouver le sésame pour ce laboratoire.

Viefield ne put se contenir plus longtemps pour tenter de ramener la Conseillère à plus de réalisme.

- Mais ça prend un temps fou ! Notez : quand on y parvient !

- La réparation du vaisseau demandera deux ou trois semaines. Nous pourrons en obtenir quatre.

- Impossible en si peu de temps, il faudrait des mois. Et en supposant que les verrous mis en place ne le soient pas en cascade !
- Commencez !
- Pour cet héritage qui ne me concerne pas, je peux essayer quand même. Mais si votre affaire ne tient qu'à ça.
- Une affaire qui est la vôtre, également : retour à Selzé, et vous serez du voyage.
- Les verrous et le commandant...
- Et biens d'autres contrariétés que nous aplanirons le moment venu.
- Ah... Seulement des contrariétés...

Viefield interrogea C'Am du regard, ce qui n'échappa pas à Wer.

- Me prendriez-vous pour une folle, ou une mémère gâteuse ? Je n'ai pas dit que tout était résolu ! Mais j'ai bon espoir.
- L'espoir réserve - souvent - des désillusions cinglantes.
- Quand je parle d'espoir, c'est uniquement pour inclure un possible report à plus tard. Mais nous sommes ici, et autant passer en revue ce qui est, d'ores et déjà, possible.
- Vous envisageriez de revenir ici...? Si toutefois...?
- Fracturez donc ce verrou, ce sera un premier pas !

Viefield, confondu par tant d'aplomb, n'osa plus rien dire. Il faudrait des mois pour retrouver le code. Des mois ? Des mois, si c'était un code direct ! Autant dire que Wer n'avait plus toute sa tête. Ou qu'elle n'y connaissait rien. Ou bien : elle avait échafaudé quelque ténébreux projet à leur rencontre. Mais lequel ? (Sinon celui de les faire abandonner, là, par le commandant ?). Il était renversant que la Conseillère puisse imaginer que, rien que pour l'amuser elle, ils seraient dupes et tomberaient dans un piège aussi grossier !

Quant à C'Am, il avait conservé tout son calme : c'était un projet ahurissant, pour la seule et unique raison que la Concession Loï n'en avaliserait pas la moindre des bribes. Une Conseillère de Celcius n'aurait aucun pouvoir sur le Conseil des Concessions si elle n'était chapeauté par - au moins « un » - Concessionnaire en exercice. Un Concessionnaire qui fût suffisamment puissant pour influencer sur la décision ! La Conseillère visait donc une autre cible, il fallait attendre pour des éclaircissements. Il resta de marbre et attendit la suite. Une suite qui le confondit par son assurance.

- Mes Petits, au travail ! Viefield : je vous charge de cette console. Ételle poursuivra ses assiduités auprès de notre commandant, ce qui nous sera fort utile. Et vous, C'Am, expliquez-moi plus amplement le fonctionnement de ces Concessions. J'ai un compte à régler avec ce Ruan Si Méararth, ce sera le feu d'artifice du triomphe de ma carrière !

*

C'Am resta en tête-à-tête avec une Conseillère Wer aussi aimable que curieuse, et Viefield alla traîner ses bottines dans le hall, où il se planta, bêtement, devant la console du maître de la station. Une histoire de fou, ou un plan particulièrement diabolique ?! Cette fois, son « nez » était particulièrement réfractaire à une quelconque supposition. Et si Wer leur tendait un piège, il était indiscernable.

Sans conviction, Viefield tâta le clavier et posa son regard sur l'écran. La partie du laboratoire ne s'éclairait pas et ne dépendait d'aucune touche : ça commençait mal ! Si le laboratoire dépendait de l'Institut Scientifique des Mondes Humains, alors le

code d'accès devait être à double ou triple détente. La Conseillère rêvait, ou avait inventé ce prétexte pour rester seule avec son copain, une autre alternative.

Il fallait une base pour commencer une réflexion sur ce code, et l'idée d'aller en chercher une, sur place, était plus séduisante. Viefield observa sur l'écran le plan de la station et s'orienta. « I.S. Rech.Bloc Gén.N°2 ». Il repéra le porche de la coursive qui desservait cette zone et s'y engagea.

Le couloir était rectiligne, et sa largeur en faisait une des voies de moyenne importance. Si on l'avait intentionnellement implanté là, dès l'origine, la publicité n'avait pas été recherchée.

Viefield suivit le morne et anonyme couloir pendant dix minutes. Il y eut une courbure, puis, de nouveau, une ligne droite. Il l'arpenta, de bout en bout, jusqu'à rester bloqué devant une porte massive, portant l'inscription : I.S. Rech.Bloc Gén. N°2, et, en lettres deux fois plus grandes : « Entrée interdite DANGER ».

Guère d'indications, et pas d'encouragements ! Peu de lettres, mais assez pour fournir de multiples combinaisons pour qui aurait voulu fonder un code pour en proscrire l'entrée. À tout hasard, il posa sa main sur une plaque d'identification et attendit.

En vain. Les cloisons étaient truffées d'un nombre de trous, de quoi y introduire dix caméras, autant de détecteurs en tous genres et de multiples systèmes de dissuasion ou de défense. Un accès inviolable. Viefield renouvela l'opération, puis abandonna. L'abord dissuasif de cette porte aurait démoralisé n'importe qui ; il reviendrait avec C'Am et lui démontrerait que Wer ferait bien mieux d'aller quérir quelques informations à l'Institut. Si ses dires étaient sérieux et ne relevaient pas du simple canular !

Il repartit en sens inverse, vers le quartier tout nouvellement habité de la station, puis il attendit son ami en bavardant avec des passagers qu'il voyait pour la première fois. Ce ne serait pas à cette occupation dont surgirait l'intuition géniale !

L'idée que Celcius s'approchait à grands pas, avec son cortège d'ennuis, revenait à la charge : Wer avait deviné la délicatesse de leur situation et s'amusait à leurs dépens, voilà tout !

*

Pour C'Am, l'entretien avec Wer n'amenait pas le moindre soupçon supplémentaire de crédibilité. Il n'y avait pas cru, même si la Loi pouvait avoir une faille au détour d'un texte. Il ne cacha pas sa circonspection et prit congé. À présent, la Conseillère savait tout - ou presque - des Enchères en vigueur sur Selzé et de leur convention. Elle y avait mis toute son attention, et ses questions avaient été surprenantes de perspicacité. La Conseillère était familière de ces investigations et menait, probablement, une enquête pour une autre affaire. (Ce ton aimable et compréhensif, pour obtenir ce que les consoles de Celcius ne pouvaient receler ?). À coup sûr, elle savait utiliser et se faire convaincante lorsqu'il le fallait. Elle lui avait encore promis « des questions ». Mais c'était grandement assez pour ce jour et il avait prétexté un mal de tête pour abrégé. La compagnie de Viefield serait plus reposante !

Il retourna dans le hall où les outils et les câbles s'entassaient. Sous les ordres de Méring, les stewards, en tenue de travail, s'affairaient : sans tarder, on attaqua une réparation succincte de l'aileron.

Il repartit dans l'autre sens. La réparation occuperait heureusement Méring et lui ferait oublier les démonstrations extravagantes de l'Assistante Ételle.

Après avoir été crédule, devenait-il soudain jaloux ? Curieux. Curieux et ridicule !

*

Le lendemain matin, C'Am et Viefield étudièrent ensemble la console. Sans plus de succès : ils retrouvèrent les fonctions d'accueil et de réparation, mais se heurtèrent invariablement à la zone isolée. Tout au plus, sur l'écran, obtinrent-ils un voyant rouge qui se passait de commentaires. Ils en étaient revenus au même point. Alors, certain de démontrer que la Conseillère avait trouvé un passe-temps pour se distraire, Viefield entraîna C'Am dans le couloir.

Dix minutes plus tard, ils vinrent butter sur la même porte.

- C'est là ! C'est massif, c'est bourré de détecteurs, et ça peut te faire beaucoup de misères si tu t'obstines. Ou bien la Conseillère élucubre, ou bien elle se moque de nous !

- Ni l'un, ni l'autre, elle semble très convaincante. (C'Am hasarda une main vers la plaque, puis la retira.). Ça ne m'a fait aucun effet, tu vois. Je pense que Wer s'intéresse à tous les domaines. Mais, avec son contrat, elle nous ramènera sur Celcius-Tore.

- Et nous livrera à la Judiciaire, directement.

- Je n'ai pas eu cette impression. Peut-être a-t-elle des atouts ? Une Conseillère en Humanité a de particulières et excellentes relations avec l'Institut, c'est même à ça que servait les Conseillers à l'origine.

- L'origine... Quelle origine ?

- Je n'en sais pas beaucoup plus que toi.

- Mais tu voudrais bien la croire, c'est ça ?! Pour te venger de ta voisine !

- Pour...

- Tu ne sais plus très bien pourquoi, hein ! J'ai une bonne raison à te fournir : impossible de revenir sur Celcius. Dommage, c'est ce qui va nous arriver !

- Chut ! J'ai entendu...

- Moi aussi. Serait-ce cette fichue porte qui se décide ? (Viefield tournait sa tête de tous les côtés, explorant les anfractuosités des murs et la surface du massif coulissant, tout en tendant l'oreille).

- Tu avais entendu ça, hier ?

- Rien pendant cinq minutes. Et j'ai recommencé une deuxième fois.

Le bruit se faisait plus net : un doux ronronnement continu et mécanique.

Viefield approcha son oreille de la paroi métallique ; ce qui déclencha aussitôt une rafale d'ultrasons qui ravagea son crâne !

Il fit un bond en arrière !

- Saloperie ! Ça te rentre dans le crâne. Ils en mettaient aussi dans des tripots, à Celcius-Ville. Pire que les drogues !

Dix minutes s'écoulèrent, le ronronnement avait cessé. Tous deux restèrent stupides, hésitant entre se sauver ou faire une nouvelle tentative. C'Am, qui avait échappé à l'agressivité des défenses, s'approcha et posa sa main pour la seconde fois.

Et attendit, prêt à se rejeter en arrière.

Le ronronnement reprenait ; le Clone plia les jambes, sur ses gardes. Le bruit régulier en couvrait d'autres, à l'arrière plan. Des verrous magnétiques, datant de deux siècles et plus !

Aucune agression : l'opercule fit entendre un petit claquement sec et se débloqua. Ça s'ouvrait !

C'Am et Viefield, bouches béantes, suivirent le lent mouvement feutré. (Tout était en bon état !).

La carrure de C'Am, au premier plan, rassurait Viefield ; aussi, quand le clone fit un pas en avant pour risquer un regard au-delà, Viefield en fit autant. Une rafale d'ondes les rejeta en arrière tous les deux, les cerveaux en feu !

Ils titubèrent sur plusieurs mètres puis s'aperçurent que l'émission était stoppée. C'Am s'accroupit, dos contre le mur : il fallait réfléchir.

La porte avait consenti à s'effacer... mais ne les avait pas laissés s'avancer ! Plus précisément : elle avait accepté « la main de C'Am ». (mais pas celle de Viefield ?).

Il était évident que la tentative devait être renouvelée. Mais : que Viefield devait se tenir au recul.

Le clone se releva, revint au massif obstacle, posa sa paume sur la plaque. Une cinématique, quelque part, se remit en marche, et la paroi se déplaça à nouveau. Parvenue à bout de course, tout retomba dans le silence et l'immobilisme.

C'Am ôta sa main et laissa s'écouler un délai raisonnable.

Rien...

Mais il ne s'agissait pas de franchir la barrière des défenses délibérément : il avança prudemment une main. Puis l'avant-bras.

L'ensemble demeurait inerte et l'encourageait à faire un pas.

Cette entrée donnait sur un couloir large de cinq mètres, rectiligne sur une trentaine de mètres, desservant de part et d'autre, apparemment, des immeubles déserts. Une pellicule de poussière ternissait le décor et des petits véhicules gisaient, abandonnés là, depuis une éternité. Pour certains, renversés.

C'Am osa une jambe. Rien... Il n'insista pas et revint auprès de Viefield.

- Essaie à ton tour.

- Tu parles sérieusement ?

- Très sérieusement. C'est peut-être de -toi- dont la porte ne « veut » pas.

- Risquer la décharge ?

- Risquer la décharge...

Viefield, précautionneux, tâta le vide. Et bondit en arrière !

Conclusion : le porche ne voulait vraiment pas de lui !

Ils répétèrent l'opération jusqu'à être convaincus que c'était là la logique de l'interdiction : C'Am, lui, avait le droit de passer. Viefield : « non ».

Ça méritait réflexion. Et, quant à pouvoir repasser cette limite dans l'autre sens : rien n'était prouvé. (Et si le mécanisme revenait sur sa « décision » ?!).

Bloquer cette fermeture serait prudent, pour le cas. Mais, avant : il fallait une confirmation.

Ils décidèrent d'expérimenter la fermeture et s'éloignèrent de plusieurs mètres.

L'immobilité...

Puis C'Am revint tout contre et posa sa main sur la plaque plusieurs fois.

Rien. La porte restait obstinément ouverte.

Et si (éventualité qui donnait froid dans le dos) ce mécanisme « décidait », subitement, de refermer cette entrée, dans son dos ?

Il fallait bloquer un objet suffisamment tenace dans le chambranle, mais ils n'avaient rien à portée de main. Ils en étaient là de leurs réflexions lorsque, inexorablement, la porte glissa et se referma.

Un quart d'heure environ de délai : pas le temps d'aller bien loin ! Mais, par prudence, le principe du blocage de l'entrée restait valable.

Perplexes, ils revinrent vers le hall en se promettant de faire le silence sur cette découverte. De toutes manières, rien n'était résolu.

En débouchant parmi les autres, ils affichèrent des mines de gens détachés des soucis quotidiens ayant assouvi quelque inutile curiosité et fort peu dépités de leur déconvenue. Wer en serait pour ses frais, si elle les épiait.

Mais personne ne marqua un quelconque intérêt pour leur retour.

*

Cette ouverture avait de quoi laisser songeur : avaient-ils le droit de violer un laboratoire ? Éventuellement : de le piller ? Et comment retrouver les gènes des Loï, au cas où, dans ce lieu inconnu ?

Absurde : dans le meilleur des cas, il y aurait une fiche et Wer ne devrait se satisfaire que de la lire. Alors, à quoi bon s'aventurer au-delà de la limite !

Ce qui n'enlevait rien au mystère des autorisations « sélectionnées ».

C'Am et Viefield hésitèrent, mais la curiosité les aiguillonnait, le porche les vit arriver une heure plus tard, poussant un chariot, que C'Am plaça dans l'embrasement dès l'opercule ouvert. Rien ne survenant, il risqua un pas. Puis un second. Rassuré par le chariot qui bloquerait la porte, il pénétra dans la voie poussiéreuse, suivi des yeux par un Viefield inquiet.

Une explication rationnelle ? Il en fallait une. Mais l'engin qui gisait à quelques mètres était aussi poussiéreux que les façades. Alors : la nature du sol ? Une structure moléculaire irrégulière, qui aurait évolué différemment, à certains endroits ? L'effet d'innombrables passages, par le passé... ?

Forcément, il y avait une explication, une explication toute simple.

Et la voix le frappa violemment tant elle l'avait surpris dans sa réflexion. Une voix juvénile...

*

« De quelle famille es-tu, Toi ? »

C'Am scruta avidement les abords. Un haut-parleur ? D'où serait tombée cette voix enfantine ?

Ses palpitations refusaient de ralentir leur cadence précipitée. Et puis : il y avait cette insoutenable conviction que ces paroles avaient été prononcées par quelqu'un qui l'observait. Cette forme assise ? À la base d'un mur d'immeuble ?

Oui. Une forme salutaire pour son esprit, quant à expliquer les bizarreries sur le sol et les mots entendus.

Mais une apparition dont la présence faisait jaillir mille surprises et mille questions ! Un gosse !

Un gosse qui s'impatientait gentiment :
« Je ne te connais pas ! De quelle qualité es-tu ? »

*

Un gamin ! Un gamin qui se levait dans l'encoignure d'une porte. Le premier mystère disparaissait derrière un second bien plus démesuré !

C'Am fit face au gosse. Son cœur battait la chamade et ses jambes bravaient un incoercible tremblement. Il parvint à répondre.

- De quelle famille ? Je m'appelle C'Am.
- J'connais pas ! Tu n'appartiens pas au Lab. T'es un Renié ?
- Au « lab » ? Non.
- Alors, tu n'es pas un Conform.
- Conforme ? Conforme à quoi ?
- Conform ! Un Conform ! Où est ta famille ?
- Je suis seul.
- Alors, t'es bien un Renié. Ici, nous, nous avons tous une famille. Moi je suis un Voli. Mais on m'appelle aussi Petit Cristal.
- « Petit Cristal ». Moi, ma famille est loin. Je veux dire : très loin. Je ne suis ici que depuis peu. J'arrive. Et toi, tu es un « Voli ». Peux-tu m'expliquer ?
- Expliquer quoi ? Je t'ai dit : je suis un Voli ! Et moi, ma famille est ici !
- Tu parles bien pour un enfant de ton âge.
- Je suis normal ! Toi aussi tu parles bien, si tu es un Renié !
- Je suis normal aussi.
- Tu es vieux !
- Vingt-quatre ans.
- Vingt-quatre ans... Pourquoi vingt-quatre ? Les Reniés n'ont qu'un seul âge, celui que Consol leur donne !
- Et le tien ?
- Cette année : j'ai sept ans. Mais Consol ne m'a pas dit que ce serait le dernier !
- Je ne comprends rien.
- C'est normal pour un Renié. Mais, pour quelle raison Consol t'a-t-elle ramené ?
- Je ne comprends pas : « ramené ». Ni : « un seul âge »
- Je peux t'expliquer ! Par exemple, moi, je ne suis pas le plus âgé de ma famille : Rub a huit ans, Dia en a cinq, et puis il y aura Petit Frère Top. Lui n'est pas encore là. Et puis : moi ! Consol nous donnera un dernier âge, un jour, quand elle nous reniera. Mais jamais elle ne ramène un Renié comme Toi !
- Je suis seul ici.
- C'est que ta famille n'a été qu'un essai, puisque tu ne comprends rien !
- Ah ?
- Tu vois bien ! Même les Tec, qui ont des ombres dans leurs têtes, sont plusieurs !
- Je ne suis plus seul, puisque je t'ai trouvé. Tu as parlé des « Tecs » ?
- Ils comprennent très bien, mais quand on leur dit ce qu'il faut chercher ! Ce que l'on peut rire !
- Et ce pendentif, que tu as à ton cou ?
- Tous les autres portent aussi un pendentif.
- « Tous les autres » ?!

- Chacun le sien. Consol t'a pris le tien en te reniant, évidemment.
- Je... Je n'en ai jamais eu.
- T'es vraiment un Essai ! Sûr que Consol t'a renié il y a longtemps !
- Possible. Ainsi, tu as des frères et des sœurs...
- Des sœurs ? Les Volis sont tous des garçons !
- Et tes parents ?
- Consol affirme que c'est une source de complications et de malheurs. J'ai déjà imaginé ; mais c'est vrai que ça ferait beaucoup de complications. Des malheurs aussi, sûrement. Je vois bien que tu es vraiment un étranger, avec tes questions ! T'es plus ignorant qu'un Fiz ! Mais tu es, au moins, aussi fort.
- J'admets être ignorant. Mais j'aimerais savoir ce que tu fais là.
- Un Fiz aurait trouvé mieux ! Ce que nous faisons là ? Mais, pardi : nous vivons ! Tant que Consol ne nous a pas reniés !
- Je croyais cette station abandonnée.
- Abandonnée, cette station ? Consol s'occupe de tout ! Même si les Pol disent qu'il fait trop chaud... Et que les Neg prétendent qu'il fasse trop froid ! Ce qu'elle a de soucis.
- Les Vols, les Necs, les Negs... Y'en a-t-il d'autres ?
- Tu n'es pas né comme nous, puisque Consol n'a pas fait ton éducation ! T'es bizarre : t'es un Renié, mais tu es toujours là. Et pourtant, Consol ne t'a rien enseigné. Et tu n'es pas un Décédé !
- Je sais des choses, mais rien de ce que tu me racontes.
- Tu aurais pu être un Vol comme moi : tu imagines des trucs.
- Je n'imagine rien. Je viens d'ailleurs. Il faudra m'apprendre.
- Peut-être es-tu seulement un hologramme ! Je peux te toucher ?
- Tu peux.
 - Le gamin posa la main sur sa hanche.
- Tu existes... Consol pourra s'occuper de toi. Tu peux m'appeler Petit Cristal si tu le désires.
- Comme tu le veux.
- C'est mon nom. C'est le nom de ma pierre : « Cristal »
 - C'Am se pencha pour examiner le pendentif ; mais il n'y avait aucune inscription visible de gravée dessus.
 - (Un noyau-bio à l'intérieur de la petite sphère, sans doute. Chaque gosse ayant le sien. « Chaque » gosse...).
- Petit Cristal, êtes-vous beaucoup d'enfants, ici ? Beaucoup de grandes personnes aussi ?
- Les grandes personnes sont toujours déjà reniées.
- Ah ? « Déjà reniées »...
- Viens, Consol t'expliquera !
- Je reviendrai demain.
- Et où iras-tu, en attendant ?
- Je... Voir ma console.
- La console des Reniés ?
- Ben, oui.
- Il n'y en a qu'une ! Ce que tu peux être sot !
- Par là, il y a la mienne.

- On ne va jamais par là. Il n'y a qu'un Vol, ou un Rub, qui vienne par ici. Même Dia ne vient pas encore. Il a peur, même avec nous !
- Alors, tu n'as jamais été plus loin ?
- Pourquoi aller plus loin, il y a plein de choses dans les maisons par ici. Nous faisons plein de découvertes, avec Rub !
- Aujourd'hui, tu es tout seul.
- Rub ne vient plus par ici, il dit qu'il n'y a plus rien.
- Et toi tu n'es jamais allé plus loin ?
- Consol ne t'a rien appris parce que tu n'entends rien : Rub m'avait prévenu qu'il n'y avait plus rien par ici, Elle le lui avait dit. Il ne voulait pas que je trouve un Renié, peut-être !
- Un renié ?
- Toi !
- Ah, oui... Je reviendrai demain.
- Rub ne me croira jamais !
- Il croira demain.
- Oui, mais moi je vais lui parler ce soir. Et à Consol aussi.
- Ne pourrais-tu pas garder ce secret, jusqu'à demain ?
- Ah, non ! Tu dis que tu reviendras demain, mais si Consol te décède entre temps !
- Je serai devenu un... « renié » ?
- T'es un vieux Renié. Consol a oublié de te décéder !
- Nous nous reverrons demain.
- Ton nom ?
- C'Am.
- Tu ne m'as pas dit ta qualité !
- Je vais et je viens.
- Et tu reviens ?
- Oui. Salut, Petit Cristal ! À demain !
- Salut, Çam !

*

Petit Cristal ne le suivit que des yeux : « Consol » dissuadait-elle ces enfants de s'enfuir ?

Comment auraient-ils pu deviner pour la combinaison de la porte ? C'Am n'était plus certain de rien, même de ce qu'il avait vu et entendu. Et la station n'avait probablement pas révélé tous ses secrets !

Ni la Conseillère Wer, d'ailleurs. Il fallait réfléchir à tout ça et rester circonspect quant aux suites. C'était ahurissant : des gosses sur cette station perdue !

CHAPITRE 13

De retour dans le carré des naufragés, C'Am et Viefield se continent dans un prudent silence. Après qu'ils eurent essuyé - C'Am pour son absence, et Viefield pour son incapacité - les reproches de Dame Wer, ils s'enfermèrent et tentèrent de faire le point.

D'abord : ne pas effaroucher ces gosses qui avaient grandi dans l'isolement, sous la coupe d'une console probablement programmée à les surveiller de près. Et qui avait certainement banni de l'éducation qu'elle prodiguait une foule de données sur les Mondes Humains incompatibles avec le fait de les tenir étroitement isolés avec une si évidente réussite. Et puis, une découverte aussi surprenante faussait les raisonnements les plus posés. Même si le Commandant acceptait de les embarquer, serait-ce pour les laisser sur Celcius-Planète, but du voyage ? Et quelle efficacité juridique, une fois l'information revenue sur Selzé, quant à sa Concession perdue ? Aucune ! « Une Station sous la gestion de l'Institut avait continué de fonctionner »... Et alors ?!

En faire la révélation à Dame Wer était, pour le moins, prématuré.

Et ils en revenaient au même point. Dame Wer ne pouvait pas ne pas avoir mesuré l'inutilité d'une telle procédure et n'inspirait guère confiance quant à ses desseins occultes.

Restait cette incommensurable surprise qui, en elle-même, justifiait une seconde visite. Ils s'éclipseraient le lendemain et mettraient un de ces chariots pour coincer ce porche qui ne « voulait » pas de Viefield. Et l'avenir, ensuite, dirait s'il fallait répandre cette découverte à tous les vents.

*

Il s'agissait de se lever tôt pour échapper au guet de la Conseillère et à un éventuel assaut de son Assistante ; dès le lendemain, ils s'esquivèrent vers le porche au fonctionnement étrange. C'Am ramena un chariot, l'interposa dans l'embrasure, puis s'engagea dans l'ancre du Laboratoire en suivant la voie de la veille.

La trace de ses pas trahissait son passage : Petit Cristal n'aurait eu aucune peine à les remonter jusqu'au porche, si l'envie l'avait pris. Mais personne à leur point de « rendez-vous », pas plus qu'en chemin. C'Am alla plus avant et dépassa la placette. Trois quarts d'heure pour arriver là. Le sol, partout, était patiné par de multiples allées et venues. Il régnaient une curieuse sensation de vies végétant en ces lieux.

Au contraire de la voie et du précédent quartier déserté, la nouvelle enclave respirait le lieu habité : il ralentit son allure et scruta façades et buissons. (Une vague

rumeur assourdie, presque inaudible ?). Il contourna un petit bloc percé d'ouvertures voûtées et découvrit la source de ce murmure.

Trois enfants discouraient à propos de « sujets finis ». Leur colloque s'interrompit à sa venue, mais ils n'en firent pas grand cas bien longtemps et C'Am dut s'approcher. Un gamin de quatre à cinq ans, aux yeux vigilants, le toisa :

- C'est toi le Renié de Petit Cristal ?
- Je crois bien. Où est-il ?
- Qui ? Petit Cristal ? Près de la serre !
- Dans quelle direction ?
- T'es un Renié qui ne sait pas où se trouve la serre ?
- Je ne sais pas.

Le problème semblait avoir acquis un intérêt passionnant à ses yeux ; le gamin le considéra comme on évalue un sujet digne d'y consacrer quelques réflexions.

- Tu ne sais pas. Ou tu ne sais plus ?
- Je ne sais pas.
- Un Renié devrait se souvenir ! Je poserai la question à Consol.
- Peut-être ne suis-je pas un véritable renié.

Les deux autres avaient relevé la tête. L'incrédulité se lisait sur leurs visages poupins, mais ils laissèrent sagement parler le troisième, plus résolu.

- Consol dira quelle famille ! Et pourquoi !
- J'aimerais voir Petit Cristal.
- C'est mon frère, que lui veux-tu ?
- Des renseignements sur « Consol ».
- T'inquiètes-tu de son oubli ?
- Un oubli ?
- Si elle t'a renié, pourquoi t'a-t-elle oublié ici ?
- Je lui demanderai. Êtes-vous beaucoup d'enfants, ici ?
- Pourquoi ne le sais-tu plus ?
- Moi aussi j'ai beaucoup de questions à poser à Consol.
- Consol sait et informe ceux qui ne savent plus.
- Parce que je dois avoir su ?
- Ben, oui, avant d'avoir été renié ! (Subitement, un point parut être devenu une fameuse énigme à ses yeux.). Comment se fait-il que tu sois si vieux ?
- Consol me le dira.
- Je t'accompagne ! (Il se leva prestement.).
- Mais je ne sais pas où est Consol, il faudra me montrer le chemin.
- Ah ça ? Bien... Suis-moi !

Le gamin sauta sur ses pieds nus. Une tunique d'étoffe légère, gris clair, revêtait un corps fluet. Debout, il était de petite taille. (Peut-être trop petite, même pour un enfant ?). Des cheveux longs et très bruns flottaient autour de son visage juvénile et hardi. Mais on ne pouvait qu'être captivé par la mobilité de ces yeux, qui bondissaient, allant des détails de l'accoutrement de C'Am aux mimiques des autres enfants, fixant quelque recoin de la placette, y décelant des réponses, revenant aux traits du clone, pour y débusquer quelque nouveau mystère, scrutant l'allée d'où C'Am était apparu, le défiant implicitement de parvenir à des déductions plus judicieuses...

Enfin, il se décida, et de sa main gracieuse, invita C'Am.

Celui-ci lui emboîta le pas et se risqua à aller plus avant.

- On ne peut pas toujours obéir à Consol.
- Tous disent qu'elle ne se trompe jamais !

Il dévisagea C'Am avec un brin de défi. Le « Renié » enchaîna, prenant un air faussement désinvolte :

- Consol ne peut pas tout savoir. Ton frère, aussi, aime bien explorer.
- Nous explorons ce que Consol sait déjà !
- Et ce qu'elle ne sait pas ?

La suggestion, insidieuse, laissa une trace sur son visage un court instant.

- Un Renié peut-il en savoir plus qu'elle ?!
- Oui, s'il a rejoint sa famille. Et il y a beaucoup de familles.
- Celles qui habitaient les immeubles, par-là ? Il n'y a plus personne !
- Celles-là et d'autres. Des immeubles là et ailleurs. Partout.
- Des paroles de Renié !
- Qu'importe : des paroles tout de même.
- Je connais ces immeubles, mais pas les tiens !

Plus loin, C'Am dut réfréner ses émotions : des groupes de gosses discutaient, ça et là, sans marquer outre mesure de surprise à leur vue. Tous paraissaient être occupés à quelques tâches confuses ou discouraient avec calme ou enthousiasme. Certains réfléchissaient, isolés, perdus dans leurs songeries. (Y' en avait-il au-delà de cet âge ?). C'Am, stupéfait, avait cessé de compter. (Vingt-trois !). Il en apercevait d'autres, au détour des ruelles transversales... Combien en tout ?!

Le frère de Petit Cristal, persuadé d'obtenir des éclaircissements et des confirmations de Consol, avait hâte d'arriver et trottinait. Tous ces gosses étaient le quotidien pour lui, il n'en faisait pas cas, passionné par cet arrivant surgi du néant. Il ne fit même pas mine de ralentir quand, sonné de plein fouet dans sa marche, le cœur de C'Am battit la chamade, et resta subjugué, immobilisé...

Ils avaient croisé un petit groupe de gamines, dont la plus âgée affichait une douzaine d'années. Le gamin le rappela à l'ordre :

- Consol est dans cette cabine-là, presse-toi ! (Deux portes contiguës, sans signes distinctifs, s'offraient). Puisque tu as perdu ton collier, Consol dira ! Mais il faut que tu entres !

C'Am hésita : l' Inconnu et l' Inattendu. Un danger, peut-être (?!).

Un petit écran et des détecteurs... Pour certains : d'un usage indéterminé. Une plaque pour l'identification, vraisemblablement... Mais pas de clavier. Il s'avança. Le gamin, tout à sa curiosité, se penchait déjà pour écouter.

C'Am entra. Poser sa paume imposait de vaincre ses appréhensions. Poussé par l'impatience du gamin, il posa sa main.

Presque simultanément, une voix de jeune femme s'adressa à lui ! Et, tout de suite, il eut l'extravagante certitude que Consol le connaissait (!).

L'écran s'était empli d'effets multicolores : la Machine auscultait son être. Psychisme et psychogenèse ? Certainement, les laboratoires de l'Institut gardait par-devers eux les résultats de leurs recherches. Puis il crut entendre une voix ancienne.

(Celle de sa défunte mère ?!). C'était si lointain. Les mêmes intonations...

Un charivari de souvenirs douloureux broya son corps. (Le présent, tout simplement !). La Voix se fit chaude et encourageante :

- Je sens que tu es descendant de C'Am, je t'ai retrouvé dans mes mémoires, hier. Mais tu n'as pas de Frère ici ; pourquoi as-tu donc quitté Selzé ? Tu gaspilles ton C.

- Un concours de circonstances a provoqué ce retour. Si je suis encore dans tes mémoires, c'est que tu n'oublies rien.
- Rien. Je connais les Am-Selzé. Tu es le dernier.
- Ma famille croyait ce laboratoire fermé.
- Fermé, oui. Mais je vis.
- Fermée mais non désactivée...
- C'est un problème que j'ai du résoudre au mieux. Pourquoi es-tu venu ?
- Ce hasard.
- Le hasard n'existe pas, C'Am. Tu es répertorié dans le moindre de tes gènes.
- Ici...
- Oui ! J'aurais pu poursuivre la purification.
- Je n'ai pas d'enfant.
- Ce n'est pas nécessaire.
- Je devine... (C'Am réprima un frisson.).
- As-tu peur de moi ?
- Je ne veux pas être amélioré.
- Ne retourneras-tu plus sur le monde pour lequel tu as été purifié ?
- Je ne sais pas. (Deviner ce à quoi « pensait » Consol donnait la chair de poule. C'Am se fit impératif.). Et je suis très bien ainsi !
- J'aime détecter ce particularisme, C'Am. Je puis l'améliorer encore. Ce qui n'était pas possible pour ton ancêtre, à l'époque.
- N'insiste pas, Consol.
- Je t'ai laissé entrer, pourtant !
- Dans ce but ?
- Oui, et non. Il est logique, donc normal, que tu puisses revenir chez moi : tu étais dans mes mémoires. Tes descendants seront accueillis jusqu'à la totale déperdition de la purification des Am-Selzé.
- Chez toi...
- Et chez toi : je suis ta famille passée, présente, et, à venir !
- Si j'ai un enfant... Est-ce l'Institut qui a entretenu ton fonctionnement ?
- Je perpétue ma tâche : j'ai été programmée pour ça.
- Cette partie de la station a été désactivée.
- Mais mon programme m'ordonnait de prendre soin à ce qui était en cours. Ensuite : pourquoi arrêter ?
- Personne ne vient plus chercher les enfants !
- Inutile. J'étais tenue à progresser dans les purifications : j'exécute.
- Mais tu n'es plus... « alimentée ».
- La matière humaine est aléatoire et fragile. Je purifie ; je fais naître ; croître ; et après avoir inscrit les effets, je renie. Conserver un spécimen n'est intéressant que s'il est potentiellement possible de l'améliorer.
- Possible ?
- Les purifications successives peuvent mener à des fins ineptes au regard des autres qualités enregistrées et par rapport à ce qui m'avait été demandé à l'origine.
- Laissons ce sujet. Tes mémoires connaissent-elles des autres personnes clonées de Selzé ?
- Toutes ! Toutes celles qui ont été clonées et purifiées ! Cellules d'enfants mâles et femelles. Et celles de tous les Mondes Humains.

- Bien. Et si l'on en venait à te désactiver ?
- Mon programme de base n'envisage qu'en termes de conflits.
- Et toi ?
- Comment pourrais-je me distraire de cette donnée qui m'est impérative ?
- Et tous ces enfants ?
- Aurais-je dû en faire des conflits ?
- N'non. Je me demande ce qu'ils vont devenir.
- Je m'en arrange. Et je pourvois à mon programme.
- Tu les tues !
- Pourquoi dupliquer un modèle qui serait devenu une impasse ? Je suis cohérente avec tous les aspects de mes différentes logiques : j'abrège.
- Tout cela aura une fin.
- Mathématiquement : oui. Mais c'est une donnée implicite, sans plus. La pratique conditionne l'avenir et le commande.
- Une astuce pour ne pas t'arrêter ?
- Mais mon programme m'interdit d'arrêter ! Je reconnais là l'inconséquence humaine.
- Est-ce que je peux me promener, ici ? Partir ? Revenir ?
- Bien sûr, mais ce n'est guère satisfaisant.
- Pourquoi ?
- Ton potentiel est grandement améliorable.
- Oublie-le !
- Je te grave une pierre et tu la porteras.

C'Am n'entrevoit pas le port de cette « pierre » d'un bon oeil. C'était, peut-être, le moyen pour la machine de contrôler ses enfants, et Consol avait dû noter maintes réticences et paradoxes dans ses questions. Il fallait louvoyer, insister sur les hésitations, avant que les mensonges ne deviennent par trop patents pour ses logiques.

- Les buts de la pose de cette pierre me semblent confus.
- Je soigne, j'instruis, je conseille.
- Je sais plus que j'en avais besoin.
- Pour Selzé ? Ou bien pour des autres mondes ?
- Réponds-tu aux questions à propos de ces autres mondes ?
- Tu as franchi et traversé ces mondes...

La console n'était pas exempte de machiavélisme : elle restait sur la réserve ! Redoubler de prudence deviendrait la règle. C'Am en savait assez pour l'instant, il avait hâte de s'éloigner de cet écran qui l'analysait jusqu'aux tréfonds de son être. Une pensée qui n'avait rien de réjouissante ! Il décida de sa sortie avec un petit pincement d'appréhension. Mais Consol n'avait ourdi aucune mauvaise humeur à son égard et le laissa sortir sans encombre. (Un recoin enfoui, au fond de ses logiques, avait estimé l'équation déséquilibrée !). Il sortit de la cabine, sur le qui-vive : un instant de vérité, si la machine était pourvue...

Le gamin l'attendait. À peine en vis-à-vis, les yeux perçants fouillèrent les siens. (Il n'avait plus pensé à lui !). C'Am brouilla ses pensées en affichant une bonne humeur qu'il souhaita contagieuse.

- Vois-tu, Consol me connaissait ! Et elle n'a pas dit que j'étais un Renié !
- Pourquoi serait-ce déshonorant d'être un Renié ?
- Je ne sais pas. Je disais ça comme ça. Je vais me promener encore un peu.
- Je peux t'accompagner ?

- Oui. Mais ne parlons plus de tout ça aujourd'hui.
- C'est toi qui parle de ça ! Entre nous, nous n'en parlons presque jamais. Consol explique, c'est tout.
- Alors, promenons-nous ! Ainsi, Petit Cristal se trouve être ton frère ?

La famille de Petit Cristal aurait pu se résumer à une lignée de chercheurs curieux de tout. Quelle famille avait bien pu engendrer un tel besoin de savoir ? Quelle règle de vie, quel intérêt avait nécessité d'exploiter pareille hérédité ? Mais C'Am n'écoutait plus que distraitement : des visages, fugitivement aperçus, lui revenaient presque inconsciemment en mémoire...

Il se rapprochait des serres. Elles étaient impressionnantes de propreté. Des gosses de tous âges, ne dépassant pas une douzaine d'années d'âge, nettoyaient tranquillement leurs abords.

Et, pour certains, qu'il voyait de plus loin...

(Certaines !). Une buée intérieure dévasta son entendement. Il ne répondit pas au gosse qui, étonné de son brusque arrêt, lui enjoignait d'avancer. Mais C'Am, lui, ne pensait plus à Petit Cristal !

C'était C'Loï - en personne -, qui passait à quelques mètres ! Cette C'Loï qui accompagnait ses souvenirs de jeunesse, déjà hautaine, déjà arrogante !

*

Une réplique, aux ressemblances troublantes. Mais si différente de sa... « Sœur » (?). Non : sa descendante. Ou bien : une « Nièce » (?), aux qualités troublées par des alliances, avec des mâles eux-mêmes clonés. Mais, indubitablement, cette gamine était l' Aînée de C'Loï, parce qu'issue d'une ancêtre en lignée directe. Et il ne pouvait y avoir méprise ! Un visage plus énergique, si c'était possible, une taille légèrement plus petite. Mais celle-ci était plus jeune et n'avait pas terminé sa croissance. Un port de tête empreint d'un détachement dédaigneux. (« Inné » !). Les épaules un peu plus marquées, un bassin, malgré son jeune âge, plus puissant... Une C'Loï adolescente aux caractéristiques amplifiées par Consol.

Une C'Loï plus ancienne. Et surtout : une purification, aux conditions de Selzé, plus poussée. Une aînée « mieux adaptée »...

Elle s'éloigna. Elle ne pouvait pas ne pas les avoir vus (!). Son regard glissa, indifférent pour le frère de Petit Cristal, s'attarda à peine sur la personne de C'Am. Sa marche n'avait pas été affectée par cette rencontre. Aucune hésitation. On devinait des membres puissants sous la tunique. Elle disparut, tel un navire de haut bord ne souffrant aucune modification intempestive du cap choisi.

C'Am suivit des yeux la familière silhouette avec assez d'effarement sur le visage pour étonner son petit copain. Celui-ci le rassura.

- Ça pourrait être une Fiz, mais ça n'en est pas une !
- Ah bon... Une « Fiz » ?
- Les Fiz sont des garçons ! Elle, c'est une Sel. C'est fou comme elle se met vite en colère ! C'est pour ça qu'on ne lui dit jamais qu'elle leur ressemble. D'ailleurs, elle a une poitrine plus forte que la leur. Et, elle, elle ne joue jamais avec nous ! Et pourtant, je sais que Consol le lui recommande. Elle n'explore rien, elle n'imagine que ce qui

l'intéresse. Et nous, les petits, elle ne nous voit pas ! Exactement comme sa grande sœur !

- Sa... sa sœur ?
- La grande !
- Elle en a une petite aussi ?
- Oui, mais bien trop petite, elle ne marche pas encore. Quand elle marchera, la grande sera reniée. Il y en a déjà eu une !

La signification du mot « renié » ne laissait plus de place pour la confusion ou quelque autre interprétation. La console, un jour, multiplierait les embûches, sélectivement, pour détruire... C'Am frissonna malgré lui. La machine, quant aux enseignements, conservait - provisoirement - une référence jusqu'à épuisement de son utilité.

Et dire que son arrière grand-père était né là ! Et lui aussi, par ancêtres interposés. C'Loï, elle, y découvrirait trois sœurs pouvant prétendre à la succession Loï. Si jamais le hasard s'avisait de les faire se rencontrer...

Mais l'agitation le gagnait à nouveau, au souvenir des paroles de C'Perle.

- Y a-t-il d'autres familles de Sel ?
- Non : Sel, c'est Sel !
- Des autres filles dont le nom pourrait avoir quelques similitudes ?
- Ben oui !

N'osant plus questionner l'enfant, C'Am, déconcerté, regarda autour de lui ces gosses qui allaient et venaient. Une émotion gonflait, l'étreignait, l'affolait jusqu'à l'enivrer

Il dut la vaincre immédiatement. (Quitter cet endroit et recouvrer son sang-froid. Se ressaisir !). Il était temps d'échapper à cette magie, de revenir dans le présent, de réfléchir calmement à ce que provoqueraient ces redoutables exhumations du passé. Wer tenait des « preuves » vivantes, mais le procès promettait un bel imbroglio.

Son petit accompagnateur trahissait aussi de l'impatience. Le Renié avait cessé d'intéresser, sans doute. C'Am s'en écarter, et, ostensiblement, prit la direction du porche. Ses pensées, d'ailleurs, avaient été trop perturbées pour pouvoir raisonner froidement. Baigner dans ce milieu, où rodait ces « vestiges », faisait déraiser les certitudes. Il n'en faudrait pas plus pour que la Conseillère entre en guerre contre les Loï si...

Si ses promesses étaient sincères.

*

Personne ne le suivit. La curiosité qu'il avait suscitée était des plus éphémère : rien qu'un incident, une erreur. Mais une erreur que Consol, elle, réparerait. C'était un point à prendre en compte s'il voulait s'épargner une définitive surprise pour lui-même. Il passa le porche, plein de méfiance pour les attentions de la machine. Savoir que des mémoires compilaient déjà des données et élaborait des projets « pour son bien » diffusait dans l'air ambiant, et sur le véhicule coincé censé empêcher tout emprisonnement intempestif, de lourdes défiances.

Mais le porche ouvert et la portion d'allée restèrent indifférents à son passage : « On » n'était pas encore « certaine » de la conduite à tenir.

Il conserva son allure, attrapa Vieffield au coude, et, tandis que le lourd panneau libéré de l'obstacle du chariot finissait sa course et s'encastrait dans son chambranle, il l'entraîna.

- On rentre !

- Hein ? Quoi de neuf, aujourd'hui ?!

- On nous écoute.

- Qui ? (Vieffield désigna les détecteurs.). Tous ces trucs ? C'était évident ! Et toi, ils te connaissent, puisqu'ils t'ont laissé entrer.

- Oui. Je t'expliquerai. On file !

Vieffield ne se fit pas prier. Pour lui, cet endroit respirait le passé. Et il avait en horreur ce qui avait été.

- Plus j'y pense, plus je me dis que nous ferions mieux de nous passer de cette Conseillère. Ou bien : envoyons-la, là-dedans !

- Avance ! C'est fou !

- Explique ! Toujours tes macchabées en promenade ?! Excuse-moi...

- C'est un peu ça. Il y a des sœurs de celle qui m'a ruiné. Wer va pouvoir attaquer.

Vieffield fit la grimace :

- Je ne crois pas aux bonnes intentions de Wer, mais raconte tout de même !

- Je sais, mais ces preuves sont inespérées.

- Les filles de ta prédatrice ?

- Des sœurs. Celle qui est sur Selzé est périmée. Et il y en a trois !

- Dans ce truc ? Trois ? Et comment va-t-elle va prendre cette nouvelle, ton ex-Dulcinée ?

- Elle n'avait pas le titre d'Héritière et toutes les Enchères seront annulées !

- Je ne la connais pas mais elle devrait prendre ça très mal. Non ? Surtout si elle doit tout te rendre !

- Elle n'est pas d'un caractère facile. Et sa sœur, ici, pas plus.

- Mais la nouvelle, elle, elle ne sait rien ! Et l'autre la roulera comme elle le voudra.

- Des détails à étudier.

- La Conseillère paraît très douée pour ça, moi, j'y renonce ! De plus, la réparation ne durera pas des années, elle avance vite. Pour sûr que c'est une affaire pas banale ! Et cette machine continuerait de tourner toute seule ?

- Et continuera jusqu'à la fin des temps.

- Si nous sommes bons pour Celcius, guère utile de les ramener. Il y en a beaucoup ?

- Une quarantaine. Je ne sais pas précisément.

- Et ils sont dans ce trou depuis des années ?!

- Mon irruption est un facteur perturbant.

- Dis que tu mets tout en l'air et que ta machine pourrait le prendre très mal !

- C'est un délicat cas de conscience.

- Délicat pour toi ? Mais si ça peut t'aider à reprendre ce que tu t'es laissé filouter. Et puis, ce serait une bonne raison pour filer à Selzé en direct ! À condition d'aider un peu le déroulement des événements !

L'un et l'autre perdus dans de confuses stratégies, ils débouchèrent du couloir. Ce fut pour tomber nez à nez avec l'Assistante Ételle. Vieffield ne put s'empêcher de maugréer un juron amère et se défila, laissant C'Am aux prises avec la jeune femme (dont la tenue suggestive trahissait une intention délibérée de séduire « son » Commandant).

- Meilleur journée, monsieur C'Am !
 - Meilleure journée.
 - Vous me fuyez !
 - Vous sembliez très prise par votre travail.
 - Un travail, en effet, Dame Wer me l'a imposé.
 - Et votre cinquième échelon...
 - Vous me mortifiez, monsieur C'Am, ce naufrage a grandement perturbé mes projets !
 - Les projets de dame Wer...
 - Non, les miens ! Nous devrions être sur Celcius-Tore et...
 - Et ?
 - Avoir conclu cette Alliance.
 - Cette Alliance...? Quelle Alliance ?
 - La nôtre !
 - La nôtre ?
 - Oui : moi et vous ! Dame Wer en a retardé la conclusion.
 - Ah... Et... M'en aviez-vous entretenu ?
 - Non, mais comment aurait-il pu en être autrement. Je... C'est impossible.
 - Impossible ? Qu'est-ce qui est impossible ?
 - J'en avais préparé le contrat.
 - Mais vous vous êtes souvenu que je n'avais pas un solar.
 - C'est vrai, et Dame Wer avait soulevé cet aspect. Mais je ne doute pas que ses relations auraient permis de pallier ce...
- rédhitoire empêchement.
 - Oui... Non, ce n'est pas un empêchement !
 - Il aurait retardé considérablement, pour le moins...
 - Je... Aucun prétexte ne saurait être un empêchement pour ce projet. Je veux faire Alliance avec vous !
 - Et mon avis ? Ce que j'en pense ?
 - Pour ça, je vous attendais. Je ne vous vois plus ces derniers temps.
 - Notre Commandant-Pilote accapare vos instants...
 - Un travail, je vous l'ai dit ! J'aviserais Dame Wer que je cesserai de lui prodiguer mes attentions, aujourd'hui-même. Vos coutumes considèreraient-elles cette façon de faire comme un handicap pour ce que j'envisage ?
 - Vous êtes désarmante. Et puis ma situation interdit tout projet. Et Celcius m'a fait très mauvaise impression.
 - Celcius-Planète ! Mais le Tore du Deuxième Rocher ? Ce sont des vies totalement différentes sachez-le !
 - Tôt ou tard, je serai revenu sur Selzé.
 - Dame Wer m'a prévenue que les lois de ce monde étaient déroutantes. Mais je m'inscrirai !
 - Vous vous ... inscrirez ?
 - Chez une Conseillère !
 - Il n'y en a pas.
 - Un Conseiller en Humanité, alors.
 - Il n'y en a pas.
- (Ces révélations bouleversaient visiblement les entreprises de la jeune femme. Mais elle ne se démonta pas.)

- J'ouvrirai un Cabinet, vous me conseillerez sur toutes ces coutumes bizarres.
- Un cabinet de Conseillère sur Selzé ?
- Bien sûre, si vous ne voulez pas aller sur le Tore !
- Votre carrière sera compromise définitivement.
- Monsieur C'Am, il me semble que vos propos n'auraient d'autres finalités que de me dissuader de mon dessein ?
- Je ne suis pas un bon parti.
- Vous prétendez que ma place sur Selzé n'est pas envisageable, n'est-ce pas ?
- Ne pousseriez-vous pas ce Jeu plus loin qu'il ne s'irait ?
- Mais, je ne joue pas ! Je vous associe à ce grand projet pour mieux le rendre profitable.
- Un grand projet ? Vous... m'associez...
- Aider dame Wer à s'installer sur votre ancien monde et... Mais insinueriez-vous que vous me tiendriez hors de votre vie ?
- Nous n'avons jamais discuté de ce projet.
- Avec dame Wer ?
- Non, avec vous !
- Vous aviez compris que notre destin était commun, n'est-ce pas, pourquoi y reviendrions-nous sans cesse ?
- Vous me désorientez.
- À l'avenir, je m'efforcerai de dissiper ces appréhensions. Accompagnez-moi dans ma cabine !
- Et dame Wer ? Et le Commandant ?
- Ils contribueront à ce projet !
- Dame Wer peut-être... Le Commandant...
- C'est vrai qu'il pourrait montrer quelques réticences.
- Quelques unes, je le suppose.
- Son esprit sera un pauvre rempart, ses besoins enfouis le porteront à s'accommoder.
- Ah ! Ah, bon ? Vu ainsi. Et mon ami ?
- Dame Wer lui aménagera une place, je n'en doute pas.
- Dame Wer et Viefield, je n'y avais pas pensé... En fait, votre avenir et le mien concorderaient ?
- Oui !
- Les coutumes de Celcius-Tore sont vraiment étranges.
- Les Contrats d'Alliance existent partout, non ?
- Oui, sauf sur Selzé, l'usage en est réservé aux Concessionnaires. Mais un consentement mutuel minimum est nécessaire partout, quand même.
- Puisque je vous affirme que c'est mon but le plus cher !
- J'aurais dû insister sur la réciprocité. Permettez, de ma part, un délai, que j'occuperai à sérier toutes les implications de votre projet.
- Venez dans ma cabine, il sera plus commode et plus aisé d'en parler que dans ce hall à la vue de tous !
- Voilà un bien épineux projet.
- Mais... Un motif qui m'aurait échappé ? Je ne vous comprends pas ! Auriez-vous peur que je vous fasse procès ?
- Des coutumes discordantes produisent ces confusions.
- Les journaliers de Selzé s'allient ainsi, je le sais !

- Les journaliers, pas les Concessionnaires.
- Mais puisque vous n'avez plus de concession !
- Vous m'embarrassez.
- Monsieur C'Am, ai-je conservé ce maquillage que la Conseillère m'imposait ?
- Le Commandant...
- Dame Wer a dévoyé mes intentions. Et puis, vous êtes insupportable !
- Des contrats, quelques fois, sont impossibles.
- Pas le nôtre ! Venez !

Viefield les regarda passer, puis entrer dans la cabine de l'Assistante. Une alliée de tardive venue ? Mais, à tout prendre, c'était préférable. Son ami avait, probablement, une très bonne justification. Souhaiter qu'il ne parlât pas de ses découvertes à cette Ételle, au risque de tout embrouiller, tombait sous le sens...

Lui, il avait, déjà, le cerveau bien assez encombré avec l'apparition de ces gosses, et à comprendre le parti que pourrait en exploiter la Conseillère.

*

Jusqu'à l'heure du repas du soir, Viefield se tint à l'écart. Mais l'absence de C'Am créait, à présent, un vide dans son existence : la balourdise de cet étranger débordait sur son originelle envie de fuir Celcius. Un sentiment inconnu ? Ou caché par tout un chacun ? Un sentiment qui prenait de plus en plus de place. Les pensées de Viefield flottèrent un moment à la recherche d'explications. Il y en avait trop ou pas assez : c'était comme ça, ce C'Am avait amené quelque chose d'indéfinissable, quelque chose qui existait ailleurs. Et Selzé, aux yeux de Viefield, se parait de chatoyantes couleurs. D'autant qu'il n'avait connu que les nauséabonds dessous de Celcius. Et pas tous, certainement !

Écouter les réflexions de la Conseillère Wer et en comprendre ce qu'il y devinait : le compréhensible et l'insondable. Mais les moments des repas s'écourtaient le plus possible. Une idée du Commandant que de les rassembler pour les « souder ». Ce n'était pas une réussite, apparemment : les stewards faisaient bande à part et chuchotaient dans leur coin. Le copilote avait la consistance d'un ectoplasme et les échanges d'avis le « traversaient » comme autant d'index pointés dans un hologramme : à qui que ce soit, il ne parlait et ne répondait. Les passagers, eux, présentaient tous les symptômes de personnes sous l'emprise permanente de traitements médicaux. Relevés de stations plus qu'isolées, ils devaient user et abuser des drogues à longueur d'année, de tels voyages, brèves parenthèses dans leur existence, leur faisaient plus de mal que de bien.

Restait le Commandant, un commandant totalement réfractaire aux assauts de la Conseillère. Il était sur ses gardes et ne se départissait pas d'une morgue permanente. L'absence d'Ételle, visiblement, le dispensait de toutes esquisses de civilités. C'Am et son assistante, également absents, la conjonction déplaisait souverainement à Wer, qui guettait et captait les regards fuyants de Viefield et qui s'y accrochait comme pour mieux les fouiller. De guerre lasse, il dut bien finir par croiser ces impérieuses et silencieuses interrogations qui exigeaient.

Il ne se sentait pas de taille à maintenir caché le secret bien longtemps. Malheureusement, ses haussements d'épaules, montrant son impuissance,

ne découragèrent pas Wer plus de dix minutes ; la voix de la Conseillère, perfide mais nette, fit baisser encore plus les discrets murmures des uns et des autres.

- Alors, monsieur Viefield ? Cette console vous fait-elle toujours autant de misères ?

- Madame la Conseillère...

- Oui ?

- Ma tâche se résume à rendre ce séjour imprévu plus reposant pour vous.

- Je ne vous vois jamais et je ne sais si c'est reposant !

- Vos effets ne courent pas grands risques. Et mon contrat est rempli.

- Comment le savez-vous, puisque vous n'êtes jamais là ! Et puis, ce n'est pas ce dont je vous entretiens ! Cette console ? Des résultats ?

(Son ton montait. Elle faisait mine de s'énerver, sûrement. Subitement, elle prit toute la tablée à témoin, dans une grande envolée de mots venimeux.)

... Cette console vous résiste-t-elle ? Vous deviez nous ouvrir cette voie qui mène aux enchantements, non ? Votre silence serait-il un aveu d'incapacité ? Et moi qui croyait, enfin, quitter ces mondes impossibles... Faudrait-il en déduire que cette société vous baigne d'allégresse, que nous n'atteindrons jamais Selzé ?!

(L'intention de Wer de se rallier les autres dîneurs devenait évidente. Son regard parcourut la tablée, obligeant les uns et les autres à se tourner vers lui.)

... J'ai pris sur moi de demander à monsieur Viefield - ici présent - d'obliger cette console à nous livrer ses secrets. À ses dires, c'était un spécialiste. Et moi, j'ai eu la faiblesse de croire que cette vie que nous menons allait se terminer !

(Jusqu'à comprendre, Viefield, décontenancé, quêta une réaction des convives. Seul, le copilote ne dissimulait pas son intérêt pour le sujet. Où Wer voulait-elle en venir avec son esclandre ? Mais elle prit une profonde aspiration et Viefield se prépara à subir la suite. Le volume de la voix avait encore monté.)

... Impossible de vous faire confiance ! Allons-nous devoir supporter cette vie éternellement ?! À cause de votre carence ?!

(Cette fois, Viefield tenta de la freiner. Mais en vain.)

- Madame la Conseillère...

- Cette vie, si elle vous plaît à vous, au moins ne l'imposez pas aux autres ! N'ai-je pas raison, messieurs ?!

Deux ou trois témoins n'avaient saisi que quelques mots et se perdaient en suppositions. Les sourcils du Commandant se froncèrent, et le copilote ne détachait plus son regard de Viefield...

(Ce dernier se défendit plus vigoureusement.)

- Toute une partie est verrouillée ! C'est un travail de spécialiste.

- Parce que, selon vous, ça ne vaut pas la peine !

(Cette fois, Viefield perdait pied !)

- Si... Si !

- Encore heureux ! Nous avons l'occasion de nous faire une vie meilleure, et vous, vous n'avez que ces borborygmes à nous offrir ! Pour nous consoler, peut-être ? On n'a rien sans rien, soyez-en persuadé ! Demandez à ces gens, s'ils en avaient la possibilité.

(Les dîneurs ne mangeaient plus et l'observaient avec insistance : il était le « responsable ». Responsable de... « quoi » ?! Wer rameutait-elle ses partisans, avait-elle perdu la raison ?)

... Vous vous taisez, vous préférez ! (Elle reprit, avec une énergie accrue...). Voilà un monde qui ne demande qu'à nous accueillir ! De l'espace, de la nature, de la

pureté, une simplicité qui se moque de tous les hologrammes, de toutes ces tromperies que l'on nous dicte, de toutes ces complications sans fin, et vous, vous disparaîsez ! Vous êtes un incapable !

- Je fais ce que je peux.

- Alors, me faudra-t-il trouver quelqu'un d'autre ?

(Les yeux furieux de la Conseillère dévisagèrent les hommes un par un et... stoppèrent sur le copilote qui la fixait.).

- ... Vous ?

- Je ne connais pas la nature de votre différend.

- Il s'agissait d'une occasion de se rendre sur Selzé. Et nous le pouvions, sans l'ombre d'un doute. Si ce prétentieux avait su interroger la console de cette station, évidemment !

Le copilote se tourna vers le commandant (toujours faussement passionné par son assiette), puis revint sur dame Wer, interrogateur...).

- Nous ne disposons que du hall et de l'atelier. Cette console est verrouillée. De quelles annexes parlez-vous ?

- Je sais ce que je dis. Lui se disait « spécialiste » !

(Viefield cacha sa surprise. Puis, dans un deuxième temps, crut discerner le jeu de Wer et ne protesta plus. Ce fut le copilote qui enchaîna.).

- Fracturer cette console et Selzé : quel lien ?

- Un lien. Un secret.

(Le copilote se tint muet un court instant. Mais il réfléchissait intensément. N'étant pas parvenu à quelque réponse satisfaisante pour son esprit, il fronça les sourcils comme pour encourager Wer à plus de détails. Mais celle-ci semblait emportée par un incontrôlable dépit.).

- Un petit problème résolu, et Selzé était là, à qui voulait y aller !

Cette fois, le commandant sortit de son mutisme :

- Selzé est interdite à l'immigration, tous les secrets des mondes, résolu ou pas, n'y changeront rien, madame la Conseillère !

- Il se dit bien des âneries, pour qui souhaite les écouter. Il y en a toujours qui se complaisent dans la fange. Mais moi : j'en ai assez ! Selzé m'aurait convenu. Et je serais effondrée si je pensais être la seule.

La dernière phrase avait replongé les nez de tout le monde dans les assiettes. Viefield imagina que Wer en était arrivée à ce qu'elle voulait : elle avait lancé l'appât, et escomptait bien que quelqu'un, ce soir ou un jour prochain, se jetterait dessus. Il lui adressa, mentalement, toute son admiration.

Il ne la regarda pas, pour ne pas détruire le charme, et, le mieux, était de prendre un air penaud et de se retirer ; il se leva, prit congé, en montrant un visage vexé, et, à pas hésitants, les bras raidis, sortit : Wer s'était servie de lui avec une diabolique adresse, elle se débrouillerait, il ne pouvait en faire plus ! Comment allait-elle poursuivre sa machiavélique manœuvre ?

L'avoir avec soi était rassurant, si elle visait réellement Selzé. Si...

**

Le lendemain, son ami n'était pas rentré. Viefield sauta de sa couchette et s'habilla. Un pas dehors, et il butta contre l'Assistante. Qu'est-ce que C'Am et elle

avaient pu se dire ? Il prit un air détaché et lui accorda un hochement de la tête respectueux, mais rapide. Mais on n'échappait pas si facilement de Nise Ételle, qui manœuvra, et lui obstrua habilement le passage...

- Monsieur C'Am - votre ami - a beaucoup insisté pour vous compter dans notre projet.

(Décidément, tout le monde avait des projets ! Viefield, prudent, ne prit aucune initiative.).

- Nous nous entendons bien...

- Cette attirance n'est pas une coutume bien répandue.

- « Attirance » ?! Nous nous entendons bien, c'est tout.

- Ce mot ne conviendrait pas ? « Sympathie », alors ? Mais c'est une notion exceptionnelle exclusivement réservée aux emphases de la littérature de salon, m'a-t-on dit !

- S'essayer à l'usage de ces mots...

- Conduit à perdre son temps ! Pour ce projet : j'accepte de vous intégrer. Mais je discerne mal le besoin de votre ami de marquer une telle aversion pour Celcius-Tore. Ne pourriez-vous pas le dissuader ?

- Dissuader de ?

- Cette planète Selzé !

- Mon ami est très obstiné, vouloir contrer ses aspirations...

- Essayez !

- J'y ai renoncé.

- Et vous avez perpétué votre cohésion ?

- Eh, oui.

- Tenter de le persuader, une fois encore !

- Non : c'est son choix et je le respecte.

- Chaque jour apporte un argument !

- Je souhaiterais pouvoir me restaurer mademoiselle Ételle.

- Je tiens compagnie au Commandant de ce vaisseau, il n'a aucune propension à vouloir se dérouter.

- Se dérouter ?

- Il faudra que notre ami accepte !

- « Notre ami »... ?

- Monsieur C'Am est notre ami, n'est-ce pas ? Il devra nous suivre sur Celcius !

- J'ai pris goût à ne pas le contrarier.

- Et, cependant, vous ne pouvez ignorer mon avis.

- J'ai remarqué que les gens se soucient surtout de leur propre avis, j'ai donc décidé de n'en écouter qu'un qui ne soit pas le mien.

- Vous pourriez vous pencher sur l'opportunité que vous offre le mien !

- Je pourrais. Mais c'est trop tard. Bien trop tard.

(Elle poussa un soupir de découragement, et adopta aussitôt la philosophie du fatalisme enjoué.).

- L'enthousiasme me rend impatiente de participer à ce grand projet !

- Et le Commandant ?

- Voulez-vous insinuer que ma mission actuelle devrait me tenir à l'écart de la tâche entreprise par monsieur C'Am ?

- Je disais que Dame Wer ne verra pas d'un bon oeil que vous négligeassiez le Commandant.
- C'est un de mes grands soucis. Aussi, si vous pouviez vous joindre à nos efforts.
- Interjeter auprès de dame Wer !?
- Non ! Persuader monsieur C'Am !
- Le persuader ? Vous venez de passer ces dernières heures avec lui, y êtes-vous parvenue ?
(Viefield se perdait dans des suppositions les plus diverses !).
- J'ai persuadé le commandant qu'il n'avait rien à redouter de monsieur C'Am puisqu'il ne veut pas s'engager pour cause de ce contrat non encore établi !
- Parce que vous...? Je ne comprends rien. S'immiscer dans les affaires d'autrui ce serait m'y perdre, savez-vous.
- Alors, je ne peux pas m'appuyer sur vous ?
- Interférer ? Pourquoi le Commandant, la conseillère Wer, mon ami C'Am, se soucieraient-ils de mes suggestions ! Vous m'allouez un rôle plus que délicat. À la merci d'erreurs minimales.
- Mais je vous ai intégré à notre projet !
- Ces subtilités m'égareront, je demanderai avis à mon ami.
- C'est que ses avis sont des plus flous.
- Il hésiterait à se confier ?
- Il prétexte une alliance qui ne serait encore qu'en devenir !
- On ne peut le blâmer, ce sont les coutumes de son monde.
- Les partagez-vous ?
- Je me range. Comme vous devriez le faire, vous.
- Tout ceci me déroute. Des façons de penser bien mystérieuses, en vérité.
- Eh oui, les évidences des uns sont les mystères des autres.
- Et comment pourrais-je lui apporter mon appui, puisqu'il me laisse dans l'ignorance ?
- Bien embarrassant, effectivement.
- Vous-même ne m'aidez pas beaucoup ! Comment monsieur C'Am pourra-t-il me mettre à l'épreuve ?
- Peut-être estime-t-il son projet dangereux et qu'il répugne à vous y associer, mademoiselle Nise ?
- Est-ce une épreuve à votre profit que je doive vous céder mon prénom, contre tous les usages ?
- Une complicité se satisferait de quelques familiarités et simplifierait nos échanges. En vue de ce projet, bien sûr ! Et en conservant tout le respect que je vous dois.
- J'accepte !
- Maintenant, si Dame Wer apparaissait...
- J'ai beaucoup appris de dame Wer, mais il me plairait de contrarier sa tyrannie si elle n'avalisait pas ce projet.
- Ce projet ? Ah, oui ! Je...

Viefield se mordit la langue : si C'Am n'avait donné aucun détail, hormis un vague désir de retourner sur Selzé, ce n'était pas le moment de tomber dans les chausse-trappes de l'Assistante. Il pouvait, aussi, poursuivre ce jeu qui consistait à esquiver toute précision. Par le passé, il avait été assez satisfait de ses aptitudes pour cette pratique. Cependant, prolonger cet entretien livrait des points à cette opiniâtre

demoiselle, la prudence conseillait de se défilier. D'autant qu'elle ne semblait pas prête à la retraite, elle !

- Vous ?

- Puis-je me permettre semblable exercice de contrariété à l'endroit de mon ami ?

- Contrarier monsieur C'Am ? Non !

- Alors ! À votre profit, mes plus déférents souhaits pour cette journée, mademoiselle Nise !

Viefield ignora le regard soupçonneux de la jeune femme, la salua, et fit demi-tour sans attendre.

Un repas ne mettrait pas un terme à cette confusion, mais il serait le bienvenu car sa faim revenait. Ces femmes étaient impossibles et il s'y perdait. Ételle « l'acceptait » dans « son » projet ?! L'Assistante était bien bonne, assurément, d'accepter sa présence !

C'Am lui donnerait les clefs de cet imbroglio.

Mais où était-il donc ?!

*

Au réfectoire, Viefield vit arriver sur lui le copilote. (Déjà un qui avait mordu l'appât !). L'homme, la quarantaine effacée, avait paru sortir d'un anonymat savamment calculé. Il s'était levé et, déterminé, avait abandonné son repas. Il s'installa, d'office, à son côté, et l'aborda sans détours :

- Je n'ai guère le temps : cette réparation, vous comprendrez. Je vais droit au but. Pourrait-on savoir en quoi consiste votre problème et celui de cette Conseillère ?

- Elle devait penser que cette console lui donnerait la possibilité d'avoir une bonne raison d'aller sur Selzé.

- La raison, elle l'a, j'ai compris qu'elle voulait se retirer des affaires. Mais quel rapport avec la console de cette station ?

- Je n'en sais fichtre rien ! Et comme cette console est verrouillée.

- Elle ne l'est pas pour notre hébergement, ni pour la réparation...

- C'est qu'elle cherche autre chose.

(Le copilote étudiait le visage de Viefield sans se gêner.)

- Vous, vous savez pourquoi... Débarquer sur Selzé, à moi non plus, ne me déplairait pas, dites à Wer que je suis partant. Mais je connais le commandant, lui ne dérogera pas au règlement. Je me sauve, je suis pressé !

Il se redressa, ne regagna pas sa place, sortit à grandes et efficaces enjambées. Disparut.

La réparation du La Minéa était menée tambour battant par le commandant et permettait l'espoir de revenir de cette station perdue ; mais, pour griller l'arrêt de Celcius-Complexe, l'appui d'un copilote n'était pas négligeable. (La Conseillère savait y faire !).

Requinqué, Viefield avala ses rations avec allant et attendit C'Am, de pied ferme. Il était grand temps de connaître ce qu'il avait confié à l'Assistante, on ne passait pas une nuit avec une dame sans échanger quelques promesses ! Ou, seulement, quelques idées. Même si cette dame jouait !

**

Wer, en ce matin, se sentait gaillarde et très satisfaite de son esclandre ; les répercussions se feraient attendre, mais c'était un bon moyen d'établir un rapport des forces en présence qui eût quelque validité. Elle reporta son attention à sa personne. (Ces instants où l'esprit se surprenait à errer, au gré des aspirations secrètes qui surgissaient). D'autorité, elle avait mis la main sur une des rares cabines à posséder tout le confort ; elle se déshabilla, fit une grande toilette, et son esprit s'attarda sur son corps bien trop souvent négligé. Toutes ces années enfiévrées, à prendre à bras-le-corps les opportunités de conflits, à s'investir pour déployer et renforcer la renommée du Cabinet Wer, se savoir, enfin, redoutée. Les prodiges d'une activité qui ne s'était jamais démentie ! Mais à présent ? Ces cuisses, dont l'épiderme fatigué confessait les blessures profondes des années... Ces seins, privés de leur gloire... Et ces rides, qui se dissimulaient quand elle les cherchait. Mais qui profitaient de ses distractions (elle en était certaine !) pour surgir au détour d'une contrariété, ou d'une surprise.

À la pensée de son Assistante, malgré elle, la jalousie l'effleura quelques secondes ; elle balaya ce ressac insidieux. Son expérience lui affirmait qu'il faudrait proposer plus qu'une féminité flétrie pour persuader un Commandant de l'ISCie, et, même, plus que les alanguissements simulés d'une jeune femme. D'ailleurs, Ételle avait échoué !

Wer s'habilla et soigna tout de même son apparence. Mais sans ostentation : « révéler une aisance, mais ne jamais la jeter à la figure si ce n'est pas le but recherché... » Elle passa un collier et ne conserva qu'une seule bague : elle était prête. Et si sa prévision était judicieuse, le commandant choisirait cette heure matinale pour se manifester. Il ne pouvait pas ne pas avoir pris en compte que les deux personnes importantes de son univers ne sauraient être autres que lui « et » elle : avec cette réparation, qui lui prenait ses journées, il viendrait le matin, en espérant la surprendre en tenue négligée, avec l'espoir de marquer un point et d'affirmer, ainsi, sa prépondérance. Là, il aurait espéré beaucoup trop, et en serait pour ses frais ! S'il lui faisait le coup de s'asseoir, avant toute invite (il y en a toujours qui confondent rapport de forces et goujaterie), elle afficherait une discrète satisfaction - muette mais bien visible - uniquement pour porter une légère chiquenaude à sa vanité. Et s'il voulait de l'admiration, il devrait se hausser dans ses efforts !

Mais il tardait...

Le voyant orange de la porte s'illumina enfin, confirmant son analyse ; elle se leva et alla ouvrir. (C'était lui : elle ne s'était trompée que d'un quart d'heure !).

Tout en l'examinant discrètement (il était piquant de savoir comment il réagirait), elle lui offrit le passage.

En ces quelques mouvements et gestes, la mine sombre de l'homme s'était encore renfrognée. Il prit un air sévère pour masquer une contrariété et s'empara d'un siège pour l'investir sans y être invité. (Décidément, il peinait déjà à faire jeu égal avec son amertume et se trahissait !).

Sûre de son fait, escamotant ce geste de dépit par une feinte précipitation (la confusion-même !), Wer se fit aimablement surprise en s'asseyant face à lui...

- Commandant ! De si bonne heure ?!

- Les travaux... Mais j'estime devoir sacrifier à quelques soucis.

- Inutile de vous dire ma grande ignorance à ce sujet, je vous fais entièrement confiance, Commandant, pour remettre notre vaisseau en état !

- Je... Vous pouvez ! C'est à propos de cette discussion d'hier, au soir, pendant le repas.
- Ces Contrats se parent de connaissances dont ils ne possèdent pas le moindre soupçon : j'ai un peu forcé le ton, je reconnais.
- Madame la Conseillère, notre situation présente me crée des soucis. J'ai la délicate obligation de maintenir une cohésion entre les personnes transportées et le plus infime déséquilibre, dont le passé nous rappelle tout le potentiel de dangerosité, peut amener à des discordes.
- Je pense être parvenue à contenir ma contrariété dans des limites raisonnables. Non ?
- On n'est pas raisonnable quand on évoque des possibilités fallacieuses : faire miroiter à des gens qu'il y aurait un moyen de se refaire une vie sur Selzé ! Et ce, juste pour le plaisir.
- Je n'ai pas fait... « miroiter » !
- Vous savez bien que si. Imaginez qu'ils vous prennent au mot !
- Bon, je veux bien reconnaître que j'ai eu tort de le hurler. Là, êtes-vous satisfait ?!
- Si vous pouviez, au prochain repas, avouer que c'était une plaisanterie de mauvais goût, l'incident sortirait des mémoires.
- Avouer comme un mensonge une authentique vérité ? Vous m'en demandez de trop ! J'éviterai seulement d'en reparler devant tous, à l'avenir.
- Et vous laisseriez planer cette chimère dans les esprits !? C'est trop grave !
- Vous seul parlez de chimère et de mensonge, commandant. Moi, je suis certaine.
- Vous vous amusez à un jeu dangereux, madame la Conseillère ! Dites que c'était un plaisanterie, que ça ne tenait pas debout, que c'était une rêverie. Et faites-vous convaincante !
- Comment pourrais-je les en persuader, puisque c'est un fait indiscutable !?
- Madame la Conseillère, je vous considère comme une personne éminemment responsable ; aussi, disperser à tous vents de telles élucubrations.
- Chimère... Plaisanterie... Élucubrations... Désolée de vous certifier que ce n'est pas le cas !
- Une affirmation aussi absurde ? Je ne vous comprends pas !
- Si vous étiez à quelques mois de votre retraite, que vous auriez la possibilité de vous installer dans une merveilleuse maison, au bord d'un océan, et que vous vous aperceviez qu'un idiot de Contrat s'est vanté de capacités qu'il n'a pas, pensez-vous que cela vous rendrait joyeux ?
- Déjà : je ne vois pas le rapport existant entre cette station et cette problématique retraite.
- Rendue problématique, à cause de cet idiot !
- Mais... le rapport ?
- Oh, mais je vois où vous voulez en venir, cher Commandant ! (Wer se fit taquine, un brin complice.). Vous cachez de bien pernicieuses pensées ! Et à quel titre, s'il vous plaît, vous croyez-vous en droit de devenir le dépositaire de telles confidences ?
- Mais...
- Mais vous voudriez bien savoir, et partager, ainsi, ces secrets qui m'encouragent à vivre, n'est-ce pas ?
- Une Conseillère en Humanité...

- Une Conseillère a aussi ses faiblesses, et passer, ainsi, si près d'une telle opportunité... Je me fais vieille, voyez-vous, j'en ai conscience.
- Madame la Conseillère... (Son regard s'était dispersé malgré lui.). Vous...
(Wer estima que le moment de poursuivre son attaque était venu : elle tenta de dissimuler une amertume qu'elle ne parvenait pas à effacer à force de vouloir en laisser paraître des stigmates).
- Vous n'osez pas me dire que ma retraite a tardé, c'est ça, n'est-ce pas ?
- Madame ! Me prêter...
- Vous m'avez qualifiée de folle, il n'y a pas deux minutes !
- Comment pouvez-vous avoir...
- Je vous ai écouté attentivement : je suis une vieille folle qui rêve, voilà !
- Je désirais simplement...
- Me dire de rêver moins haut ? Et je ne le peux pas, voyez-vous ! Je me voyais sur Selzé, et voilà que mon cher océan qui s'éloigne. Me blâmez-vous ?
- Si le rêve était trop beau...
- S'il était vrai, de plus ?
- Je serais empli d'amertume.
- Eh bien, voilà ! À cause de cet idiot !
- Vous ne m'avez pas expliqué ce rapport...?
- Obstiné et malin ! Commandant, à partir de combien de milliers d'hectares un rêve devient-il trop grand pour une seule personne ? Je vous donne la réponse, ma réponse : « tout dépend du nombre de personnes à qui l'on est prête à laisser une place ».
- Ainsi ce projet...
- Chut, n'en parlons plus ! Mais accompagnez-moi à ce déjeuner.
- Madame la Conseillère...
- est très déçue ! Voyez-vous, mon cher Commandant, les ultimes années ne donnent que des récoltes amères.
- Vous vous mésestimez !
- Pensez-vous ? (Wer guettait le visage du Commandant comme s'il avait été le rêve lui-même.). Des fruits bien amers, Commandant. Et puis, l'on vient un matin, et l'on vous détruit vos projets, comme s'ils n'étaient que de vulgaires élucubrations !
- S'il y a eu méprise...
- Alors pensez à tous ces hectares, Commandant, pensez à cet océan, dont les vagues viennent heurter des rochers, où aucun humain n'a vraisemblablement jamais posé le pied, pensez à cette villa, dont chaque fenêtre a à charge de guetter la lumière d'un jour chaleureux, et, ensuite, dites-moi si ça ne mérite pas quelques peines et quelques agacements ?! Quelque récompense, aussi, ça va de soi, puisque rien ne saurait être dépourvu de contreparties.
- Madame la Conseillère...
- Devrai-je barrer vos lèvres de mon index pour vous imposer le silence, Commandant ? Un silence qui, d'ailleurs, sera aussi inquisiteur que votre regard, je le présage. Allons, offrez-moi votre bras ! Ces réparations requerront encore quelques jours, j'ai cru comprendre ?
- Plusieurs jours.
- Toutes ces heures...

Wer laissa passer le Commandant et referma la porte derrière lui. Elle s'était levée et avait fait semblant d'être contrainte à accomplir le geste du congé. Mais lui,

galamment, s'était empressé pour la devancer et... (s'était retrouvé en position de sortir !). Les deux mains, l'une potelée et languide, et l'autre, osseuse et nerveuse, simultanément, étaient venues se frôler sur la plaque. Wer ne s'était pas reculée ; sa poitrine, pendant une longue seconde, avait esquissé l'éther d'un frôlement contre la manchette galonnée prise au piège.

L'homme, certainement furieux contre lui-même et contre la galaxie entière, n'avait marqué aucun temps d'arrêt, il s'était empressé de partir, à pas rapides.

Wer pensa qu'il se calmerait : un Capitaine-Commandant, au galon des Trois étoiles Diamantées, diplômé de l'École de l'Inter Stellaire Compagnie, ne pouvait être un benêt, au point de négliger de réfléchir à quelques implications aussi inévitables qu'intéressantes. Mais seulement après avoir satisfait à un détail : il fallait lui laisser le temps de concevoir qu'il y avait situation bien plus lucrative et gratifiante que de piloter un vaisseau à longueur de vie !

La paume de la main n'avait exercé aucune pression sur le poignet, qui avait dû s'offrir... Pas plus que le buste féminin n'avait touché l'écusson, à la hauteur du biceps de Méring... Un écusson justifiant, et explicitant, par sa seule présence, qu'il fallait un pilote pour emmener le La Minéa. L'emmener, là où Wer le souhaitait...

*

C'Am était invisible. Énervé, Viefield revint monter la garde devant sa cabine. Mais, de plus en plus impatienté par l'attente, activa l'appel jusqu'au glissement du panneau. Il ne laissa pas le temps à son ami de s'étonner :

- Je sais que tu es le héros de la station, que les héros mangent le matin, mais si le héros que tu es se levait plus tôt, il aurait pu me raconter ce qu'il a dit à cette chère Assistante ! De plus, hier au soir, Wer nous a fait un numéro très spectaculaire pendant le repas, comme si elle avait profité de la circonstance. Subitement, elle s'est mise à hurler que si tout le monde n'était pas au paradis - à commencer par elle, « la-responsabilité-m'en-incombait-à-moi-seul » ! De quoi me faire écharper par tous ceux qui étaient là ! Tel que. Elle me parlait, mais tout le monde écoutait, bien sûr. La preuve : le copilote est venu me trouver au petit déjeuner. Tu me répondras que ça fait plaisir de savoir que nous pourrions avoir un appui pour le cas.

- C'est une manœuvre. Et elle n'a donné aucune précision, évidemment ?

- C'Am, tu deviens intelligent ! Mais, n'empêche qu'avant trois jours il deviendra difficile de cacher l'existence de ce laboratoire, car ils ne vont plus nous quitter des yeux !

- Je soupçonne Wer d'avoir été au fait qu'il y avait possibilité de pénétrer dans ce laboratoire. Elle ne parle de cette console que parce qu'elle sait qu'elle est verrouillée sur cette zone et qu'il s'agissait de débusquer le moyen d'en forcer l'accès.

- Avec elle, ça doit être plus compliqué que ça ! Et à Ételle, que lui as-tu raconté ?

- Le moins possible. Elle veut conclure une Alliance de Mariage avec moi. C'est ce que tu voulais !

- Maintenant qu'il y a cette histoire de gosses, je m'y perds.

- Seulement voilà, elle, elle n'a que ça en tête. Et elle, elle ne Joue pas !

- Vous avez, tout de même, un peu « joué », non ?

- Non ! Ce serait le meilleur moyen de se l'attacher définitivement.

- C'est Wer qui mène la barque. Son Assistante, elle, ne s'attacherait que si elle était trop cuite. Ce que je ne comprends pas...
- Quoi ?
- Pourquoi passe-t-elle son temps avec le commandant ?
- Wer lui avait confié une mission.
- Wer a l'esprit tortueux, et son assistante n'a guère à lui envier. Elle est à bonne école ! On ne peut pas leur imputer le naufrage, mais pour le reste, ne jurons de rien. Bon... L'important est de ne pas descendre à Celcius, et pour ça, l'occasion fera le larron.
- À nous de veiller.
- De veiller ? À présent, avant qu'ils ne soient tous sortis de leurs cabines, il faut retourner au labo, nous n'avons que quelques jours pour convaincre ces adolescentes.
- Et si la machine ne me laissait pas sortir avec un de ces...
- Les chalumeaux, ça existe : on fera fondre une paroi !
- Toi, Wer, son assistante : je suis à bonne école !
- Wer pourrait être le professeur du plus retors des combinards, je m'en méfie, elle nous jouera un tour. Le principal est de ne pas se laisser mettre à l'écart. Maintenant, filons au laboratoire !

*

... La plaque commandait toujours l'ouverture ; C'Am traîna le véhicule dans l'embrasure et pénétra dans le domaine de Consol. Curieuse sensation de savoir que la machine avait reconnu en lui un successeur d'un ancêtre qu'elle avait purifié un demi-siècle auparavant. Peut-être que ce « souvenir » remontait-il encore plus avant dans le passé ? À un parent de cet ancêtre ? Probable. Étrange de se découvrir une affinité avec cette sorte de deuxième famille : des chrysalides d'hologrammes, ayant incubé dans ce tombeau, avant de se métamorphoser en gosses. Mais des descendants et descendantes plus achevés, alors que, lui, n'était qu'un reliquat. Ses parents directs n'ayant été ni clonés ni purifiés, il n'était que la résultante d'une complexe dispersion de gènes : un « dégénéré », en quelque sorte, un « dépassé » qui aurait pu, à une génération près, venir cogner contre un frère. Pouvait-on invoquer le respect dû à ce petit être, mathématiquement, physiologiquement, irréductiblement, votre « aîné » ? La Loi aurait fort à faire pour domestiquer les esprits du Citoyen-Moyen !

Mais Consol avait tout de même retrouvé, là, derrière la plaque d'identification du portail, quasi instantanément, les schémas du fils prodigue : « la possibilité de parfaire, enfin... »

Et maintenant, cette voie qui lui devenait vaguement familière... Ce qui n'atténuait en rien l'impression d'oppression qui l'assaillait. Ces bâtiments déserts, par leur désolation et par le mystère qu'ils sécrétaient, imprégnaient l'être d'une angoisse irrépressible et pernicieuse. Savoir que, là-bas, ces gosses vivaient dans un microcosme oublié, qu'un Maître Ordinateur avait mobilisé son potentiel de logique pour justifier le pouvoir de fabriquer ces enfants, respecter cette minuscule faille dans le programme originel pour parvenir à ses fins. Comment en vouloir maintenant à cette C'Loï, hautaine et arrogante, qui l'avait ruiné ? ! Cette femme, dont l'index avait tiré sur l'échancrure de son justaucorps, tout en dissimulant la flamme cupide de ses

yeux, mais y faisant volontairement vaciller cette lueur de désir que la bienséance rendait inavouable.

Consol n'avait que complété et forcé les traits décelés à l'origine, ces traits qui avaient présidé à la survivance pour des conditions imposées. Qui les avait déterminés ces choix ? Question obsolète, C'Loï devrait répondre à celle-ci : « Acceptez-vous de disparaître ? »

L'inévitable pensée qu'il aurait été si facile, tout de suite, de se libérer de ses rancœurs sur cette jeune créature. Trop facile. Et aussi : un piège. Au contraire, il fallait s'en faire une alliée. « Des » alliées ! Les amadouer et les gagner à sa cause. Une gageure : pourquoi ces gamines devraient-elles se méfier, à brûle-pourpoint, d'une sœur si ressemblante ? Une sœur habituée aux manœuvres, qui pouvait fort bien se faire aimable, elle, et les circonvenir ?

Une partie réellement ardue à mener... Wer ne serait pas une alliée de trop, elle était familiarisée avec ces imbroglios. C'Am allongea le pas ; si c'était nécessaire, il y resterait la journée pour en convaincre une : l'obligation, pour l'esprit, d'entrevoir le possible.

Il avait passé le second porche depuis dix minutes et pas de Petit Cristal. Le gosse n'avait aucune conscience de ce qu'était un rendez-vous. Ou bien, il vaquait à de plus passionnantes occupations. Il s'était prétendu parmi les plus curieux, mais il n'était pas là. La voix de Consol l'avait-il dissuadé ?

Ses pas amenèrent C'Am dans la zone centrale. Il dévisagea les premiers gosses qu'il vit : des visages et des silhouettes inconnues. Sans ralentir, il se dirigea vers les serres en espérant y rencontrer les plus vieux et, surpris... butta contre Petit Cristal.

- Ne vas-tu plus explorer les maisons, je t'ai attendu !
- On parle beaucoup de toi et Consol explique.
- Est-ce que je mérite tant d'intérêt ?
- Oui : un Renié qui a quitté sa famille c'est la première fois que nous en voyons un !
- Je n'ai pas quitté ma famille : un renié va de console en console, à sa fantaisie. Ma famille est loin et je pourrai la rejoindre. Mais, auparavant, je veux aussi voyager. Consol vous dit-elle ce qu'elle fait des reniés ?
- Oui : elle recycle.
- Eh bien, voilà, je suis un recyclé. Je vais et je viens, comme tous les recyclés de tous ces immeubles vides.
- Il y a beaucoup de recyclés mais nous ne les voyons jamais.
- Ils s'en vont.

Pour ce gamin, ce concept posait plus de problèmes qu'il n'en résolvait : une notion au cheminement ardu. C'Am lui laissa le temps d'assimiler. Le gamin en vint à une conséquence évidente :

- Alors, nous voyagerons, nous aussi ? Où ?
- Partout !

(Un « partout » dont le gamin ne saisissait que les présentes limites du laboratoire. Mais il n'y avait jamais vu C'Am et réfléchissait intensément à ce second dilemme. Un dilemme qu'il ne pouvait appréhender, pas plus que le premier. C'Am le mit sur la voie).

... Tu ne sais pas ce que veut dire le mot « partout » ?

- Je croyais le savoir.

- Partout ailleurs en plus d'ici. Et tu pourras y aller quand tu voudras.
- Quand Consol dira.
- Consol devra entendre ce que disent les autres Consoles.
- Ah ?
- Et si mes consoles veulent te voir, Toi, ou lui, là-bas !
- Consol n'a jamais dit.
- Elle te le dira si elle veut. Mais mes Consoles le disent, elles.

La perplexité avait totalement désorienté le gosse ; C'Am pensa que ses explications, fabriquées pour la circonstance, ne répondaient pas exactement à un conditionnement répété pendant des années. Mais comment l'annihiler plus rapidement, la réparation du vaisseau n'attendrait pas. D'autre part, convaincre un gamin, c'était s'assurer que la nouvelle ferait le tour des autres. C'Am attendit les inévitables questions qui allaient fuser et s'assit sur la marche d'un perron menant à un terre-plein circulaire. Au centre, une sculpture trônait, probablement allégorique (?). C'Am renonça à la déchiffrer. Il n'en avait pas le goût, l'esprit de Selzé ne préparait pas aux représentations en tous genres et les motifs ornementaux de Celcius avaient fini de le décourager par leurs outrances baroques. Son regard se reporta dans une autre direction...

Et son esprit chavira !

C'Perle ! La C'Perle de ses souvenirs !

Un choc qui l'intima de croire qu'il perdait l'esprit !

C'Perle. « La » C'Perle qui, en tunique d'étoffe blanche, l'avait pincé si violemment... (Quand ?!). Une tunique tachée de ces fruits, que l'on cueillait l'été, lors des Fêtes. Cette époque où les deux lunes de Selzé liaient leurs faibles éclats pour rendre les nuits de la Plaine colorées de ces orangés si mystérieux annonçant la canicule. Les rires et les chahuts.

C'Perle ! Insensiblement dissemblable : ces détails que l'esprit oubliait puis perdait. L'Image conservée, quelques fois, méritait cette épure. Cette C'Perle, présente, sortait des scènes issues du passé. (Mais Elle était vraie, surgissant, fracassant le présent !).

C'Am, inconsciemment, refoula toute tentative de raisonnement sensé : la C'Perle de son enfance était là. La réalité pouvait se satisfaire de ce besoin, quelques minutes durant. Oui. Quelques heures, même. Bien plus : jusqu'à la fin des temps, puisque le charme était réel !

Mais une C'Perle qui ne se serait probablement pas arrêtée si elle n'avait remarqué le visage stupéfié de C'Am à son endroit : Elle changea de direction, et s'approcha, rajoutant à la confusion du Clone.

C'Perle... (Douze ans, peut-être !). Une image bouleversante. Un cristal issu du passé, ayant, subitement, libéré cet hologramme fait de chair, un Être qui avançait, fait de vie, de souplesse, de légèreté, de simplicité. Un visage paisible et souriant, lumineux de sagesse.

Cette venue paralysa C'Am. Le regard de l'adolescente, pourtant, à l'évidence, ne s'adressait pas à lui, mais à un étranger à qui l'on sacrifiait quelques instants. Les yeux de C'Perle s'attardèrent l'espace d'une main posée sur une joue, puis étudièrent l'habit de l'homme, pour en revenir, enfin, à son visage.

La voix mélodieuse et enfantine précipita brutalement C'Am au fin-fond de ses souvenirs pendant quelques secondes.

- C'est toi le Renié ?
- Renié... (sans qu'il y prît garde, le mot même ravagea ses souvenirs).
- Les Reniés ne parlent pas !
- Si... (La voix étranglée de C'Am consentit à émettre ce son.).
- Parle encore ?

(Que dire? Il n'était, pour elle, qu'un intrus, un incident dans une longue suite de jours sereins. Alors qu'elle était une intime partie de son passé à lui, une caresse qui ignorerait la douleur qu'aurait provoqué son frôlement).

- Tu es très belle.
- Belle ?

(Elle s'étonnait du mot. Pour Consol, ils étaient toutes et tous des réussites valables).

- Je t'ai déjà vue. (Maladroit. Maladroit et faux ! Cette C'Perle était plus robuste que la vraie, plus déterminée, bien plus sûre d'elle-même. Mais son image se superposait et créait l'inavouable).

... Je t'ai vue dans mes rêves. Sais-tu ce qu'est un rêve ?

- Oui. Mais les tiens ce sont des rêves de Renié et nous n'avons pas les mêmes.
- Pas sûr. Je suis un recyclé et je connais ta grande sœur. Je t'affirme que, elle et moi, faisons les mêmes.
- Persel Une ?
- Persel « Une » ?
- Ma grande sœur se nomme Persel Une. Je la quitte à l'instant !
- Ce n'est pas elle.
- Consol a dit que Persel n'était plus, alors de qui parles-tu ?
- Persel a été recyclée et je la connais bien. Aurais-tu une sœur, ici ?
- Deux sœurs ! Mais Persel la Neuve est toute petite, elle n'a que trois ans.
- Et Persel Une ?
- Treize. Et moi : onze. Et Persel l'Ancienne, mais elle, elle n'existe plus depuis onze mois.

Treize, onze, trois ans... Comment C'Perle assumerait ces trois sœurs ?! Une lignée qui s'était faite en dehors d'elle ? Malgré elle. Ce ne serait plus une sœur « qui aurait pu », mais des sœurs bien réelles, que le règlement des Concessions...

Subitement, il se sentait un peu saoul. Il ne pouvait s'empêcher de détailler l'adolescente. Elle, déjà distraite, regardait ici et là, et pensait aux plantes de sa serre (ou bien à Consol). Sa longue chevelure rousse rivalisait avec celle - blonde - de Seloï ; elle écrasait, par son éclat, celle de Petit Diamant, toujours à leur côté.

Ses projets prenaient un tour désordonné, une folle envie de fuir ce lieu assaillait C'Am. Une foule de scrupules, aussi. Les ramener tous ? Toutes ? Et pourquoi seulement les unes ? Et si elles ne le voulaient pas !

Le temps qu'il avait mis à laisser divaguer ses pensées avait suffi pour démobiliser la Persel. Distraite, elle ne l'écoutait plus. Il n'existait plus. Elle se tourna à demi pour regarder un enfant passer, puis partit dans la même direction, sans avertissement.

Il ne tenta pas de la retenir ; sa présence faisait avorter, dans l'immédiat, toute initiative. Il la regarda s'en aller ou, plutôt : « quelqu'un » de lui-même regarda ce souvenir partir. Quelqu'un. Un autre.

Un autre C'Am, sans soucis, mangé par la timidité. Le cycle des saisons de la Plaine se résumait en un froid cinglant et en de folles courses sous le soleil. Les boissons fraîches... Les pelisses lourdes qui tombaient sur les chevilles... Les visites de concession à concession. Et puis ces époques incertaines, où il ne faisait pas encore chaud. Ou déjà froid. Quelques rares clichés superposés, où se mêlaient les odeurs portées par le vent, les rires tintant en gammes précipitées autour des Champs aux Joutes, les protestations ponctuant des chahuts entre adolescents, le sifflements puissant des charrues aux multiples socs luisants, les grondements de monstre des véhicules passant en convois, l'épaisse et écœurante senteur des champs de fleurs moissonnés, l'âcre fumet du jus des tonnes de fruits écrasées, les fragrances glacées, portées par les blizzards venus de l'Est ; et puis les hurlements du vaincu, au membre brisé dans le duel ; et puis le parfum de lait frais d'une épaule bien trop proche pour qu'il fût oublié... Autant de clichés enfouis, surgissant, se rappelant à sa mémoire, refusant tout oubli définitif. Fragments de vie surgissant des fatras d'un incertain passé. Les rires de C'Perle. Et les foudroyants yeux bleus de C'Loï, défiant déjà.

La Persel était partie. Et il avait aussi découragé Petit Diamant par son mutisme. Des gamins jouaient au coin d'un bâtiment. Seul à être emporté par cette sarabande, silencieuse que pour tout autre que lui, il se releva. Il se serait dirigé vers eux. Se ravisa.

D'abord : revenir à la réalité. Réfléchir, à l'abri de cette prenante proximité dont les conséquences seraient redoutables. (Elles l'étaient déjà pour lui !). Et Consol ? Allait-elle percevoir ce danger qui rodait ?

Seul l'avenir dirait. Viefield avait un sens prononcé du positif et ne serait pas soumis à ces sentiments qui faussent les décisions. C'Am repartit en direction du porche, en mélangeant confusément le passé, le présent, l'avenir : un subterfuge manigancé par son esprit, pour ne pas devoir choisir, pour ne pas briser, trop vite, le charme.

Et il en fût gré à ses pensées d'abolir, encore quelques heures, ce qui était réel et raisonnable.

CHAPITRE 14

Les conversations allaient bon train ; l'arrivée du Commandant les fit taire. L'ambiance ne se qualifiait pas d'électrique, mais le rayon d'une énergie inconnue avait créé quelques reliefs dans des existences résignées. Les échanges reprirent à voix basses, entre personnes proches.

C'Am repéra que Viefield et lui était l'objet d'une étroite et attentive surveillance de la part de la Conseillère. À côté de cette dernière, Ételle, profitant de l'attention de Wer pour ses gardes du corps, lui lançait de rapides et discrets regards émerveillés. Plus loin, le copilote le fixait furtivement, par intermittences. Une certitude : les premiers effets de l'apostrophe entre Viefield et Wer se faisaient sentir ! Wer en viendrait à ses fins, sans doute, mais quelle quête poursuivait-elle à les scruter avec autant d'insistance, les uns et les autres ? Avait-elle déjà deviné ?

Peut-être (!). Car elle se leva et, ponctuant d'un signe impérieux de son doigt, s'adressa à C'Am :

- Prenez votre temps. Mais, dans un quart d'heure, je veux vous voir dans ma cabine. Je ne renoncerai pas, soyez-en persuadés ! Et vous aussi, Ételle !

L'assistante devait-elle être persuadée (?). Non : tout simplement présente. Nul besoin pour Wer de hausser le ton, en temps ordinaire : son assistante accourait dans la minute. Mais alors, pourquoi Wer braillait-elle de la sorte (!!).

Le Commandant avait relevé la tête et... (Wer lui avait-elle réellement adressé ce sourire ?). Elle quitta la table. Quelques voyageurs observèrent sa sortie. (On ne pouvait ignorer ni un geste ni un déplacement de cette maîtresse-femme !). Puis ils reprirent leurs conciliabules. Le copilote affichait un air absent. (Comme si sa fatigue s'était muée en épuisement et l'avait rappelé à l'ordre).

C'Am se dépêcha d'avalier ses rations : il n'y avait rien à gagner à faire attendre Wer trop longtemps, même si cet ordre péremptoire relevait, sûrement, du spectacle.

Un coup d'œil en direction de Viefield confirma cette nécessité : leurs pensées avaient certainement suivi le même chemin car son ami enfournait bouchées après bouchées !

Tous les deux, néanmoins, furent encore pris de court : Ételle, elle, avait déjà choisi d'abandonner son couvert. Les lourds pas de Dame Wer devaient arpenter déjà la coursive. C'Am, la bouche encore pleine, surprit quelques regards intéressés, tandis qu'il se levait. (Sans aucun doute, on s'intéressait à eux ! Le nom de « Selzé » avait éveillé des envies, c'était flagrant).

*

La Conseillère les attendait de pied ferme, comme pour un conseil de guerre dont elle aurait été le chef. (Une évidence !). La cabine à peine bouclée, elle attaqua :

- Ételle, dois-je me charger de votre travail ? Un Commandant : c'était de votre âge ! Mais vous obscurcissez vos heures à rêver à je ne sais quoi. Faites une croix sur votre cinquième échelon ! Et encore heureux que je vous garde à mon service malgré cet impardonnable manquement. Par contre, s'il vous prenait l'envie d'aller chez quelqu'autre Conseiller, mon devoir sera de le prévenir de vos étourderies. Passons, ça ne mérite pas plus de mots. Vous, monsieur C'Am ? Et vous, monsieur Viefield ? On ne vous voit plus ! Auriez-vous des secrets à me confier ? Des secrets qui seraient les bienvenus ?

Wer le regardait bien en face. (Cette fois, il ne pouvait faire mine), C'Am préféra paraître soulagé de se libérer, enfin, d'un lourd secret :

- Secrets partagés, madame la Conseillère, nous avons eu la confirmation de vos suppositions.

- Je n'ai jamais parlé de suppositions ! Mais... continuez, faites-moi partager !

(Wer avait esquivé l'insinuation. C'Am ne releva pas.).

- Cette partie de la station, dont vous supposiez l'usage est, effectivement, un laboratoire à clones.

- Abrégez vos commentaires ! Un laboratoire à clones, dites-vous ?

- Des clones vivants. Vous tenez vos preuves !

- Pour votre bien, jeune homme, pour votre bien. Même s'il ne me déplaira pas de contrer ce Ruan Si-Mérarth. Qu'entendez-vous par « vivants » ? Dans un bocal ?

(Wer n'avait pas marqué un étonnement si exceptionnel). Ce qui confirmait qu'il n'y avait pas eu surprise. Lui dérober piteusement une partie des informations devenait, sinon inutile, du moins risqué).

- Deux sœurs, très jeunes, à peine adolescentes, qu'il faudra édifier sur leur état. Elles ont été confinées dans cet espace limité, et, donc, privées de ce qui fait l'extérieur. Nous aurons bien des difficultés.

- Il ne s'agira pas d'assumer leur éducation mais de les présenter devant un tribunal.

- Un minimum de complicité, cependant...

- Voulez-vous reporter sur ces gamines vos relents de concupiscence ? Vous venger sur elles de vos déboires infligés par leur Méso ?

- « Méso »... ?

- Le terme juridique : « Mère-Sœur ». Méso et Méfi. Sans importance... Ensuite ? Jeune, « votre » C'Loï ? Je crois me souvenir de ce nom. Peu importe, on s'en débrouillera. Eh bien... Voilà notre affaire engagée !

- Le tribunal des Concessions est sur Selzé : le Conseil ne voudra pas entendre parler d'une autre Juridiction.

- C'est ainsi que je l'entendais. Je comptais sur mademoiselle Ételle ; mais il s'est fait que mon Assistante a tenu des conversations de salon sans se soucier d'efficacité !

- Madame la Conseillère...

- Silence, Ételle ! N'aggravez pas votre cas ! À votre âge... Et c'est moi qui devra faire des ronds de jambe à ce monsieur ! Moi, à cinquante ans ?

- Madame...

- Je vous ai dit : silence ! Voilà comme j'envisage ces prochains jours : la réparation se terminant, vous ramènerez vos deux demoiselles. Et nous les confierons à mon assistante. Peut-être sera-t-elle capable de leur tenir compagnie ?! Sera-ce une activité entrant dans ses compétences ?!

(C'Am estima que Wer allait vite en besogne.).

- Il y a une bonne quarantaine d'enfants, en tout.
 - Halte-là ! Les nôtres, seulement. Et l'Institut récupérera les siens si ça l'intéresse.
 - Des raisons que je peux vous expliquer... Minimum : cinq enfants.
 - Expliquez ?
 - Des descendance de Selzé que je connais...
 - Voulez-vous nous mettre sur le dos toute votre planète ?
 - Pas de risques.
 - Votre ton affirmatif me les rend, immédiatement, suspects.
 - Suspectes : ce sont deux adolescentes.
 - Vous avez parlé de cinq, « au minimum » ?!
 - Un gamin ou deux...
 - Vous vous égarez. Et nous ne sommes pas encore à Selzé, notez-le. Et puis, un vaisseau comme le La Minéa ne peut atterrir sur le sol d'un monde : il faudra persuader ce Commandant d'abord. En persuader encore d'autres. Beaucoup d'autres. Oh, mais je comprends que mes propos ont été interprétés ! Reprenons au début : vous, C'Am, restez avec moi. Et vous deux : vous pouvez sortir !
 - Monsieur Vieffield est un ami, il reste avec moi.
 - Deux oreilles sourdes auraient suffit. Ételle : vous sortez !
- (L'assistante, toute à son cinquième échelon qui s'échappait, baissa la tête et partit dans le couloir : l'habitude d'obéir à Dame Wer, indiscutablement. Ils restèrent tous les trois. Wer les considéra un moment en silence, ses yeux allant de l'un à l'autre, poussa un soupir résigné et, s'adressa à eux comme s'ils n'avaient été que des enfants tête en l'air).
- ... Voler au secours d'un héritier de Selzé ne saurait demeurer un travail bénévole, monsieur C'Am, vous vous en doutiez bien, n'est-ce pas ! Nous nous devons de transcrire ce projet - en clair - sur un contrat. En résumé, avoir les coudées franches. Mes émoluments, prévoir quelques versements pour persuader, vaincre des réticences, ici et là, ainsi que quelques clauses inévitables.
- Mais je n'ai que quelques solars-Selzé !
 - En auriez-vous cinq cent mille que nous serions encore loin du compte. Je vous explique : je veux de l'espace, car mes solars-celcius, provenant de la vente de mon cabinet subiront un change désastreux. Je veux quelques milliers d'hectares.
 - Ma Concession est morcelée depuis
 - ... votre faillite, je l'ai compris. Ne croyez pas que Selzé ne soit qu'une promenade pour moi, vous retrouverez votre concession !
 - Des morceaux, peut-être...
 - Vous me sous-estimez ! Soit... Si votre adversaire ne rend pas gorge, j'aurais perdu ce que j'avance. Dans le cas contraire, vous me laisserez suffisamment de terres pour me faire vivre. Ça vous va ?
 - Ce serait correct.
 - Ça l'est ! Et comme votre ladroterie chipotera, je veux - en plus - une part sur celle de votre Loï.
 - « Ma » Loï ?
 - La Concession Loï sera, à son tour, en difficulté, et ce sera bien le moins de ne pas vous entendre réclamer sa Concession en totalité !
 - Je comprends, mais vous allez vite.

- Sur ce dernier point, je le pense. Mais, pour l'ensemble, j'aime avoir mes aises. Vous seriez capable de vous immiscer dans nos affaires après les avoir jugées faciles, et, ainsi, les perturber gravement. Pas d'interférences ! Si vous êtes d'accord, rédigeons et enregistrons ce contrat, aujourd'hui-même.

- L'enregistrer à bord du vaisseau revient à l'annoncer à tous, y compris au Commandant !

- J'ignore ce à quoi vous pensez, mais un contrat doit s'enregistrer. Et à bord d'un vaisseau, si nécessaire. Si vous connaissez un autre moyen...? Non. Alors, allons-y ! Et rédigeons-le au plus court.

(Comme s'il avait été intentionnellement posé à portée de main, Wer attrapa un micro dont le témoin brillant s'alluma immédiatement. Puis, d'une voix claire, détachant chaque syllabe).

... « Ce jour, il est convenu entre madame Sigri Wer, Conseillère en Humanité, résidant sur la station Celcius-Tore dite du "Second Rocher", voie de Pluton, numéro de code Celcius R Trois 320B... »

Wer s'appliquait. Était-elle si assurée de son fait ? L'avance qu'elle consentait se chiffrait, au bas mot, à cinq ou dix millions de solars-Celcius, et ne fixait que deux pour cent d'intérêt. C'Am, lui, ne déboursait rien (!). Mais Sigri Wer avertissait, tout de même, qu'elle ne tolérerait « aucune manœuvre qui puisse entraver... » (Rien de plus logique.).

Il n'était pas perdant... même si les exigences de la Conseillère (détaillées par le menu) en étaient déjà arrivées au paragraphe « h ».

**

Emmener Wer au laboratoire, elle ne le souhaitait pas. Mais elle avait insisté pour voir une « Mésos » : ils essaieraient donc d'en entraîner une jusqu'aux abords du hall. La venue du copilote entrava leur départ. Il les aborda avec des airs de conspirateur et chuchota à C'Am, en lorgnant vers la porte d'accès du couloir :

- Vos disparitions répétées ont été repérées ; on parle beaucoup en ce moment. Mais pas du principal, n'est-ce pas ?

- Je ne comprends pas.

- Cette station était encore sur la liste, il n'y a pas si longtemps. Ne prenez pas cet air innocent, j'en ai entendu parler.

- Elle était en automatique quand nous sommes arrivés.

- Je suis copilote, ne l'oubliez pas. Quand j'ai fait l'école de l'Inter Stellaire Compagnie, il y a vingt ans...

- Où voulez-vous en venir ?

- À ceci. Le Commandant n'acceptera jamais de griller le Nœud Stellaire de Celcius : le plan de vol prévu. Comprenez-vous ? Non, vous simulez. Bien. Soyons clairs : il y avait des clones sur cette station. À part ça, quel rapport pourrait-il y avoir avec les projets enchanteurs de la Conseillère ?

- Vous vouliez être clair...

- Puisque vous m'obligez... Wer a manigancé une combine où les clones jouent un rôle. Vous, vous êtes au courant. Et moi, Selzé m'intéresse. Et si je m'en tiens aux conversations que j'entends, je ne suis pas le seul. Conclusion : je veux en être.

- Pourquoi n'allez-vous pas en parler avec Wer ?

- Vous plaisantez ?! Avec une Conseillère, il faut être prudent. À plusieurs, notre vigilance s'en trouvera renforcée. Et si le Commandant n'en démord pas, il vous faudra un pilote. Pesez cet argument attentivement. Mais, dans deux jours, le vaisseau sera prêt. Et quand le La Minéa aura plongé dans la Faille... Adieu du Vide !
- Nous retenons votre proposition.
- Réfléchissez, surtout ! Il vous faudra une mutinerie : des confrontations et des risques. Et nous devons faire une halte sur Selzé-Station, puisque le La Minéa n'est pas conçu pour utiliser du carburant chimique. Pensez à tout ça !
- La Conseillère s'est emparé des décisions présentes et à venir, elle est incontournable.
- Je veux bien le croire ! Mais vous saurez que vous pouvez compter sur moi.
- Pourquoi nous faire confiance, nous n'avons pas grand-chose à vous offrir ?
- Mais avec Wer, ce serait : « rien » ! La prochaine fois, pour nous parler, soyons encore plus discrets. À bientôt.

Le copilote avait rapidement regagné le chantier ; ils partirent dans l'autre sens et s'enfoncèrent dans le couloir. Deux jours. Ils ne disposaient plus que de deux jours. Il fallait précipiter les enlèvements, et ne pas les fractionner inconsidérément sous peine de déclencher une opposition toujours possible de Consol. La chance, maîtresse frivole, devrait remettre à plus tard ses écarts !

Parvenu dans l'enceinte, C'Am alla directement dans les parages des serres. Puis, n'apercevant aucune chevelure dans leurs abords, il se résolut à y pénétrer. Des plantes, aussi étranges que prolifiques, parfaitement entretenues, dont les feuillages bouffaient en denses rangées vertes occupaient l'espace, du sol jusqu'au plastique du dôme. Il avança. Après quelques pas, il n'eut pas de peine à repérer une chevelure dorée entre les touffes glauque aux feuilles alourdies par une rosée artificielle ; une des sœurs Loï, altièrre, se tenait là, plus pour observer ceux et celles qui s'affairaient que pour travailler elle. La plus âgée, à première vue. L' « Aînée », en quelque sorte.

Son visage d'adolescente, aux traits déjà affirmés, ne se tempéra pas lorsqu'il l'aborda. Il dut se débarrasser d'une soudaine hésitation quand les yeux bleu et durs se posèrent sur lui comme pour une muette injonction.

- Je voulais te voir.
- Pratique inhabituelle pour un Recyclé, en quoi serait-elle positive ?
- Tu seras bientôt reniée, une autre console t'appelle déjà. Toi, ta sœur, et les Persel. Loin. Très loin.
- Ma sœur ? Consol affirme que ce sont mes filles. Tes mots cherchent à semer la confusion !
- Les consoles entretiennent bien des incertitudes dans des buts fort louables.
- Cependant, chaque mot possède sa signification.
- En effet : voyage, lointaines consoles, beaucoup de familles, loin, partout, recyclé, vie... Beaucoup de mots ! Je dois t'emmener.

Elle avait posé son regard sur les lèvres de C'Am et suivait sa prononciation, comme s'il avait proféré des incongruités. Sa réponse fut incisive : Seloï ne pourrait renier le produit d'une telle lignée ! Le trait de caractère d'une ancêtre, un trait que la console avait encore amplifié, avec les sœurs :

- Chacun se plaît à leur donner un sens différent pour satisfaire quelque démon sans consistance. Pourquoi devrais-tu m'emmener puisque Consol ne m'a pas fait partager cette décision ?

- Consol doit tenir compte des autres consoles, même si elle ne le veut pas. Doit-on être constamment à guetter ses ordres ?
 - Je peine à te croire.
 - Ta mère t'attend. Elle est recyclée depuis dix-huit années.
 - Je ne te crois plus.
 - L'as-tu connue ?
 - Non !
 - Tu étais trop petite. À présent, comme Consol va te renier, ta mère ne voudrait pas te savoir une errante : Consol ne se passionne que pour les nouveaux-nés et ta mère le sait.
 - Il n'y a pas plus léger que tes mots !
 - Viens avec moi et tu verras beaucoup de recyclés comme moi ! Des hommes et des femmes. Et tu constateras que mes mots ne sont pas des fruits de l'irréel. Le monde est vaste, tu n'en connais qu'une infime partie. Un recyclé se doit de parcourir le monde et vivre avec ceux qui le réclament.
 - Et celle que tu appelles ma mère ?
 - Encore bien plus loin ! Très loin.
 - Et qui régentera le Perron et les serres ?
 - Le « Perron »... ?
 - Notre assemblée !
 - Qui la régenterait avant toi ? Et qui la régentera après toi ? Demande-le à Consol ! Le Perron de ta mère, lui, compte des milliers de reniés !
 - Des milliers ?
 - Des centaines de Consoles ! Et bien plus que des milliers d'hommes et de femmes t'attendent. Ainsi que ta mère.
- La mine de Seloï était, tour à tour, septique et captivée, soupçonneuse, puis charmée, mais incontestablement réticente à perdre ce qu'elle contrôlait présentement. Et ce, pour une tentation qu'elle n'appréhendait qu'imparfaitement. Mais le concept l'attirait à son esprit défendant.
- Que lui dire de plus ?! Que Consol, un jour futur, activerait son pendentif et l'amènerait à basculer dans une cuve pour la dissoudre, ou pour n'en faire qu'une poudre, que des mains appliquées saupoudreraient aux pieds de plantes ? Ou une farine, dans une tablette nutritive ? Ou troubler un liquide dans un gobelet.
- C'Am guetta sa décision. Réfléchir la rendait adulte et la faisait ressembler à C'Loï. Mais en plus autoritaire à son âge !
- La voix posée et uniforme rompit un silence devenu pesant.
- Consol dit que des portes nous protègent ; prétends-tu pouvoir les franchir et les dépasser ?
 - Je suis là.
 - Ces portes seraient plus loin que les immeubles des familles des Reniés, comment l'expliques-tu ?
 - Ta console est muette sur ce qu'elle fera de toi quand elle t'aura reniée. La mienne, aussi, m'avait caché mon passé. Maintenant, je sais ! Oh, mais ton hésitation me fait penser que ces adultes te font peur !
 - Moi, peur ? Petit Diamant va par-là. Il se complaît dans ces dérives inutiles que les pensées sans but donnent aux pas.
 - Il est courageux.

- Et tous ces Recyclés seraient au-delà de ces portes ?
- Je te l'affirme, puisque j'en viens.
- Mène-moi !

*

« Une » n'accorda aucun regard pour les immeubles abandonnés qu'ils longèrent, puis dépassèrent. C'Am, à la dérobée, admirait sa démarche hautaine et soutenue. Avec la curieuse sensation que c'était cette adolescente qui ouvrait le chemin s'imposa à lui ! La console n'avait pas effacé cette propension des Loï à s'emparer des décisions en toutes circonstances ! Les formes du corps tendaient l'étoffe grossière à chaque pas, cette facilité innée que C'Loï avait de jouer de sa sensualité. « Une » apprendrait vite à utiliser ce don si son illustre « cousine » lui en laissait le temps !

Ils avaient dépassé le premier porche. Il la sentait pressée de clore ce qu'elle devait considérer comme une affabulation digne d'un Recyclé. C'est-à-dire : qu'elle évincerait de son existence bien réglée, une anomalie impromptue dont on se devait de se libérer rapidement. Avec l'attrait épicé, et non négligeable, d'amener un étranger à admettre « ce qui était » !

La courbure de la voie, bientôt, ferait apparaître Viefield ; à ce moment, C'Am pensa au pendentif de « Une » et à la réaction de Consol quand une de ses clones franchirait la limite. Ne prendre absolument aucun risque, le plus anodin des incidents pouvait effaroucher cette adolescente. Une seule fois, et il faudrait s'en emparer de vive force. Ensuite, ce serait toutes. Une à une...

Il se fit persuasif :

- Seloï, j'aimerais bien porter ta pierre !

Elle le toisa en ralentissant sa marche. Une demande insolite dont elle ne percevait pas la finalité.

Il réitéra sa demande :

... J'aimerais porter cette pierre !

- Pourquoi n'es-tu pas allé chercher celle que Consol t'avait préparée ?

(Décidément, Consol s'y connaissait pour diffuser certaines informations, il fallait inventer une réponse crédible sur le champ).

- Ma console m'en préparait déjà une nouvelle. Mais je pense, maintenant, qu'il va m'en falloir pour avancer plus loin. Prête-moi la tienne, veux-tu ?

- Elle ne te servira à rien puisqu'elle n'est pas à toi !

- Oh, si, je voudrais étonner un ami, recyclé comme moi, qui m'attend à la prochaine porte. Il sera surpris. Il n'a pas encore la sienne, lui non plus.

- Crois-tu me ressembler en la portant ? (Elle avait émis un semblant de rire dédaigneux).

- Certes non ! Prête-la moi.

Elle se libéra de son collier avec une réticence marquée, hésita à lui tendre. Il la rassura.

- Ne me suspecte pas de mauvaises intentions, je te le rendrai. C'est, uniquement, pour l'étonner !

Il fit mine de l'examiner et reprit sa marche, avec la ferme intention de le déposer discrètement, avant cette limite dont il reconnaissait les abords. Elle semblait moins volontaire ; il accéléra jusqu'au porche.

*

À leur vue, Viefield se leva prestement. Ce mouvement accentua l'inquiétude de la Seloï qui s'arrêta presque. C'Am encouragea fermement la clone de la voix. Mais n'était pas décidée à suivre un caprice et lui serrait énergiquement le poignet, observant le chariot coincé avec méfiance, répugnant à l'escalader. C'Am l'attira sans ménagement. Ce faisant, il lui sembla qu'un son l'agressait.

Viefield avait fini de l'amener de l'autre côté, l'étrange musique s'était tue. (Consol n'appréciait pas l'éloignement d'un de ses enfants, mais avait hésité !).

Ils franchirent l'obstacle tandis que le mécanisme tentait de refermer l'accès. Le panneau mobile, après avoir progressé jusqu'à venir s'incruster dans la carrosserie du petit véhicule, y creusa une profonde pliure, dans un mouvement lent et puissant, avant de s'y bloquer, dans un sec grincement sinistre.

Viefield, médusé, accueillit avec un grand soulagement l'arrêt définitif du mouvement.

- Quand j'ai vu ce truc se refermer ! As-tu entendu cette chanson ?!

- Pas le temps. Je te présente Seloï. Je lui ai promis de lui montrer des recyclés comme nous.

- Des... « recyclés » ?

- Oui, comme nous. Nous irons jusqu'à l'entrée du hall, puis elle retournera au laboratoire.

- Mazette ! Je ne voudrais pas qu'elle m'adresse une bourrade, ta copine !

- C'est Seloï Une. Bientôt elle sera recyclée comme nous. Demain, elle reviendra avec sa sœur. Je lui ai certifié qu'il y avait d'autres consoles. Ne traînons pas, car il lui faudra repartir !

C'Am ne perdait pas la clone des yeux. Mais elle s'était ressaisie et avait retrouvé sa superbe. (Un extraordinaire sang-froid : maintenant, elle avait « décidé » de les suivre et marchait en tête !).

Ils parvinrent tous les trois à l'entrée du hall. Le copilote s'affairait sur l'aileron, à quinze mètres du sol, en compagnie des deux stewards. Un petit groupe de passagers discutaient à l'entrée de la coursive aux cabines... À peine si l'étonnement avait créé un froncement des sourcils sur le visage de l'adolescente, mais la scène la fascinait. Des minutes propices pour la présenter à la Conseillère ; C'Am envoya Viefield à la recherche de Wer et, prudemment, fit allusion à de lointains voyages et à de prestigieux Perrons pour la faire patienter.

Grossière erreur : pour Une, un Perron ne pouvait être, ni moins, ni plus prestigieux qu'un autre, c'était un lieu où elle organiserait et où les autres obéiraient de bonne grâce. Il dut insister sur le fait qu'organiser une journée pour mille Recyclés était plus gratifiant que pour dix, que cela nécessitait bien plus de clairvoyance, et augmentait d'autant la possibilité d'ordonner à des foules encore plus nombreuses le surlendemain. Pauvres arguments qui ne se frayaient, visiblement, aucun passage au-delà du front buté de l'adolescente. Une ne discernait qu'une notion : ces Recyclés, nouveaux venus, n'auraient su être perméables aux tentatives de Seloï Deux pour

asseoir un autre empire sur tous ces Perrons et ne devraient leur organisation qu'à elle-même. Ce en quoi C'Am la détrompa. (La coexistence des deux sœurs s'annonçait comme une source certaine d'ennuis divers pour la Concession Loï !). Il ne put réfréner une petite joie à cette pensée. Aussitôt contrariée par l'apparition de Viefield et d'Ételle, seuls.

- Et la Conseillère ?

- Pas trouvée. Je ramène son Assistante, puisque c'est elle qui gardera... « Une ».

- Pas aujourd'hui. (Une détaillait Ételle avec dédain et l'Assistante, en retour, ne lui montrait guère plus d'amabilité. C'Am s'empessa de détendre les crispations naissantes). Une doit repartir. Maintenant, elle doit réfléchir. Je retournerai la voir dans quelques heures. N'est-ce pas, Une ?

- Tous les recyclés sont vieux !

- Des Perrons qui réclament beaucoup de qualités, insista C'Am. Seloï Deux donnera son avis, elle auss.

- Deux finit toujours par admettre mes décisions ! Je reviendrai.

C'Am avait trouvé la corde sensible de Une ; la primarité de sa naissance se conjuguaient, de toute évidence, avec primauté. Cependant, Seloï Deux avait bénéficié des attentions renouvelées de la part de Consol, et, donc, de plus de Pureté : une évolution qui risquait de rendre Une agressive, sinon - au minimum - contrariée. Une corde sensible à manier avec circonspection dans l'avenir !

- Nous allons te ramener à la porte, notre Perron nous réclame. Et toi, tu dois refaire le chemin en sens inverse. Me croiras-tu, à présent ?

Elle hocha la tête pour un assentiment hautain. Tout en étant la « bête étrange » du groupe, c'est elle qui les toisait avec morgue. Un nouveau Perron à prendre en main ! Elle les jugeait. Elle jetait de brefs regards pour la coque du vaisseau et pour les hauts murs, puis revenait à eux. À voir son visage, c'était bon signe, elle montrait un intérêt. Mais il lui faudrait effacer totalement ce passager déséquilibre mental en quelques heures à peine. Sinon : il faudrait recourir à la force !

Maintenant elle était pressée de regagner le laboratoire. Elle avait fait demi-tour et partait vers le porche. (L'événement lui faisait, tout de même, oublier son pendentif !).

C'Am la suivit jusqu'à l'entrée.

- Veux-tu que je t'accompagne ?

- Non ! Inutile.

- En fin de journée, je retournerai.

(Elle ne lui accorda pas trois secondes de plus.).

- Ils sont vieux, comme toi !

- Comme tous les recyclés ! Nos Perrons sont prestigieux : nous sommes âgés et indisciplinés.

L'argument avait porté. Après un dernier et hautain regard pour le couloir et lui, de sa démarche sensuelle elle prit la direction du second porche. Maintenant, les heures prochaines diraient si Consol n'avait pas déjà organisé sa riposte...

*

Émer Scindy, copilote du La Minéa, reposa son soudeur tout en observant les stewards discrètement. La base de l'aileron soudée, et la balafre de la coque réduite, la réparation était terminée. Un moment de vérité pour amener l'équipage à se dévoiler...

- Eh bien, nous y voilà ! Retour à Celcius. Contents, messieurs ? Nous allons, de nouveau, pouvoir savourer cette merveilleuse société !

(Aucun des deux ne réagit, mais les mines n'offraient pas ce soulagement qu'aurait dû entraîner la perspective de résoudre heureusement ce naufrage. Scindy poussa sa provocation de quelques crans)

... N'est-ce pas le bonheur que nous octroie l'Inter Stell ?! Vraiment, vous n'êtes pas causants. Peut-être aviez-vous cru que la Conseillère vous embarquerait pour ses rêves ? Grave erreur : monsieur Ralf Méring, notre cher Commandant, cette fois ne se laissera pas tromper par un ordinateur trafiqué, et vous ramènera dans le giron de la félicité. C'est un père pour nous tous !

L'un des deux se décida et maugréa :

- Avec ses revenus, et la prime qu'il touchera...

- Quelle prime ? Erreur : l'habitude, et rien de plus !

- Il discutait avec...

- La Conseillère ? Si elle a cru qu'il consentirait à pousser les groupes de quelques décimales pour que nous nous retrouvions à Selzé, elle s'est mise le doigt dans l'œil. Faire la Ligne est toute sa vie. Ça lui plaît, à lui !

- Juste pousser les groupes... Au point où nous en étions !

- Mais il est comme ça. C'est sa vie ! Nous espérons, et c'est tant pis. Voilà !

- Une Conseillère, ça doit savoir ce que ça dit, pourtant !

- Sûr !

- Mais il paraît que pour descendre sur le sol de la planète...

- Wer pourrait y descendre et pas nous ?! Dommage, c'était une occasion inespérée.

- La chance de ma vie !

- Notre chance. Ça ne m'aurait pas déplu, à moi aussi. Que disent les passagers ?

- C'est l'objet de toutes les conversations, pensez !

- Selzé ?

- Bien sûr : Selzé ! Pardi, à qui ça ne plairait pas !? Ils étaient rudement excités. Wer aurait mieux fait de se taire plutôt que de nous laisser croire.

- À vous aussi ?

- Cette blague ! Sauf votre respect, Pilote.

- Oui : quelques décimales. À quoi ça tient une nouvelle vie.

- Ce serait facile, pourtant ! On pousse les groupes, et hop, direction Selzé ! Méring reviendrait après puisqu'il est content de son sort. Le La Minéa ne possède même pas de sonde automatique qu'il puisse utiliser dans la Faille, et le précédent appel de détresse ne parviendra pas à Celcius avant des semaines : ça nous aurait laissé un délai. Mais... Vous ?

- Moi ?

- Vous êtes copilote !

- Vous voulez insinuer que je pourrais prendre les commandes ? Il faudrait une raison grave. Il faudrait que le Commandant fût malade, au point de ne pouvoir piloter pendant plusieurs jours. Et il se porte comme un charme ! Et puis, ce serait une mutinerie. Devant la force, on s'incline, soit... À bien considérer ce cas particulier, par

ailleurs, on aurait évité les rétorsions de l'Inter qui n'admettra jamais ce manquement de ne pas s'être assurés de l'ordinateur. Elle n'irait pas nous chercher là-bas, hein !

- Comme vous le dites : l'Inter n'irait pas chercher des gens sur Selzé-sol. Même les navettes appartiennent à des natifs de Selzé, vous le savez !

- C'est ce que je disais. Eh oui... Ben...

- Nous sommes des idiots d'essayer de calmer les passagers !

- Sont-ils si énervés ?

- C'est que Wer avait l'air bien certaine de ce qu'elle disait !

- On peut présumer, en effet... Si elle en a parlé avec un tel dépit. Et puis, on ne voit jamais ses gardes ! Il se trame encore quelque chose, c'est certain. Peut-être : la Conseillère n'en a pas fait son deuil. Ce n'est pas le genre de femme à lancer des propos en l'air pour le seul plaisir de faire des phrases !

- Si nous pouvions savoir ce qu'elle avait en tête.

- Ce n'est pas ça qui convaincrerait Méring.

- Méring serait bien ennuyé si nous ne calmions plus les gens !

- C'est votre boulot, non ?

- Notre boulot...

- Bon... On range tout. Le La Minéa est comme neuf.

- On se demande bien pourquoi !

- Qu'il a été remis en état ? Mais pour revoir Celcius, voyons ! Ses coupe-gorge, ses bassins de décantation, son air vivifiant, ses spectacles et ses jeux... Ne nous plaignons pas, nous n'y resterons pas longtemps, la Ligne nous rappellera !

- Avec l'Inter...

- Notre mère à tous !

Tout en épiait furtivement les deux stewards, Émer Scindy se laissa glisser le long de la coque, puis posa le pied sur l'échelle. Il n'était pas mécontent du résultat de son sondage et de ses allusions. Et si les passagers étaient poussés à bout, il tiendrait une justification. Des milliers de gens de Celcius auraient estourbi Méring pour moins que ça : Selzé représentait l'Éden, même si sa réalité était, sans doute, quelque peu surfaite. Rien ne saurait être parfait. Mais, à comparer avec les délices dangereux de Celcius...

Maintenant, il s'agissait d'aller voir Méring pour faire son rapport, puis attendre que les esprits s'échauffent suffisamment... Le vaisseau était en état de repartir. Émer, pour satisfaire sa conscience, se donna une journée avant de refouler définitivement tout scrupule : une telle opportunité ne se représenterait pas une seconde fois dans sa vie, même si les risques étaient à l'avenant. On ne badinait pas avec une mutinerie, et la dernière datait d'un siècle. Mais : voir, toucher, fouler le sol de Selzé... Des nuages qui ne seraient pas factices... De véritables averses, drues, désordonnées... Des arbres vivants, qui ne répondent pas à ces spécimens en plastique dépendant de quelques fonctions mathématiques...

L'instinct de l'espèce avait la vie dure : Émer Scindy n'eut, soudain, plus aucune autre envie que celle d'un sauvage dormant à la belle étoile. Attendre une journée de plus lui parut une épreuve insurmontable. Et si Méring s'obstinait...

CHAPITRE 15

Wer avait rassemblé « ses » gens et occupé, d'autorité, le meilleur siège. Elle fixa C'Am, l'œil autoritaire et inquisiteur :

- Vous deviez aller chercher « cinq ou six » enfants et je n'en ai vu que deux !?
- Les Seloï Une et Deux. On peut, aussi, compter un très jeune garçon qui le souhaite vivement. Je voudrais éviter d'entraîner tous ces gosses inconsidérément, ce serait un incommensurable traumatisme pour eux, comprenez-le !
- Et ces deux... « Persel ». N'en aviez-vous pas parlé ?
- Elles ne montrent aucune inclination pour s'éloigner du laboratoire.
- « Persel »... Perle... N'est-ce pas cette concession qui vous était voisine, celle dont vous affirmiez qu'elle était amie ?
- Précisément. La concession Perle avisera ultérieurement.
- Une exception ?
- Elle ne concerne pas directement notre affaire.
- Ah ? Pourtant, si nous débarquons à vingt ou trente sur Selzé, il nous faudra des contrats. Et plus il y aura de Donneurs d'ordres... Ces deux adolescentes seront les bienvenues, croyez-moi, des Héritières de Concessions, qu'espérer de mieux ?!
- C'était de la concession Loï dont il était question.
- Je vois, vous ne voulez pas troubler la quiétude de votre amie, n'est-ce pas, elle pourrait vous en vouloir. Mais, pour ces contrats, plus il y aura de noms de concessionnaires et mieux ce sera. Nous les emmènerons toutes les quatre !
- La concession Perle est une alliée, la mettre dans l'embarras...
- Laissez-moi m'occuper de ma partie, voulez-vous ? Les illusions ne sont pas mon point fort. Et puis... je subodore quelques néfastes arrière-pensées.
- Pas à mon endroit !
- Des réticences malvenues, indubitablement ! Ces jeunes personnes ne seront pas de trop, quels que soient vos états d'âme. (Wer se tourna vers son assistante.). Ételle, vous veillerez à leur dispenser les mêmes informations !
- Oui, madame la Conseillère.

Force était de convenir que pour ce qui en était des nécessaires contrats pour justifier un débarquement sur Selzé, deux héritières de plus offrirait des cautions supplémentaires, on pouvait l'espérer. Mais comment réagirait C'Perle ! Bien sûr, s'il récupérait la concession Am en détruisant le pouvoir de Loï rien n'empêcherait de lui proposer, entre autres, une Alliance, et, ainsi, de la rassurer. Mais, pour l'heure, c'était là d'hypothétiques conjectures. Par ailleurs, Wer faisait preuve d'une belle assurance en organisant son arrivée comme un fait acquis !

C'Am se hasarda encore une fois :

- Madame la Conseillère, n'est-il pas imprudent de les amener dans le hall avant d'être certaine ?
- Certaine de quoi ? Selzé ?
- Oui.
- J'ai dit que je résoudrai votre affaire ! J'ai déjà déposé une série de plaintes contre notre commandant ; après tout, c'est de sa faute si nous sommes ici, non ? Ça nous fera gagner une journée ou deux.
- Je ne vois pas le rapport...
- Je m'occupe de tout ça. Allons, plutôt, nous inquiéter de notre commandant !

*

Le naufrage était déjà une complication dont Méring se serait bien passé. Ramener des gosses inconnus lui en promettait bien plus, une fois revenu à bon port sur Celcius ; il accueillit Wer en lui distillant des regards venimeux :

- Des clones ?! Il aurait suffi de déposer un avis une fois parvenus à Celcius, c'est à l'Institut de s'en occuper !
- Ça fait plus de dix ans qu'il n'y est pas venu.
- Que voulez-vous que ça me fasse ! Et qu'en savez-vous ?
- Je le sais.
- Effraction et enlèvement : ça vous promet quelques belles affaires sur les bras ! Et ne croyez surtout pas que je les passerai sous silence !
- Secondaire... Avez vous réfléchi à ma proposition ?
- Non !
- Alors, vous l'aurez voulu...
- Des menaces ?
- Non ! Mais j'estimais qu'un dédommagement eût été logique, pour le cas...
- N'espérez pas me compromettre ! Et soyez certaine que je ne m'inclinerai que devant la force. Je suis responsable du vaisseau et des passagers.
- Vous l'avez, déjà, dit.
- Vous profitez de votre statut de Conseillère en Humanité pour susciter je ne sais quelle catastrophe.
- Quand partons-nous ?
- J'en aviserai mes passagers !
- Bien. Face à si peu de coopération... Je m'en accommoderai ! Mes salutations de meilleure journée, Commandant !

Wer ressortit, perplexe : cet homme masquait quelque dessein ne devant rien à la réparation du vaisseau. La perceptible agitation des passagers l'avait placé sur ses gardes, sans aucun doute. Il faudrait employer les grands moyens ! Ce copilote, peut-être...

Elle arpenta le couloir puis se résolut à revoir ces gamines. Ételle ne faisait pas démonstration d'un grand zèle car ces pimbêches n'évoluaient guère. Tant pis, ça en ferait deux potiches passives livrées aux analyses du tribunal de Selzé. Pourtant, un peu d'agressivité envers celle qui avait « usurpé » n'aurait pas nui...

*

C'Am n'osait pousser délibérément l'adolescente ; il écarta les cheveux roux du cou, effleura l'épaule, et infléchit progressivement sa direction. À la regarder ainsi, de profil, elle était encore plus ressemblante à sa... « cousine » (?). La lignée reconnue par la loi des Concessions de Selzé était, dans l'esprit même, cette Persel, en d'autres temps c'est cette enfant qui aurait grandi à la Concession Perle. Pas celle-ci, mais une de ces génitrice que Consol avait en référence : un feu follet, jamais aperçu des humains, une trace infime mais déterminante dans les banques de la morphogenèse d'une lignée. Troublant constat que de penser la connaître si bien et de n'être pour cette gosse qu'un inconnu. Un inconnu prétendant lui faire quitter un lieu pour un autre dont elle n'avait même pas conscience !

Elle ne se rebellait pas, seulement une incompréhension totale. Que lui avait dit Consol ? À coup sûr, aucun encouragement ! Se méfiant des possibilités de la machine, C'Am n'avait pas pris le risque d'entrer dans la cabine. Et Wer, toute à son affaire, était sans pitié : elle voulait les quatre. « Selzé n'était pas une terre d'accueil et ces gosses, représentantes de prestigieuses Concessions, seraient leur meilleur sauf-conduit et légalement habilitées à délivrer des Contrats de Travail... » (Affirmation qui l'avait laissé sceptique).

De la voix et du geste il l'encouragea encore une fois. (Que vaudraient des contrats signés par ces enfants ?! Enfin...). Il se sentait intimidé en cette compagnie. Tout comme il l'avait été avec C'Perle. C'Perle... Était-ce ce sentiment dont on faisait mention dans ces programmes destinés aux affidés des concessions ? Probablement, oui. Un sentiment étranger au permanent soucis de maintenir l'intégrité de sa Concession pour un Concessionnaire de la Plaine. Antagoniste souvent, même si, quelques fois, l'on exhumait ces histoires de pertes qui se commentaient en chuchotant.

Mais, pour lui, en cet instant ? En cette minute ? Un vif besoin inconnu, surgi de gouffres tout aussi inconnus, pour laisser la confusion l'envahir...

Il se réfréna. La venue de Persel Deux l'aida un court instant, comme si un dédoublement de ce sourd élan, affolant ses pensées, ne les avait plus égarées mais, dispersées, annihilées.

Réfléchir pour contenir ce déferlement... Ou bien : revenir se blottir au sein de Consol. L'innocence des jours. La Paix.

Il se fit violence pour chasser cette sérénité qui l'aurait englué avec tant de facilité. L'esprit était-il si incapable d'évincer ces années passées ? Étaient-elles si proches, ces images ?! Des Mondes différents, se télescopant, pour mieux abuser ses sens... C'Am dut rompre l'enchantement pour espérer recouvrer ses esprits. Puis il lui fallut écarter et rejeter, une à une, les confusions qui s'étaient faufilees dans le tissu du temps.

Enfin, il reprit pied. Wer ordonnait et n'était pas femme à transiger. (Une excuse, pour tenter d'effacer ses remords vis-à-vis de Perle, qui pointaient ? Oui, sûrement.). Et puis, la communion entre les deux sœurs était telle qu'elle imposait d'en emmener deux, ou aucune. Une évidence. Les rares mots, prononcés par ces C'Perle, n'étaient que ponctuations de leurs longs silences complices, meublés de sourires lumineux et de regards confiants.

Une connivence atavique, impossible à supporter, si on laissait l'imagination courir ; C'Am se fit résolu. Ils prirent la direction des immeubles abandonnés, vers le porche fatidique, en route pour un monde qui violerait la virginité de leur mental. Un

monde qui les détruirait irrémédiablement. Tout comme il se sentait détruit, lui, noyé par la confusion des moments, écartelé par ces révélations que le hasard lui avait jeté à la face.

Faire abstraction, absolument ! C'Am accéléra le pas.

**

Enfermées dans une cabine que Wer avait accaparée, les sœurs Loï ne montraient aucune agressivité. Mais un agacement contrôlé était perceptible chez chacune d'elles, bien que ce qui leur survenait s'apparentait à une tornade dévastatrice qui aurait dû déclencher colère ou effondrement dès la première heure. Ce glacial détachement était de mauvaise augure. D'autant que l'Assistante ne faisait pas de gros efforts pour se rendre aimable. Ce ne serait pas de cette façon que l'Assistante parviendrait à les amadouer !

Viefield se crut obligé d'intervenir :

- Mademoiselle Ételle, j'ai cru comprendre qu'il s'agissait de leur expliquer ce qui les attendait.

- Je les hais !

- Ça a le mérite de la franchise, mais ça ne fera pas progresser leur compréhension de ce qui leur arrive. Et puis, elles ne sont pas désagréables...

- Je sais ! Peut-être est-ce l'avis de votre ami, aussi ?

- Leur présence, ici, est utilitaire.

- Utile pour votre ami ! Je ne comprends pas ce besoin de retourner sur Selzé.

- On dit que Selzé est totalement différent des autres mondes humains, une caractéristique qui devient une qualité à mes yeux !

- Voilà pourquoi vous avez été si peu persuasif ! Sur Celcius-Tore, on trouve tout, et l'on n'aurait pas eu besoin d'emmener ces pauvres enfants.

- Tout, c'est peut-être de trop. Ce tout ne serait-il pas faussé et guère attrayant ?

- Le cabinet de dame Wer est sur le Tore.

- Et la Conseillère envisage de le quitter définitivement. Mais, vous-même, vouliez suivre mon camarade, non ?

- Dame Wer dit qu'il pourrait faire Alliance avec une de celles-là !

- Si elles comprenaient ce que vous dites.

- Qu'elles comprennent ou non, je m'en moque !

- Vous montrez une belle assurance. A-t-elle un rapport avec l'absence de Wer ?

- Je ne comprends pas ce que la Conseillère veut faire, mais si elle veut allier...

- Mon ami récupérera sa Concession et vous serez libre.

- Mais que veut-il faire de ces immensités !

- Ce qu'il en faisait avant.

- Avec une de ces deux-là ?

- Vous m'en demandez de trop. Expliquez-leur ce que vous voulez, vous vous en ferez, peut-être, des alliées.

- Des propos si confidentiels ?

Viefield dissimula à grand peine son hilarité. Il nota que l'entraîn d'Ételle se bornait à suivre C'Am et rien de plus. Sauf que ces clones écoutaient leurs échanges avec attention et fronçaient souvent leur front quand un mot nouveau perturbait leur esprit. Évidemment, ce ne serait pas en quelques jours que l'on parviendrait à leur

résumer et ce qu'était les Mondes Humains et ce pourquoi elles étaient là, mais si la Conseillère voulait vraiment aller sur Selzé, une base minimale de compréhension serait bien le moins. Viefield n'insista pas avec Niese, l'important était que l'Assistante et les deux « preuves » de Wer n'en viennent pas aux mains ! D'ailleurs, elles en étaient plus à s'ignorer qu'à s'affronter, c'était rassurant. Il préféra sortir.

Errer dans le hall ou se rabattre vers la salle des repas ? Il choisit cette dernière direction.

Pour ne pas aller bien loin ! Le copilote lui happa le coude et l'attira dans un couloir, à l'écart :

- C'est prêt.
- Qu'est-ce qui est prêt ?
- Nous avons douze passagers... Mais les autres suivront. Si votre ami est présent, aucun ne bronchera. Les deux stewards resteront dans l'expectative si on les tient à l'écart du Commandant. C'est pour ce soir.
- Mais de quoi parlez vous ?!
- Ce soir, le vaisseau sera à nous. Il était prêt à appareiller, il fallait faire vite.
- C'est une mutinerie ?
- Évidemment ! Vous espériez que Méring vous conduirait gentiment sur Selzé-Station ?
- La Conseillère est à son affaire puisqu'elle passe tout son temps avec Méring.
- Méring c'est un pleutre et un combinard, même s'il mourrait d'envie d'aller sur Selzé il ne bougerait pas le petit doigt pour ça. La Conseillère ne peut le connaître aussi bien que moi ! Ne vous inquiétez pas pour lui.
- C'est pour cette mutinerie que je m'inquiète !
- Ce ne sera pas la première, croyez-moi. Et il y en aurait dix fois plus, si les équipages savaient où aller. Mais, occupons-nous de notre affaire : il faudra trouver l'arme du Commandant. Il n'y en a qu'une à bord.
- Ce n'est plus de la plaisanterie !
- J'ai une tête à m'amuser ?
- N... Non.
- Bien. Méring nous fera embarquer dans quelques heures, ce sera ce moment le plus favorable. Prévenez votre ami, j'aurai besoin de lui.
- Je le lui dirai.
- Votre enthousiasme fait plaisir !
- Je comptais sur Wer.
- Comptons sur nous, voulez-vous !
- D'accord.
- Partez, et j'attendrai un moment, ici.

Viefield, un peu secoué, rejoignit le hall. Effectivement les stewards remontaient à bord ce qui avait été descendu dix-huit jours plus tôt. Émer Scindy savait, lui, ce qu'il voulait ! Un allié indispensable quand il faudrait exiger de l'ordinateur qu'il ouvre les vannes pour permettre aux groupes d'accélérer...

Il n'y avait plus qu'à guetter C'Am pour le prévenir de l'imminence du coup de force du copilote. Viefield se posta à la sortie du couloir.

Voilà qu'il allait participer à une révolte ! Sur Celcius, il n'en était jamais question. En tout cas, s'il y en avait à bord des vaisseaux, les gazettes les taisaient. En temps ordinaire, tout un chacun subissait contrôles et rétorsions en tous genres sans

même appréhender le concept de résistance. On se suicidait à qui mieux mieux, c'est tout !

Tout en fixant le débouché du couloir, Viefield se laissa pénétrer par cette pensée qui, subitement, avait envahit toute son existence et l'assaillait. Une « mutinerie » : curieuse idée. Il la considéra en spectateur intéressé, pas du tout persuadé qu'il était impliqué dans ce projet. Mais l'idée que cet acte s'associait indubitablement à un espoir de trouver un Ailleurs moins sinistre s'imposait. Par ailleurs, pourquoi ne pas faire totalement confiance à une Conseillère, experte en cet art de parvenir à ses fins ? Et pourquoi, lui-même, sur Celcius, avait-il forcé son destin... Le rapprochement entre ces questions était intéressant, il en convenait. Mais Celcius acceptait les migrants à bras ouverts, et Selzé : non. Y arriver ne signifiait aucunement pouvoir y atterrir. Émer Scindy avait-il pensé à tous ces détails ?

Accepter ou refuser : simple alternative. Wer, elle, n'acceptait pas, bien qu'elle ait fait profession d'imposer aux autres.

Impossible de prolonger une idée sans choir, aussitôt, dans un dilemme ! Sa tentative de dégager une logique de ce fatras tourna court : C'Am, accompagné des deux clones, apparaissait. (Peut-être, lui aussi, en quelque sorte, était-il « né » derrière ce porche, il y a soixante ans ou plus ? Surprenante Société qui savait créer et modifier, mais qui était incapable de s'adapter, elle, aux humains !). Dégoûté de devoir s'écarter d'une vérité aussi simple, Viefield alla à leur rencontre et adressa ses civilités aux deux gamines.

Mais elles le regardèrent à peine, et, vaguement déçu, il en revint aux événements qui se préparaient :

- Dépêche-toi, Scindy vient de me prévenir que le vaisseau... Bon, je résume : nous nous emparons du La Minéa ce soir, et il aura besoin de toi.
- Qu'en pense la Conseillère ?
- Soucions-nous de ce que nous pensons, nous ! Le copilote veut aller sur Selzé, il m'en a prévenu.
- Donc, il ne plaisantait pas ?
- Apparemment : non ! Où est le gamin ?
- Pas eu le temps... Et, je crois, il n'aurait pas supporté la pesanteur de Selzé.
- Et ces demoiselles ? Et moi ?
- Trop tard pour y penser. À quelle heure est fixé le départ ?
- Tous les bagages sont déjà montés. Une remarque : ce n'est pas une plaisanterie, il est question d'arme !
- Alors, ne perdons pas de temps. Installe ces demoiselles pendant que je vais chercher les deux autres.
- Et si elles ne le veulent pas ?
- Elles sont la docilité-même. Tu resteras à bord pour les garder, et si Scindy fait ce qu'il dit, il sera bien temps d'aviser. Je reviens...

Viefield encouragea les Persel à le suivre. On lui confiait. Il s'en sentit responsable et cela le rassura. Pourtant, les gamines le dépassaient par la taille et en corpulence. Une petite ivresse le gagna. En temps ordinaire, le comportement des femmes de Celcius, y comprises les plus jeunes, encourageait à une méfiance de tous les instants.

C'était bien la première fois qu'il se sentait en sécurité, alors qu'il était entraîné dans une mutinerie !

*

Méring était à son poste de pilotage quand le haut-parleur annonça le départ « dans un délai d'une heure ». Une cohue affolée se déclencha. Seule la Conseillère conservait son calme : Méring ne pousserai pas la plaisanterie à partir sans elle ! Elle prit le temps de regrouper Ételle et C'Am, et de traverser le hall, dignement, en commentant l'attitude du Commandant :

- Il joue au malin ! Si vous aviez fait le travail que je vous avais confié... Mais il me le paiera ! Ces clones sont-elles toutes montées ?

- Provisoirement dans une seule cabine, sous la garde de Viefield.

- Ételle, vous ne les quitterez pas des yeux ! Interdiction de les sortir de leur cabine ! Compris ?

- Oui, madame la Conseillère.

- Oui, oui, mais vous les aviez laissées ! Vous, C'Am : ne prenez pas le Traitement car il peut se passer des événements au cours de ces quelques jours. Enfin... espérons-le. Et, réflexion faite, aucun de nous ne le prendra, nous n'en mourrons pas. Ce fat ne perd rien à attendre de nous avoir organisé cette sorte de départ. Voilà notre copilote du sas qui nous fait des signes...

- C'est pour moi, madame la Conseillère.

- Que vous veut ce Scindy ?

- Je l'ignore.

- Vous aussi vous me prenez pour une demeurée ?

- Certes pas ! (C'Am s'offusqua de la supposition avec une belle sincérité).

- Alors, vous me ferez part de vos secrets !

- Dès que je serai au fait, j'ignore ce dont il veut m'entretenir.

Cette réponse fit bougonner la Conseillère. Mais ils étaient arrivés au pied d'un berceau et l'ascenseur les attendait. La plate-forme les éleva jusqu'au sas. Une coursive secondaire desservait les accès aux cabines lorsque le vaisseau était à l'horizontal ; C'Am s'y engageait lorsque Scindy réapparut pour la seconde fois, et l'attira.

Wer les vit disparaître ensemble. Des indices encore plus discrets l'auraient quand même alertée ! Elle eut la certitude qu'il se jouait un acte dont on l'avait tenu à l'écart. Mais le frisson de l'Interdit était si délicieux qu'il contrebalançait de quelques frayeurs passagères ! Il en va ainsi de ces spectacles, pour lesquels on ne risquerait son privilège de spectateur pour rien au monde. Et qui, pourtant, se déroulaient aussi inexorablement que si vous les aviez ordonnés en pleine lumière. Elle gagna sa cabine tranquillement : toute cette agitation, tous ces mystères, étaient de très bonne augure. Peut-être : Méring s'était-il, enfin, décidé... Peut-être, non.

Mais ce dont elle était certaine, à passer sa vie à réprimer les passions, elle ne les connaissait que trop bien pour ne pas les utiliser. Quant aux conséquences : elles sourdaient, déjà, sous les attitudes et les mots. C'était bon signe !

*

Scindy ne savait pas s'il devait empoigner l'avant-bras de C'Am ou seulement le tapoter timidement ; il opta pour une mimique de conspirateur en baissant sa voix, et, à la hauteur de son oreille...

- Viefield vous en a-t-il parlé ? Non ? « C'est pour maintenant ». Dès que nous serons dans le poste de pilotage, saisissez-vous de Méring et attachez-le. Nous devons intervenir avant de plonger dans la faille à une vitesse qui ne nous mènerait qu'à Celcius. Pour Selzé : c'est maintenant ou jamais. Votre collègue m'a donné son accord. De toute façon, à bord, tout le monde souhaite aller à Selzé. J'ai un prétexte pour accéder au poste de pilotage, alors vous me suivrez. Et ne finassez pas ! À ce moment précis, je prendrai les commandes de déverrouillage. Il faut compter dix minutes pour basculer sous la station. Tenez Méring fermement. Vérifiez soigneusement si vous l'avez bien ficelé car je ne sais pas où son arme est rangée. À compter de cette minute, le temps de vérifier la programmation et de lancer les groupes sera nécessaire. Durée approximative : vingt minutes. Des passagers qui nous sont favorables bloqueront l'accès au poste, donc, pas d'affolement. À mon signe, vous vous sanglerez sur un des sièges. Ensuite : bon vent ! L'accélération nous plaquera sur les couches et Méring ne pourra plus rien tenter. Avançons... Après ce coude de la courbure, sur la gauche : la porte du poste. Une manette de sécurité rouge que je basculerai ensuite, pour ne pas être dérangé, dès qu'il sera coincé. Je m'en occupe. Il n'y a aucune raison pour que Méring l'ait verrouillée. Attention, vous n'aurez pas plus de cinq secondes une fois la porte ouverte ! Et moi : guère plus. On y va...

Scindy manœuvra la poignée d'un geste décidé. L'accès au poste n'avait pas été verrouillé. Et Méring était penché sur la console du Maître. C'Am ne vit plus que la nuque de l'homme.

Jusqu'à cette seconde, il s'était persuadé que l'enchaînement des circonstances avait décidé pour lui, qu'on ne lui avait laissé qu'une faible part d'initiative. En quelque sorte : un acteur dilettante pouvant regagner sa place dans la salle quand l'action ne l'agrèrait plus. Mais, cette fois, il franchissait une limite, avec l'étrange sensation de se voir exister définitivement de l'autre côté. Peut-être n'était-il pas ce placide jeune homme, poussé à bout par les complications ? Une idée passa : « et si cette mutinerie n'avait été qu'un piège ? »

Bof ! En quatre pas il fut sur la nuque de Méring.

*

Le copilote attendit que C'Am soulève le Commandant de son siège et prit sa place aussitôt. Méring était ridiculement léger. C'Am le porta, sans le moindre effort, dans un autre siège. Il le sangla et s'installa dans son dos, prêt à parer à une tentative de libération. Mais l'homme, qui n'avait pas fait grand preuve d'énergie mais d'une remarquable et curieuse mollesse, resta tassé, sagement. Rassuré d'une telle passivité, C'Am observa le copilote, affairé, qui pianotait déjà sur le clavier. Un écran traduisit d'incompréhensibles calculs en d'incompréhensibles signes. Puis, un sourd roulement fit vibrer le La Minéa...

Scindy assura ses sangles et expliqua par-dessus son épaule :

- Nous basculons... Espérons que tout le monde est monté. Nous ferons le compte arrivés à destination, n'est-ce pas ! En ce moment, le sas de la station doit se refermer. Quand cet écran deviendra orange, cramponnez-vous. Après ? Direct pour Selzé-Station ! Nous en aurons pour une dizaine de jours. Après, ce sera à vous et à Wer de jouer pour nous faire descendre là-bas !

Attention. Le vaisseau est positionné contre le butoir... À bientôt !

L'écran se couvrit d'un orange vif. Le grondement avait cessé, remplacé par un sifflement inquiétant. Puis un claquement sec. La vie s'empara du La Minéa et C'am se sentit peser contre le dossier anti-accélération. Puis, encore, la voix du copilote : « n'oubliez pas... Wer... »

C'Am n'aurait pu bouger d'un millimètre. Méring disparaissait de sa vue... Un terrifiant silence. Non : d'inaudibles ondes qui faisaient tressaillir jusqu'au plus profond de l'être. Les dés étaient lancés, le vaisseau quittait la station. Dans une demi-heure, tout au plus, ce serait le plongeon dans la Grande Faille...

**

C'Am rouvrit les yeux et chercha une horloge du regard. Mais il ne lut que des abaques et des schémas (?). Aucune notion du temps passé, mais une fringale le tenaillait. Où était-il ? Dans ce hangar de l'Astroport ? Une salive amère se desséchait... Sa langue accepta de frôler les lèvres. La poussée du siège s'était faite plus conciliante et même... Le souvenir de l'existence d'un mécanisme lui revint ; il se souvint de la commande des sangles et put remuer un bras. Puis les deux... Parvint à se soulever. Méring et Scindy dormaient. Il s'extirpa de son siège et alla se pencher sur le copilote. Il dormait vraiment. Mais il avait cru surprendre les yeux brillants de Méring et alla vérifier son état. Lui aussi dormait, à poings fermés.

La conscience lui revenait peu à peu. Il inspecta la console : « 29 Juillet 2893 // Temps Celcius ». Il dut faire un méritoire effort de mémoire pour traduire cette date en temps Selzé. Puis y renonça. Il n'avait plus de terres et peu importait la saison ! Par contre, à ressentir cette faim qui se réveillait, quatorze jours s'étaient vraiment écoulés depuis cette station perdue et l'arrêt total et brutal du Traitement ne pardonnait pas. Il extirpa et engloutit, coup sur coup, deux emballages de tablettes.

Quatorze jours... Donc. Donc le La Minéa n'était plus très éloigné de Selzé-Station. Redoutable constat : le sommeil n'était plus cet ami rassurant et charitable qui avait permis d'oublier que l'irréversible était accompli. Ils étaient vivants, soit. Mais à présent ? Restait une menace suspendue au-dessus de leur tête : être capturés ? Renvoyés sur Celcius ? Condamnés ? (L'ombre d'un menaçant chalut traça un furtif sillage dans ses souvenirs !).

Wer... Il était grand temps de lui brosser un tableau de la situation. Ce serait à elle de jouer, à présent ! Puisqu'elle avait prétendu...

Scindy libéré de ses sangles, il le secoua énergiquement, peinant à calmer sa propre impatience de lui voir mettre tant de temps à s'éveiller.

- Ça y est, nous sommes arrivés !
- Euh... Oui ?
- Nous sommes arrivés !
- Arrivés ?
- À Selzé !
- La navette... Comment avez-vous pu ?
- Nous arrivons à Selzé-Station, pas sur le sol !
- Ah... Ah, bon...
- Secouez-vous, il faut surveiller Méring !
- Méring ? Ah, oui...
- Allons ! Je m'absente du poste.

- Vous vous...
- Voir la Conseillère. Il faut se remuer !
- Je suis réveillé, ne vous inquiétez pas. Je l'aurai à l'œil !
- Certain ?
- Oui, oui, certain !

C'Am partit dans les coursives, et, à chaque porte, déclencha la minuterie des sonneries. Il insista particulièrement à celle de Wer qui finit par ouvrir. (Visiblement, elle ne lui pardonnerait jamais de l'avoir pressée ainsi !). Elle le fit entrer de très mauvaise grâce.

- Qu'est-ce qui vous prend ?! Ces manières de rustre !
- Nous arrivons à Selzé-Station.
- Que dit la Tour de Contrôle des Transports ? (L'information n'avait laissé aucune trace de surprise sur son visage !).
- Nous sommes encore dans la faille.
- Et c'est pour me dire ça, tout ce tintamarre ?
- Vous deviez préparer des contrats.
- Mais ils sont établis, les empreintes de ces demoiselles suffisaient pour les valider, qu'est-ce que vous croyiez !
- Dès que le vaisseau débouchera de la Faille il ne restera que peu de temps.
- Et ce sera à vous de vous débrouiller pour nous faire embarquer sur une navette !
- Il faut souvent que « je me débrouille ». Heureusement qu'il y a eu cette révolte !
- ... Et que le copilote était partie prenante. Vos lacunes en psychologie des personnes sont remarquables !
- S'il n'y avait eu que Méring...
- Votre réhabilitation tombait à l'eau, jeune homme !
- Vous vous étiez engagée, je vous le fais remarquer.
- La Légalité est mon métier, aussi ne me demandez pas de réaliser des miracles pour le reste. Faites comme moi, réfléchissez ! Pour les miracles, il fallait voir le Père Argar. Les procédures : oui, là, c'est ma partie.
- Nous ne sommes pas dans une situation habituelle !
- Certes non, puisque je m'occupe d'un cas désespéré : la perte de votre Concession. Même si je reconnais que coincer Ruan Si-Mérarth me procurerait... Bon, je m'égare. Les contrats sont prêts et c'est tout ce que vous aurez pour convaincre les fonctionnaires de Selzé-Tore de nous accorder une autorisation de descendre sur la planète. Ce sera mieux que rien. Voilà pourquoi il fallait s'encombrer de ces donzelles supplémentaires.
- J'avais compris !
- Encore heureux. Comprenez, maintenant, qu'il va vous falloir persuader ce copilote jusqu'au bout, car nous ne pourrions compter sur Méring. Il faudra, d'ailleurs, ne pas le perdre de vue et s'assurer de son silence, car, s'il se mettait à brailler...
- Il y aura les contrats.
- Selzé n'accepte personne, vous devriez le savoir. Des séjours limités motivés par contrats, et encore, pas n'importe lesquels. Quand nous serons sur la station de Selzé, nous ne serons pas encore sur son sol.
- Et alors ?
- Peut-être faudra-t-il se saisir d'une navette.
- Vous n'avez pas confiance dans vos contrats ?

- Le tribunal des Concessions est sur le sol, et non pas sur le satellite. Quant à la confiance... Et puisque vous êtes là, mettons tout ça au point. En bas, il nous faudra de quoi loger ces héritières et nous, pensez-y. Un lieu pas trop voyant, mais accessible. Je verrais bien un point sur la bande côtière. De là, je commencerai les démarches et j'amorcerai les négociations.

- Je ne suis jamais allé au bord de l'océan !

- Vous nous voyez à trois cents kilomètres de la première gare ? Je continue : nous ne sortirons nos protégées qu'en cas de besoin absolu.

- Les Seloï ?

- Oui, bien sûr ! Ce qui m'ennuie, ce sont les pilotes, les stewards, et tous ces énergumènes qui risquent de tout faire rater en se dispersant dans la nature, en colportant des informations prématurément. Le mieux serait de les retenir, mais ce sera difficile. Ce point est délicat, j'aimerais une solution. Voilà, nous avons fait le tour. Rappelez-moi quand nous serons au Nœud Stellaire. Bonsoir !

Dame Wer lui avait fermement montré la porte ; C'Am sortit et alla activer l'avertisseur de la cabine de Viefield. Son ami lui manquait. Viefield, qui voulait tant gagner ce qu'il croyait un paradis. (Des millions comme lui sur Celcius ?). À quelle activité pourrait-il exercer ses talents de débrouillard ? Les chaînes de productions étaient d'une implacable rationalité. Pas d'activités inutiles, pas de trompe-l'œil, pas de fabriques de drogues, légales ou pas, pas de consternantes distractions, pas de métiers insanes, ni de justice factice, pas de ces Services dont les Concessionnaires n'avaient jamais admis nécessité pour eux et, encore moins pour les ouvriers et ouvrières agricoles. Alors, comment l'occuper ?

Viefield l'accueillit et évita à C'Am de se fourvoyer dans d'improbables suppositions. Que connaissait-il lui-même de la vie quotidienne des journaliers de Selzé ? Rien, un Concessionnaire ne s'en préoccupait pas.

Le sourire chaleureux de Viefield fit disparaître les zones sombres qui entachaient l'instant.

- Nous aborderons Selzé-Station sous peu !

- Il s'est bien débrouillé notre copilote ! Et Méring ?

- Ficelé dans un siège du poste de pilotage.

- Il n'est pas franc du collier, je n'aime pas ça. C'est comme cette Conseillère : bien trop rouée !

- Elle se tient en dehors de la mutinerie, c'est vrai. Mais rien ne l'a surprise !

- C'est ce que je disais : elle en profite trop bien. Tiens, reprends ton sri, il me mène une vie impossible. (Viefield dégrafa son justaucorps et l'animal griffa le tissu jusqu'à parvenir à l'air libre et bondir vers la couchette). Il ne se tient tranquille qu'en présence d'Ételle ! Un bon point pour elle.

- Et les...

- Demoiselles ? Porte bouclée : « interdites ». Wer les a sous sa coupe. Elle a donné des consignes strictes à son assistante dévouée. Que fait-on ?

- On attend la station.

- Quel effet que ça te fait d'être revenu ?

- Singulier. Partir et revenir après si peu de mois. Tout juste une année. La Concession voisine ne m'aura pas oublié si vite.

- Avec Wer, de toutes manières, ils auraient vite oublié qu'ils t'avaient oublié !

- Je repars au poste. Dès la descente, tu ne me perds pas d'une semelle.

- Compris !

*

« Méring n'avait fait aucune tentative pour se libérer », c'est ce que Scindy assura à C'Am. Le Maître Ordinateur remettait en route les fonctions de vol, ce qui confirmait qu'ils avaient quitté la Faille, et évoluaient, à présent, dans l'espace du Nœud Stellaire de Selzé. Quatorzième jour. Attendre et patienter. La Tour de la station ne tarderait plus à se manifester. Les connaissances de C'Am sur ce sujet étaient bien moindres que celles de Scindy, qui expliqua que les deux autres satellites n'étaient que des espaces secondaires où les transporteurs de Selzé régularisaient le trafic de leurs conteneurs. Mais il précisa aussitôt :

- Il ne faut pas m'en demander plus ! Les vaisseaux de ligne n'ont l'accès que du Rocher de Marthe. Partout ailleurs : prohibé. « Espaces Techniques ».

- Lorsque j'étais Concessionnaire, je n'étais même pas au courant de ces va-et-vient entre les satellites. C'est l'affaire de certains négociants. Les Concessions produisent, et puis c'est tout. Chacun sa partie.

- Elles ne se chargent pas d'emmener ni de transformer ?

- Non ! (C'Am eu envie de rectifier son affirmation hasardeuse : Loï, peut-être...?). Enfin... Je veux dire que la plupart des Concessions ne se livrent pas à d'autres activités que celle de cultiver. Il y a, déjà, grandement à faire avec les productions dans sa Concession.

- Il me semble, que si j'avais été Concessionnaire... Dans quelle région, le meilleur climat ?

- Plus on s'éloigne des montagnes, vers l'Ouest de la Plaine. L'océan véhicule un courant maritime chaud.

- Et au Sud ?

- Le fleuve des Marais borde la Plaine, c'est très malsain.

- Vous ne me recommandez pas cet endroit, alors ?

- Surtout pour quelqu'un de non-purifié.

- Wer n'a pas dû envisager de s'installer dans cette région. Alors, que me conseillez-vous ?

(C'Am tomba des nues. Wer ne retournait-elle pas sur Celcius-Tore ? S'installait-elle sur Selzé, définitivement ?! L'explication de toutes ses questions.)

- Nous n'y sommes pas encore.

- Il faut prévoir ! Alors ? Quelle zone ?

- De la Côte jusqu'à la région centrale. Mais la suite des contrats obligera à vous déplacer.

- Les contrats ? Quels contrats ?

- Les travaux suivent les saisons et les cultures !

- Mais... Et les industries de transformation ?

- C'est selon. Vous travaillez aux champs, et puis, ensuite, dans des usines.

- Ah... Et les transports ?

- Pareil.

- Ces navettes qui approvisionnent les vaisseaux-mère ?

- Un peu toute l'année.

- Ah bon ! Pour un pilote, vous penseriez donc à l'Astroport...?

- Évidemment, à priori...
- Et tout est comme vous le dites ?
- Il me semble. Pour ce que j'en sais.
- Vous ne vous préoccupez pas beaucoup de votre planète, dites-donc !
- Ma Concession...
- Que vous aviez ?
- Oui !
- Et où se trouvait-elle ?
- À mi-chemin des Montagnes et de la Côte.
- ... Ah, enfin ! Regardez, la station de Selzé nous a enfin repérés ! Nous reparlerons de tous ces détails, après l'accostage.

Le haut-parleur du poste de pilotage diffusait un appel à reconnaissance. Le Maître répondit par l'indicatif du La Minéa. Scindy et C'Am suivirent questions et réponses, mais le dialogue ne pouvait s'éterniser entre les machines et un fonctionnaire de la Tour intervint.

- Le La Minéa... ?
- Lui-même. En provenance de la station G F 8, d'au-delà de Celcius.
- Vous n'étiez pas prévus !
- Incident : naufrage et plongée dans la Faille. (Scindy se faisait le plus laconique possible.)
- De là-bas ! En grillant Celcius-Système ? Voulez-vous accoster ?
- Parbleu ! Nous avons réalisé une réparation sommaire, mais sans plus.
- Nous vous allouons un quai pour huit journées. Rendez-nous votre Maître.

Scindy fit basculer la maîtrise générale et se tourna vers C'Am.

- Je n'ai pas l'intention de m'éterniser sur ce Rocher de Marthe, avec, à la clef, des formalités à n'en plus finir. Des sondes d'information parcourent la faille en permanence et nous trahiront à brève échéance. Je saute dans une navette et... meilleure journée !
- Clandestinement ?
- Quelle question ! Si je peux, oui ! Je ne suis pas natif de Selzé, moi, et comme il paraît qu'ils n'aiment pas les immigrants je n'aurais pas la prétention de croire qu'ils feront une exception pour moi. Tandis qu'une fois en bas...
- Pour les contrats, il faudra décliner votre identité !
- On verra. Pour vous, c'est différent.
- Pour moi... (C'Am repensa aux hommes de main de Loï et aux contrats de la Conseillère.). Votre idée est à retenir, j'en prends note.

Les tuyères latérales ramenèrent le vaisseau dans la perspective de la station, puis firent basculer le sens de la marche, par à-coup. La Tour en avait prit possession, il n'y avait plus qu'à s'en remettre au bon vouloir des procédures. C'Am jugea prudent de sortir Méring de son siège et de le ramener dans la cabine de Viefield pour le remettre en état et le rendre présentable. Mais une allure correcte ne serait pas tout : dorénavant ils seraient tous à la merci des humeurs des fonctionnaires de Selzé. (Scindy avait, peut-être, trouvé la bonne solution ?).

En tout cas, le silence de Méring serait à obtenir à tout prix lors de cet accostage. Et, s'il le fallait...

**

... Les bagages s'amoncelèrent sur le quai. Et les stewards en déchargeaient encore quand un fonctionnaire s'en émut auprès de la Conseillère qui, visiblement, avait prit le débarquement à son compte.

- Vous ! (L'homme en uniforme pointait un index agressif en pleine face de Wer).
Oui, vous !

- Je suis Conseillère en Humanité !

- Possible, mais vous encombrez le quai ! Avez-vous décidé de décharger tous vos fouillis ici ?

- Des fouillis, mes bagages personnels ?!

- Des effets personnels ? Auriez-vous l'intention de bivouaquer dans le Tore ?!

- En attendant de trouver des chambres, le moins longtemps possible.

(L'homme fut dépassé quelques courtes secondes au spectacle de Wer entourée d'Ételle et des quatre adolescentes, mais il reprit vite le dessus).

- Quelles chambres ? Il n'y a plus d'hôtels dans le Tore depuis longtemps !

- Alors, descendez-nous sur Selzé.

- Vrai ?! (Il se fit rigolard, puis, de nouveau, sévère). Sur Selzé ?!

- Sur Selzé.

- Vous resterez à bord, le temps de repartir, voilà qui est plus simple.

- Pourquoi repartir puisque mes affaires me mènent sur Selzé-Planète ?

- Vous tous ?

- Mais... J'ai des contrats !

- Moi aussi, j'en ai un : il stipule que personne ne doit débarquer. La galerie marchande du Tore a été condamnée définitivement. Fini le tourisme !

- Des contrats co-signés par des Concessionnaires, ça va sans dire...

(Le mot « Concessionnaires » l'avait fusillé sur place, il se fit prudent, un brin servile).

- Il me faudrait les voir. Les vérifier aplanirait...

- Cette copie à titre d'exemple. Car toutes sont enregistrées dans le Maître Ordinateur du Vaisseau.

(Le gars se ragaillardit, en comprenant que l'enregistrement du contrat qu'il avait sous les yeux ne provenait pas directement d'une Concession, il pouvait, donc, être mis à caution. Mais il s'agissait, tout de même, de prudence).

- Une procédure inaccoutumée, pour le moins...?

- Mais légale, vous n'allez pas me l'apprendre.

Le gars lut rapidement le feuillet mais sa suspicion persista. Le petit manège menaçait de se prolonger et de tourner à une confusion de bureaucrate ; Wer fit signe à C'Am et Viefield de regrouper leurs paquets et de marcher vers la sortie des quais. Le fonctionnaire flaira la manœuvre et montra qu'il ne se rendait pas.

- Je dois en vérifier l'authenticité !

- Vérifiez, mon ami, vérifiez !

(Wer poussa Ételle... qui poussa les adolescentes... C'Am et Viefield suivirent le mouvement, chacun tenant fermement Méring par un bras...).

- Mais...

- Vérifiez ! C'est vous-même qui le voulez, non ?! Concessions Loï, Perle, Am. Est-ce que ça vous suffit ? À moins que vous ne désiriez nous faire manquer notre navette ?

- N... non ! Loï, avez-vous dit ?

- Entre autres. Le quai des navettes : où ? (La Conseillère exigeait !).
- Quelles navettes ?
- Notre navette, celle qui a été affrétée pour nous ! Nous sommes vingt.
- Vingt ! Je vais me renseigner.
- Et celle-là, là-bas ?
- Il n'y a pas de cabines !
- Tant pis, allons-y. Croyez-vous que mon intention soit de faire attendre Loï ? Nous prendrons celle-ci.
- Certainement pas, vous risquez l'accident !
- Si vous préférez que Loï et les autres apprennent que vous avez oublié de nous en réserver une, libre à vous !
- Mais je n'ai rien oublié, et vous ne monterez pas là-dedans !

Plusieurs fois il avait dû se replacer en travers de Wer pour essayer de la stopper, mais la Conseillère persévérait à l'acculer à la sortie et parvenait à ses fins. L'homme décida qu'il ne reculerait plus et la poitrine de la Conseillère le heurta, ce qu'elle interpréta, immédiatement, pour « une tentative de frôlement à caractère sexuel ».

- Tous les procédés vous sont bons, décidément, pour vous livrer à vos salaces activités ! Vous ai-je averti de carences de ma Cour ? Ai-je prononcé un seul mot qui puisse éveiller et encourager quelques uns de vos vicieux penchants ? Hors de ma portée, monsieur !

(Le fonctionnaire s'écarta machinalement, totalement stupéfait par ces imprécations, puis bafouilla quelques remords inventés ; Wer, encore sur le coup « de cette atteinte à sa personne », en profita immédiatement pour rameuter Scindy et ses comparses.).

... Protégez-moi des entreprises de cet individu ! Monsieur Scindy : passez devant. C'Am : avec monsieur Méring. Et dégagez-moi ce passage ! Ételle : notez l'heure, le lieu, et la description de ce butor. Et son acharnement ! N'omettez aucun détail !

Wer avait repris sa marche en avant avec une détermination qui eût calmé le plus résolu et le plus zélé des fonctionnaires. C'Am nota que, bizarrement, Scindy poussait devant lui un commandant plutôt docile... Mais le sri s'agitait sous sa tunique et le fait ne retint son attention que le temps d'un regard : si l'animal s'échappait, qui pourrait prévoir quelle agression il commettrait, sensibilisé par l'agressivité ambiante !

Tandis qu'il s'appliquait à le calmer, et à se calmer lui-même, l'un ne pouvant aller sans l'autre, C'Am découvrit que le barrage du fonctionnaire avait été forcé et que la voie était libre. Tous et toutes, en une petite mais efficace marée, marchaient droit sur le quai désigné du doigt par la Conseillère. Wer qui s'était enfournée dans le sillage d'Émer Scindy... Lui-même précédé d'un Méring... Un Méring plus retenu que traîné par le copilote.

La troupe se dirigea vers le quai des navettes et prit d'assaut la plus proche, en une cohue semblant surprendre Viefield tout autant que lui. Le transbordement des paquets commença aussitôt dans les allers et retours des uns et des autres. Peu à peu, ce mouvement de flux et reflux tarit, dans un lent élan qui disparut dans un sas, point de jonction de deux coursives où les gens se répartirent. On entreprit de ligoter les sacs et de se cramponner aux sangles. Imitant Viefield, C'Am suivit le mouvement. Tout semblait être organisé et mené par un chef absent mais terriblement efficace.

Scindy descendit... Remonta... Descendit... Puis revint, encore une fois, en compagnie d'un homme en tunique de pilote, qui, d'un air détaché, jeta, avant de repartir, plusieurs regards circulaires dépourvus d'intérêt pour ce qu'ils voyaient. Méring était revenu sagement s'asseoir à trois mètres de Wer. C'Am en conclut que le Commandant Méring ne désirait pas prendre la moindre des parcelles de responsabilité dans ce débarquement. Il en était, même, à frôler une collaboration passive, ce qu'avait noté Viefield.

Perdue de vue l'effervescence du quai, C'Am et Viefield n'attendirent plus que l'envol de l'engin. Aucun indice d'un empêchement efficace qui eût pu enrayer ce départ. Un embarquement pour le sol de Selzé que Wer avait conduit d'une main de maître ! D'ailleurs, la Conseillère trônait dans une courbe de la cale comme une matriarche sur son clan. Ses yeux gris stoppaient net tout soupçon d'interrogation : on devait s'en remettre à elle. La dépose sur Selzé devint son œuvre, y compris les premières vibrations et les premiers chocs !

La navette quitta Selzé-Station. Il ne serait venu à l'esprit de personne de s'interroger sur le comment la Conseillère s'y était prise. Une longue pratique des êtres, sans doute !

La dépose sur l'aire de l'Astroport fut plus mouvementée, des rebonds inopportuns les précipitèrent les uns sur les autres et provoquèrent quelques plaies et bosses, puis l'engin se vida dans une grande confusion d'injures et de protestations.

Dame Wer, le regard attendri, penchée avec sollicitude sur le mieux-être des Séloï et des Persel, les réconfortait longuement. Surprendre dans un tel rôle cette femme énergique, prodiguant paroles douces et apaisantes, laissait bouche bée sur l'étendue de ses talents. Qui eût pu croire à une telle sincérité ?! Raisonnablement : personne !

En effet, ses prévenances ayant produit leurs effets, Wer reprit les choses en main comme à son habitude. Avec un sens inné de l'ordre et de l'autorité, elle regroupa « les siens » comme pour une garde rapprochée, et quitta le bord entourée de « ses » preuves, de « son » expert en ordinateur, et de « son » plaignant. Des mutins, il n'en était plus question. Qui eût pu imaginer, seulement, qu'elle les connaissait ! Ils étaient seulement arrivés là, manifestement dans le même temps qu'elle, perturbant gravement son emploi du temps.

Et puis, elle était bien la seule à ne pas être étourdie et à conserver son sang-froid : il en eût fallu plus pour qu'elle ne revînt pas à son affaire, comme si, de toute évidence et de toute sa vie, elle n'avait vécu que pour le sauvetage de la Concession Am. Viefield et C'Am échangèrent un regard. La navette était à plat derrière eux, ils étaient arrivés, force était de le constater. Et il y avait cette immense surface bétonnée, creusée de puits d'envol... Et le soleil, et les sommaires bâtiments de l'Astroport, et une brise chaude qui courait, et ces nuages blancs... L'arrivée sur Selzé, enfin !

Et la pesanteur qui clouait les corps au sol. (Le Paradis restait sur sa réserve !). Le cortège, en ordre dispersé, s'étira. C'Am retrouvait ce poids qui gonflait les cuisses et écrasait l'échine, il arriva beau premier, mit la carte de crédit « Yet » à contribution, loua tout de même un ferry de dix personnes, et patienta. Il était le seul à pouvoir déployer une activité physique. L'air qu'il respirait lui était si familier qu'il crut n'avoir, jamais, quitté la Plaine. Toutes et tous le rejoignirent, et se hissèrent dans le

véhicule pour s'affaler sur les sièges. Bizarrement, Méring n'était plus surveillé. Il monta docilement à leur suite, suivi d'un Émer Scindy un peu nerveux.

Wer s'était décidée pour une direction opposée aux cultures, C'Am fit prendre au ferry la voie de l'Océan. Le bruit de l'hélice, emballée, couvrit les gémissements des passagers épuisés.

*

Le territoire des Concessions cédaient une bande de quatre-vingt kilomètres de large, tout le long de la côte, jusqu'à l'embouchure du fleuve des Marais, là où s'étaient constituées des plages, des étangs, des forêts lacustres. Mais, à la même latitude que l'Astroport, il n'y avait que falaises ménageant peu de criques. Une route, seulement rectiligne sur cent kilomètres, menait à l'unique port. Elle adopta, bientôt, un parcours fantaisiste, pour s'enrouler autour des collines originelles laissées à l'état sauvage, couvertes d'arbres aux troncs et branchages torturés, perdant leurs feuilles. (L'hiver n'était pas encore revenu sur Selzé, mais l'automne se finissait.). Passée une troisième heure de voyage, dans ce paysage, et la vue se dégagait, permettant de découvrir de somptueuses villas (dont la présence surprit C'Am !). Il ignorait totalement qu'il pût s'être construit, en ces lieux, de si riches demeures ! Aux détours des virages de la voie, on apercevait les rouleaux blancs des vagues que l'on devinait venir se fracasser au pied des falaises. Mais tout était silencieux, et les arbres, visiblement plantés (curieuse anomalie pour cette zone !), couvraient les collines. Un lieu idyllique.

Une contrée inconnue pour un Concessionnaire ayant toujours été absorbé par l'exploitation de son territoire. C'Am écarquillait les yeux à chaque découverte ! Il ne connaissait pas cette côte, sauf par ouïe dire, et en n'avait jamais imaginé la beauté. Il se disait que c'était la seule tolérée aux étrangers pour s'installer à demeure. De visu : une tolérance plus que compréhensive ! Pendant que les Concessionnaires trimaient...

Mais qui étaient ces heureux bénéficiaires dont il découvrait l'existence ?!

Dame Wer n'en perdait rien, et son regard perçant s'attardait sur les allées d'arbres qui menaient à quelques pans de murs, cachés pour parties. C'Am songea qu'elle échafaudait des stratagèmes tout en découvrant ce monde inconnu pour elle. (Faudrait-il trouver une maison libre en ces lieux ?). Des agglomérations existaient probablement, là où, logiquement, devaient se regrouper des distributeurs de biens de consommation (?). Ou : plus près de l'océan ?

Celui-ci s'était rapproché et de plus en plus souvent visible. La Côte n'était plus très loin. Tout le monde se mit à guetter les rares panneaux. Tout le monde, sauf les adolescentes, attentionnées surtout à s'examiner et à confronter leurs surprises. La nouveauté ne les menait qu'à se réfugier dans leur monde perdu ; Loï n'aurait rien à redouter de preuves si inoffensives !

Enfin, des bâtisses sans fantaisie firent leur apparition, au creux d'un petit vallon débouchant sur l'étendue liquide. C'Am observa son ami, que la stupéfaction transformait. Le contact avec les gens le bouleverserait plus encore : ici, pas de Jeu, ni d'hologrammes étincelants.

Pas de solars, non plus : seules les cartes de crédit avaient valeur et la nécessité de trouver une console devenait urgente. C'Am coupa sa turbine et le ferry vint expirer, dans un dernier soupir, au ras des premiers murs.

Immobilité et vie au ralenti. Aux alentours, le silence...

Quelques nuages aussi. Le premier propriétaire de Selzé n'avait pas lésiné, et sa « marotte » n'avait pas eu pour répercussions que des méfaits, comme du côté des montagnes, où il avait fallu construire cette clôture ininterrompue sur des centaines de kilomètres : ici, des oiseaux blancs ayant échappé à la barrière, passaient haut dans le ciel. C'Am admira le tableau offert à ces riches étrangers, et la question l'effleura qu'il fallait de fameux revenus pour vivre en ces lieux. Lui revint que C'Riva avait un maison, quelque part dans cette zone, et qu'il profitait de ce paysage. C'Riva... Il ne pouvait qu'avoir fréquenté ces nouveaux venus et s'être ouvert l'esprit à leur contact. (Et C'Loï, avec sa tenue de bain...). Oui, ils ne pouvaient qu'avoir élargi leurs raisonnements, avoir eu connaissance de cette profession de « Conseillers en Humanité ».

Quel niais il avait été tout au long de ces saisons, rivé sur ses comptes, arpentant ses étendues, pendant que la Concession Loï manigançait des alliances, se choisissait un gendre, ruinait les autres. C'Am chassa ses regrets et ses rancœurs et sauta du ferry. L'après-midi ne leur laissait plus qu'un délai de deux heures avant de faire disparaître les derniers passants éventuels.

Tous les bourgs de Selzé étant construits selon le même schéma, celui-ci ne ferait pas exception ; il partit à pied, résolument, à la recherche d'un habitant, ou ne serait-ce que d'une console publique.

*

Wer avait exigé un logis capable de lui réserver un espace privé, mais la console publique ne recelait pas d'exemplaire d'un tel trésor dans la liste des maisons libres et disponibles. C'Am se rabattit dans le chapitre des maisons « à vendre ». Mais il n'y en avait pas, non plus. Il revint au ferry pour en avertir la Conseillère, et repéra aussitôt la discussion animée.

(Méring, en grande conversation avec Wer.). Il s'approcha, intrigué, et écouta le Commandant-Pilote qui haussait le ton.

- ... Nous ne connaissons rien de Selzé !

- Vous apprendrez ! Vous savez lire, non ? Vous n'étiez pas obligés de nous suivre ! Vous pouvez retourner à l'Astroport, je ne vous oblige nullement.

- Il est trop tard pour repartir ! Et puis, nous ne disposons pas de ferry.

(Visiblement Mering et Wer avaient un différend. Mais Wer avait déjà classé le problème).

- Alors, lisez là-bas ce qu'il y a d'écrit sur ce mur : « locations de ferries ». Et, en-dessous, le nom de ce village. Précisément, nous y sommes ! Il va pourtant falloir vous habituer à vous passer de nous ! Il ne manquait pas d'hôtels dans les environs de l'Astroport, non ? Louez un ferry, et séparons-nous !

Un steward protesta en direction du Commandant.

- Et nous ?! Vous avez nos contrats !

Méring, agacé, élimina aussitôt de cette nouvelle complication.

- C'était une erreur de les avoir gardés, j'en conviens. J'aurais dû vous les remettre à l'Astroport. Vous resterez avec nous pour cette nuit. Mais, demain : oust !

Pour Wer, l'incident était classé : la suite ne la concernait plus, apparemment. Le retour de C'Am acheva de la détourner de l'incident.

- Ah, monsieur C'Am ! Enfin ! Nous avez-vous trouvé un logis ?
- Pas de maisons libres, ni d'hôtels.
- Nous n'allons pas dormir à la belle étoile, non ?! Accompagnez-moi dans le centre de ce hameau.
- La marche vous sera pénible.
- Bien moins que de ne pas trouver à nous loger ! Commandant Méring, nos chemins se séparent ici : meilleure journée !

Wer ne dédia plus un regard à Méring. Il avait cessé d'exister. Du menton, elle intima à C'Am de la précéder dans la direction qu'elle avait choisie.

*

Elle faisait bonne figure, malgré l'effort physique. Une file de maisons, toutes semblables ; ils les longèrent, et ne croisèrent qu'une vingtaine de personnes (qui ne leur accordèrent qu'une attention distraite). Plus rien de commun entre ces maisons et ces riches villas nichées dans la verdure : tout était vieillot et mal entretenu, décevant à la vue. Mais la Conseillère, l'esprit mobilisé par son projet, n'y portait aucun regard. Un détachement rare, pour qui foulait du pied une contrée ignorée des Mondes Humains, dont pas une console ne rendait compte ! Tous deux arrivés sur une place bordée d'immeubles, elle repéra, immédiatement, la « maison des Services ». Une unique console était allumée sous son porche d'entrée. Elle ne s'y arrêta pas. Poussant une porte, aussi résolument que lui permettaient ses jambes endolories, elle retrouva, instantanément, sa verve :

- Eh bien, C'Am, ne saviez-vous pas que c'est dans ce genre de lieux que l'on trouve des gens intéressants ?! Entrons !

La porte s'était refermée sur eux et elle avait parlé assez fort pour faire se retourner la petite dizaine de présents. Des hommes et des femmes. Les unes, compulsant des écrans, se replongèrent dans leur travail, les autres, distraits par cette intrusion une seconde, après une moue dégoûtée à peine esquissée, reprirent leur conversation.

Wer apostropha ces derniers, sans ménagement.

- Beau pays, mais l'accueil est déplorable ! Y aurait-il une ou plusieurs personnes assez civilisées, ici ? (Les conversations s'arrêtèrent. Des mines hargneuses foudroyèrent la Conseillère des yeux. Provocatrice, Wer reprit d'une voix encore plus forte).

... Nous payons pour nous loger, nous ! Et notre principale qualité se trouve être la reconnaissance !

(Son harangue ne produisant pas d'effet, elle s'en prit à la cantonade.)

... Bravo ! Pour un Concessionnaire, quel entrain !

Cette fois, un homme imposant se sépara d'un groupe et, très intéressé, se tourna vers C'Am. Sa tunique beige, rehaussée de broderies marron, prouvait que l'homme était, pécuniairement, très à son aise. Deux pierres brillantes sur la poitrine, des bottines à bouts dorés, une coiffe de cuir souple et une ceinture à boucle de métal sombre... (Il n'avait rien d'un Journalier !).

C'Am tenta de faire taire la Conseillère, mais il était trop tard. L'homme le fixait attentivement.

- Un Concessionnaire parmi nous ? Vous, Monsieur ?

(Feue sa Concession : C'Am, hésitant, hocha la tête.).

- Moi.

- Quel grand honneur ! Messieurs et dames : saluez ! Et il n'y a pas un mois que le Conseil nous a accordés d'utiliser le port ! Nous ne saurons jamais vous remercier assez, Concessionnaire, car je m'ennuyais à mourir sur cette côte. (Soudainement, il se fabriqua une mine angoissée). J'espère que notre demande n'avait pas soulevé trop de zizanies dans votre Conseil...? (Son ciel s'était couvert d'une épaisseur incroyable de nuages. Et s'éclaircit tout aussi rapidement). Mais, vraiment, nous n'osions espérer une réponse si favorable ! Madame chercherait-elle un logis ?

- Oui, Monsieur ! (Wer se rappela énergiquement à son attention).

- Pourtant... Ne seriez-vous pas de la famille de Monsieur le...

(Il s'interrompit devant le signe négatif de C'Am, et ne sut plus comment se sortir de sa maladresse. C'Am le tira d'embarras.).

- Elle m'accompagne, elle, ainsi que quelques autres attachés de Concession.

- Alors, éminent Concessionnaire, émettez vos vœux ! Chercheriez-vous à... loger vos... gens ?

(Il hésitait devant sa propre audace : imaginer un Concessionnaire dépourvu de résidence !).

- Je cherche pour quelques semaines. Il ne m'est pas familier.

(La bienséance reprenait possession du langage de C'Am, comme si tous ces longs mois d'absence n'avaient pas existé).

- Concessionnaire, ma demeure est à Vous !

- M'emparer...

- Non pas ! Comme un cadeau que mon pauvre vocabulaire ne saurait exprimer ! Elle est drossée entre le village et la grève, et je devais l'esseulée quelques mois. Avec le regret que ce ne fût pas d'un plus grand sacrifice pour vous aider ! Avec tous ces Édits, nous vous devons tellement ! Et que ce privilège m'échoit... Acceptez, je vous en supplie !

- Nous sommes nombreux.

- Elle possède dix chambres pour chacun de ses deux corps, vos gens y seront à leur aise ! Et ma console est raccordée, vous pourrez suivre...

(Il n'osa parler « d'exploitation agricole », ayant déjà commis quelques bévues. Les Concessionnaires de la Plaine ne se considéraient pas comme des exploitants ni des fermiers : un vocabulaire rappelant trop la terre ou les champs pouvait être mal reçu. Il hasarda le mot : « biens »).

... suivre vos biens...

(Il poursuivit, avec une grande prudence renouvelée, préférant négliger Wer.).

... Notre modeste assemblée aura cet honneur : pensez, un Concessionnaire !

- Concessions Perle et Am. (Ajouter Perle était rassurant.).

L'annonce des deux titres provoqua aussitôt des murmures admiratifs. La Conseillère, qui suivait attentivement l'échange, estima que l'effet produit sur les visages avait une valeur immédiatement exploitable : elle se fit révérencieuse et insista, en détachant bien les syllabes, obligeant l'homme à la tenir en considération :

- Monsieur le Concessionnaire use de sa modestie et se dévalue, en ce sens que son pas se pose déjà sur Loï.

(Il y eut des amorces de reculs, et tous les visages se figèrent d'obséquiosité. C'Am, sèchement, tempéra l'effet des paroles de Wer.).

- Ce sera votre travail, madame la Conseillère en Humanité ! Votre travail !

Les noms des principales Concessions de la Plaine fit voler en éclat la retenue de l'homme : il venait de comprendre qu'offrir une demeure était bien peu en regard de l'extraordinaire chance qu'il avait d'adresser la parole à de si prestigieuses personnes. En fait, il avait, face à lui, les Maîtres de Selzé !

- Ma demeure est à Vous, Concessionnaires ! Et tous mes amis s'empresseront de rendre chacune de vos minutes facile et colorée, je m'en porte garant ! Je vous y mènerai de ce pas... Quand... Vous le voudrez...

Il esquissa une révérence, que Wer s'empressa de remercier d'un petit mouvement de la tête discret. Puis C'Am capta le regard appuyé de la Conseillère. (Elle n'entendait pas laisser passer l'occasion qu'offrait cette profession de foi !). Il se dirigea vers la porte, suivit de Wer, elle-même suivie de l'homme.

Dehors, le gaillard endimanché les accompagna quelques mètres, se ravisa, et proposa, pour les guider, de les précéder avec son ferry. « Il stationnait à l'arrière de l'immeuble ». Il s'éclipsa, non sans avoir détaillé les visages des personnes présentes.

Un quart d'heure plus tard, un luxueux ferry apparaissait. C'Am et Wer montèrent. Ils atteignirent, dans cet équipage, l'autre extrémité du bourg.

Comment cet homme avait-il su où ils stationnaient ? (Les nouvelles allaient singulièrement vite !).

*

La voie courait sur un plateau parmi les arbustes et les rochers, après une ultime courbe, la maison proposée s'étala devant leurs yeux : deux grands bâtiments de plain-pied, implantés à angle ouvert. Une suite de garages (ou d'ateliers ?)... Une piscine... Un parc dont les trouées rectilignes indiquaient que la propriété bordait l'à-pic de la falaise. Un lieu splendide et exceptionnel, où se côtoyaient les arbres les plus étranges et les plus luxuriants. (Viefield tenait, là, l'antichambre de son paradis !).

Les ferries vinrent se ranger au plus près d'une des deux ailes, et leur hôte, descendu précipitamment de son siège, vanta les bâtisses avec une grande emphase d'invites verbales et gestuelles. En quelques pas pressés, il rejoignit une porte à deux battants et les ouvrit tout grand, offrant à leur vue une grande pièce accueillante et cossue faisant office de salon de réception.

Wer ne se fit pas prier. La première à se présenter et à entrer, son intention était évidente : vérifier les dires du sieur au plus vite. Son grand corps solennel, enserré dans une tunique orange, disparut de leur vue. Refit une apparition pour traverser la première salle, repartit dans une grande débauche de soupirs et d'essoufflements, puis, très satisfaite des possibilités de l'ensemble, revint pour se planter devant la console de l'ordinateur qui trônait dans un salon. Elle l'examina attentivement, hocha la tête : de fait, l'ensemble lui agréait. Sans se soucier de leur présence, elle ressortit et interpella Ételle. Et, comme si cette maison lui avait appartenue depuis dix générations :

- Couloir de droite : sixième chambre et la suite. Filez ! Viefield prendra la dernière.

(Elle réfléchit et la disposition parut n'être pas si simple. Elle rectifia).

... Je prendrai la dernière. Nos invitées : dans celles qui précèdent. Viefield, au début, vous tiendrez le couloir !

(Elle n'ajouta pas : « pour plus de prudence », mais leur hôte dut faire un méritoire effort pour ne pas remarquer cette patente méfiance que les yeux scrutateurs de Wer laissaient percer.).

... Émer Scindy : dans l'autre aile, il y aura de la place ! (Elle se ravisa alors que C'Am entrait)... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Concessionnaire ?

- C'est très bien ainsi, je vous fais confiance. Il faudra aussi tenir des véhicules en parfait état et s'assurer de nos repas. Cette console ?

(Le gaillard se précipita.).

- Toutes les connections ! Même avec la Cité Administrative et l'Astro... port. (Il multiplia aussitôt les démonstrations de politesse.). Les cours des denrées et du solar... Tout, absolument tout ! Et si vous aviez besoin de quoi que ce soit, cette touche vous relie à la Maison des Services de Bourg de l'Océan. Ne levez que votre petit doigt et l'on vous apportera !

- Merci.

C'Am affirmait sa prestance, mais l'ambiance le déroutait. De quoi vivaient ces gens à l'air passablement désœuvrés ? Au train de vie si luxueux ? Et qui considéraient les Concessionnaires comme de grands bienfaiteurs ?! Certainement pas des Transporteurs ni des Négociants que leurs affaires continues auraient tenus loin de cette zone enchanteresse.

Enfin, peu importait : Wer avait ce qu'elle recherchait. Et ils étaient suffisamment isolés pour se préserver, quelques temps, d'éventuelles investigations.

Bizarrement, l'homme ne s'imposa pas. Il interrompit de lui-même ses simagrées et les libéra de sa présence attentive et emphatique. C'Am vit son ferry démarrer et quitter le terre-plein, pendant que Wer faisait descendre les Persel et les Seloï. Elle prit soin de répéter à Scindy qu'il était indésirable dans son aile et poussa les adolescentes dans leurs chambres. Ételle, postée dans le couloir, fut promptement priée d'organiser son temps pour les surveiller. Enfin : la Conseillère désigna péremptoirement les premières portes :

- C'Am et Viefield : là ! Je préfère prendre les initiatives, j'économise du temps. Demain : repos. Après demain, ce sera la Cité Administrative. Nous ne sommes pas en villégiature ! Et pas de contact avec ce monsieur Scindy, que je remercie, mais dont je déplore le choix de s'accrocher à nous ! N'est-ce pas, monsieur Scindy ?! Si vous vouliez venir sur Selzé, vous y êtes. Et Selzé est grande.

C'Am tenta de tempérer la véhémence de Wer mais ce fut sans succès. Puis chacun prit ses dispositions dans son « quartier », sous la férule organisatrice et autoritaire de la Conseillère.

Viefield, distraitement, observait tout ce remue-ménage ; un détail semblait le tracasser. Il ne résista pas longtemps avant de tirer C'Am à l'écart.

- Ne trouves-tu pas bizarre l'offre de cet homme en beige ? Est-ce la coutume, ici, de proposer sa maison ?

- Non... Sauf pour un Concessionnaire, bien sûr, qui a droit à des égards.

- Êtes-vous si nombreux qu'il ne t'ait pas reconnu ?

- Cette zone est isolée et n'est habitée que par...

- Par ?

- Je ne suis jamais venu...

- Ah ?

- Jamais. Même à la Cité administrative... Sauf de temps à autre, pour les Obligations.

- Les « Obligations » ?
- Des réunions du Conseil des Concessions. Mais il n'y a que rarement des décisions importantes à prendre et nous laissons volontiers notre place vide.
- En fait : tu ne connais rien de ces gens !
- N... non.
- Ils sont chaleureux et le coin est beau. Mais si l'on t'en veut...
- Je nous crois à l'abri jusqu'à ce que Wer lance ses Procédures.
- Et ensuite ?
- Ensuite...
- Ce sera bon de déménager, non ?
- Effectivement. Mais si Wer se rend à la Cité, nous serons obligés de garder les gamines pendant son absence.
- Je n'aime pas ça non plus, il faudra ne pas la perdre de vue, c'est une énorme responsabilité !
- Si je l'accompagne, on me reconnaîtra immédiatement à la Cité.
- Et Wer braillera que tu sabotes son action.
- Juste... Toi, tu l'accompagneras.
- Et mon identité ?
- Nous lui réclamerons un contrat. Comme Ételle, tu seras son employé, et ce sera un bon prétexte pour ne pas la lâcher d'une minute.
- Ça va mieux. Mais... toi ?
- Il me faut réfléchir.
- Réflexion faite : je n'aime, décidément, pas ça !
- Et ton nez ? Nous sommes sur Selzé, non ?!
- Ça... Si j'étais aussi riche que le propriétaire de cette maison, je ne dis pas. Mais tout est tellement illogique. Et toi qui ne connais pas cette région !
- Un Concessionnaire n'a pas affaires par ici. Pour ceux qui n'y ont pas de demeure, je veux dire.
- Alors, qui sont ces gens ?
- Je l'ignore.
- Ne pas connaître ces gens, qui semblent si bien connaître des Concessionnaires.
- C'est ainsi. Moi-même, je n'y comprends plus rien. La Concession me prenait tout mon temps, voilà l'explication !

**

Ételle sentit monter son exaspération ; l'une des deux sœurs la contemplait, comme si elle n'avait été qu'un objet inutile, et l'autre l'ignorait totalement. « Seloï » ? Celle dont Wer avait affirmé que C'Am avait failli faire alliance ? Que leur avait-il trouvé qui les rende si attachantes ! Cette blondeur et ces mâchoires... Il avait voulu revenir sur son monde natal pour ces... Ou bien l'autre ? L'Autre ? (Laquelle des deux ?!). Quelle sottise elle était ! Et il y avait encore ces deux, à côté, dans l'autre pièce.

Elle ne savait plus très clairement avec laquelle de ces adolescentes son intérêt entraînait en conflit ! Et ce contrat d'Alliance que Wer n'avait pas encore daigné vérifier. Et ce monde, dont on disait tout le mystère. Une sottise, elle n'était qu'une sottise : à aucun moment ce C'Am n'avait manifesté la moindre faiblesse pour elle ! Y compris,

lorsqu'elle avait fait mine de se déshabiller. Un outrage, elle devait bien en convenir. Une Assistante de Quatrième échelon -confirmée- en passe d'obtenir son Cinquième... En place dans le Cabinet de Conseil le plus renommé, qui plus était ! Réduite à garder ces pimbêches hautaines !? Uniquement occupées à mesurer leurs poitrines avec des mines d'exploratrices blasées !

Ételle n'y tenait plus de sentir s'enfler son animosité. Surtout contre cette plus grande, dont la stature exagérait l'arrogance. Et qui la toisait de ses yeux bleus et froids dès qu'elle lui adressait la parole ! Mais la morgue, ça n'en imposait pas à une Assistante de Wer. Non, certainement pas ! Ces gamines avaient le plus grand besoin d'entendre quelques vérités qui les ravalerait à leur juste valeur ! (Surtout celle-là : cette « blondasse » !).

- Vous ?! Croyez-vous qu'il s'intéressera à vous ? Bien sûr que non !
- Qui ? (Seloï Une, prise à partie par Ételle, avait instantanément surmonté sa surprise.).
- Lui ! Vous êtes bien trop jeune, croyez-moi !
- Qui : « lui » ?
- Celui qui a été vous enlever de là où vous auriez dû rester toujours !
- C'Am ?
- Qui voulez-vous !?
- Il nous a pris nos pierres et nous amène dans cette console où les bouches sont nombreuses. Nous devons y voir un produit de notre génitrice.
- Qu'il a dit ! Mais c'est un fourbe !
- Un fourbe...?
- Sa console ment !
- Et notre mère ?
- Oh, vous la verrez, il ne pense qu'à ça ! Je ne compte pas, moi !
- Ne pas... « compter » ?
- Il n'a pas refusé mon Alliance de Mariage, non, mais il s'est bien arrangé pour fuir ! Vous, aussi : n'y comptez pas !
- « Mariage » ?
- Quand une femme prend un mari. Vous ne comprenez donc rien ! Quand une femme n'est plus une gamine. Une gamine comme toi ! Tu le comprends, ça ?!
- Consol dit qu'une femme est une Reniée.
- La console disait ! Une « reniée » ? Une femme serait une reniée ! On me renierait, moi ? Moi, je vais le renier !
- Consol disait...
- Est-ce qu'elle disait qu'un homme doit s'enfuir quand une femme de bonne famille et de bon état lui propose une Alliance ?
- Mariage...? Alliance...?
- Des gamines ignorantes ne peuvent pas savoir.
- Ta Console explique ?
- Si ma console explique ? Moi, je vais t'expliquer ! À toutes les deux, je vais l'expliquer ! Quand une femme, comme moi, possède du crédit dans un grande Console, l'homme doit s'exécuter. Il doit accepter de se déshabiller et joindre son crédit. S'il a du crédit ! Parce que lui n'en avait même pas, du crédit !
- Du crédit ?
- Beaucoup de biens. Beaucoup de consoles, quoi !

- Se déshabiller, s'il a beaucoup de Consoles ?
- C'est ce que je dis. Et lui ne pouvait même pas se prévaloir.
- Déshabiller...?
- Oui : déshabiller et faire un enfant ! Si la femme veut.
- Des « sœurs » ?
- Ou bien des frères ! Moi, je voulais !
- Des Petits Diamants ?
- Appelle ça comme tu le voudras ! Oui, des petites pierres précieuses. C'Am est fort.
- Faut-il être fort pour se déshabiller ?
- Je ne sais pas pourquoi que je vous explique ça, vu que vous ne comprenez rien ! C'est pour ça que...
- Quand l'homme a du crédit, il peut faire des petits diamants ? Ta Console est confuse dans ses propos.
- Ma Console est très claire dans ses propos ! Mais je n'en dirais pas autant de ce C'Am, il me le paiera.
- C'Am est à côté.
- Si vous croyez que je le préviendrai !
- Des petits diamants... Un Ima qui a ramené C'Am à Consol.
- Qu'est-ce que tu racontes, toi ?!
- Un Ima ! Petit diamant est un Ima.
- Ah...? Et puis, ça suffit !
- Petit Diamant faisait toujours des découvertes.
- Et moi, j'avais cru. Bonsoir !

Ételle sortit, puis repoussa la lourde porte de matière sculptée. (Du bois, à ce qu'il paraissait.). Un monde bizarre, et des gens bizarres. Captivants, peut-être, mais vicieux et sauvages. Des sauvages qui faisaient fi de la valeur des autres, elle saurait s'en souvenir !

CHAPITRE 16

Le rictus sarcastique de Wer se mua en sourire épanoui :

- Monsieur Viefield, si j'ai bonne mémoire, votre contrat se terminait à Celcius. À moins que vous souhaitiez le consulter, le temps d'une lecture plus attentive ?
- Inutile... (Avec sa demande de contrat, Viefield en était pour ses frais !).
- Donc, nous sommes d'accord. Savez-vous conduire ces engins ?
- Rien de plus facile.
- Très bien : nous partons immédiatement.
- Vous aviez envisagé une journée de repos.
- Je me sens fraîche et dispose. (Elle s'adressa à la cantonade, mais regarda dans la direction de Scindy). Nous pouvons emmener quelqu'un !

(L'ex-copilote s'empessa de proposer sa présence à bord du ferry).

- Moi ! Il me faut passer à la Cité Administrative pour tenter une régularisation de ma situation. Alors, si vous y allez... Le steward pourra rester pour seconder monsieur C'Am et votre Assistante.

(Mais il emboîtait déjà le pas de la Conseillère sans attendre l'approbation des uns et des autres. Wer se retourna...).

- Le steward souhaite ardemment vous accompagner, ne le décevez pas !
- Comme nous souhaiterons ardemment revenir chercher nos affaires, madame la Conseillère. Votre gratitude est d'une qualité rare !
- Vous ai-je dit que Selzé est assez grande pour tous ? ... Oui, je vous l'ai dit. Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas ?!

Cinq minutes plus tard l'engin quittait la propriété avec Méring et Scindy en sus. Wer se laissa aller dans le siège et admira la variété des arbres, tout en humant l'air vivifiant qui venait de l'océan. (Obtenir une résidence sur cette côte devenait un impératif dans la négociation à venir, c'était évident !). Elle fixa le crâne dégarni de Viefield, nota le regard fuyant de Scindy, le visage absent de Méring, puis reprit le cours de ses pensées. La mèche de cheveux de cette demoiselle Seloï était bien serrée dans sa poche intérieure et les feuillets métallisés avec les signatures : des arguments de grand poids. Elle n'avait eu qu'à formuler les textes et à les enregistrer sur la console. Aucun tribunal ne pourrait écarter une requête fondée d'arguments aussi solides, elle pouvait savourer ce paysage l'esprit rassuré !

Trois heures entre Bourg de l'Océan et la Cité Administrative ; la voie sinuait entre les collines, elle reconnaissait celle parcourue la veille...

Si C'Loï était la personne si redoutable que ce C'Am avait dit, la partie serait rude, d'autant qu'elle serait chez elle. Mais lui arracher assez d'hectares n'était cependant pas un but hors d'atteinte. Et décider de sa retraite n'équivalait pas,

nécessairement, à restreindre son train de vie outre mesure. Ces rustres de la Côte paraissaient fâcheusement être tenus à l'écart et en étaient réduits à ces attitudes onctueuses envers les Concessionnaires. Il n'était jamais profitable d'habiter loin des centres de décision, autant que possible, ce serait à éviter. Dans les abords de la Cité administrative, alors ? Elle serait au cœur du centre névralgique. Mais cela impliquerait une nécessaire seconde maison, évidemment, sinon il ne pouvait plus s'agir de retraite. Donc, à envisager, dès que possible.

Le ronflement régulier de la turbine soulevait, derrière eux, un nuage de poussière rougeâtre, et toujours ces demeures enfouies dans les vallons.

Pour elle-même, dans un recoin de son crâne, Wer nota... « Premièrement : ne pas s'éloigner du siège du Tribunal dès que la transaction serait conclue. Deuxièmement : se débarrasser de ces Scindy et Méring. Troisièmement : être prudente dans ses paroles avec ce Viefield, natif de Celcius, et, à son goût, un peu trop malin. Quatrièmement : battre le fer le plus rapidement possible avec cette C'Loï. Donc, et cinquièmement : amasser un maximum d'informations au Tribunal avant de rendre visite à cette jeune femme »

Ces kilomètres l'excédaient et l'endormaient, tout à la fois, heureusement une large route les avait rejoints, marquant qu'ils avaient fait du chemin. Les collines n'étaient plus qu'un souvenir. (Toute à ses calculs, elle n'avait pas prêté attention !). Ils longeaient depuis un moment une autre route parallèle...

Ils la rejoignirent, alors que la route, plus large à présent, évoluait en une courbe qui, à l'évidence, avait pour but de contourner un monument.

C'était le cas : une haute colonne, maçonnée, peinte en bleu, zébrée de dorures, se dressait en plein paysage, sans qu'on puisse en deviner ce qu'elle représentait. Mais la réponse ne tarda pas. Comme consécutivement à cette interrogation, après la fin de la courbe, la certitude d'avoir franchi une invisible frontière s'imposa d'elle-même : la limite d'une propriété. D'immenses champs prenaient possession du paysage sur leur droite, jusqu'à l'horizon, et la courbe rejoignait une large autoroute.

Un convoi d'une vingtaine de lourds ferries, transportant des gens, avançait sur le bas-côté ; Viefield les doubla un à un. Puis ce furent des plates-formes portant des engins, apparemment agricoles. Ils entraient dans une zone d'activité intense, sûrement : des véhicules immobiles, pour certains énormes, encombraient le bas-côté, en cours de chargement. (Ou de déchargement ?).

Viefield disciplina encore plus sa progression et aborda un croisement où un panneau signalait l'Astroport sur leur gauche. Il conserva sa direction première et se rassura : un panneau « Cité Administrative 5 Km. » garantissait qu'il ne s'était pas égaré. (Mais aussi : que son paradis n'avait pas innové !).

*

Les bâtiments à deux étages, d'un archaïsme surprenant, se signalaient par une large allée qui les desservait. D'autres allées secondaires, bordées de statues, la suivaient en parallèle, de part et d'autre.

Par la pompe de l'ensemble, il était impossible d'ignorer l'emplacement de la « Cité Administrative ». Mais, à l'intérieur, les locaux du Tribunal des Concessions se faisaient plus discrets. Après avoir planté Méring, Scindy et les stewards, et avant d'entrer sous le grand porche, Wer les suivit du regard jusqu'à les voir s'éloigner, puis,

rassurée de leur départ, interrogea une console dont le décorum prêtait à sourire. Elle se révéla peu explicite à ce sujet des conflits, signe que le Tribunal n'était pas offert au grand public. En désespoir de cause, Wer réclama un huissier... qui se fit désirer une demi-heure. L'homme, au teint maladif, vint à leur rencontre, et les examina si longuement que l'humeur de Wer s'en calma à grand-peine.

- Le Tribunal des Concessions ? Je cherche le Tribunal des Concessions !
- S'il nous plaît...
- Je voudrais obtenir une audience.
- Monsieur le Huissier. S'il vous plaît.
- Oui !
- Je comprends que vous souhaiteriez solliciter une audience, s'il plaît au Tribunal des Concessions ?
- Oui, ça va de soi, puisque je vous en parle !
- S'il lui plaît.
- S'il lui plaît, évidemment !
- Évidemment.

L'homme dévisageait Viefield et Wer en prenant tout son temps et faisait des effets de manches avec une tunique ressemblant à un uniforme (peut-être un peu trop grande pour lui, d'ailleurs). Une broche plate et colorée s'étalait sur sa poitrine comme une médaille officielle. Wer ne se laissait pas impressionner et ne baissait pas les yeux. Mais ce n'était pas du goût du bonhomme qui, c'était patent, faisait durer le silence, comme pour la rappeler à plus d'humilité. La Conseillère tenta de déjouer le stratagème.

- Une audience pour des faits exceptionnellement graves.
- Le Tribunal ne traite que ces faits, madame... Madame ?
- Conseillère en Humanité : Cabinet Wer, de Celcius !
- Un cabinet en humanité ?
- Conseillère en mission, venue tout exprès de Celcius.
- Des faits qui seraient importants ?
- Qui sont importants !
- Qui dépasseraient mes compétences d'huissier ?
- Analyses biologiques et enregistrements de plaintes.
- Procédure superfétatoire pour des Journaliers, veuillez consulter les Décrets.
- À propos de Concessionnaires.
- Des faits que votre imagination aurait exagérément grossis, alors !
- J'ai longuement soupesé mes mots, croyez-moi.

Le Huissier demeura les bras ballant : évoquer une plainte concernant un Concessionnaire dépassait son entendement, c'était flagrant. Son regard erra du visage de Wer à celui de Viefield, puis se perdit vers les murs nus du hall : il réfléchissait. Ses traits n'exprimaient rien, sinon la découverte d'un monde inconnu ; il répéta...

- Celcius ?
- Conseillère en Humanité : mon Cabinet est un efficace auxiliaire de Justice sur tous les mondes humains.
- et sur Selzé, chez nous ?

(Wer comprit qu'elle avait commis un impair et effectua un revirement total.)

- S'adresser aux éminents représentants du Tribunal des Concessions de Selzé oblige à le distinguer de celui des procédures courantes, c'est évident.

L'humilité de la Conseillère produisit immédiatement ses fruits.

- Suivez-moi, nous enregistrerons cette requête et vous m'exposerez ce qui vous tracasse.

Il avait fait volte-face et partait en direction d'une entrée de couloir. Il stoppa, majestueux, devant une porte portant un nom « Suri Prirt Huissier », et entra. Wer le suivit, en maintenant vigoureusement en arrière Viefield.

Pas vous ! N'indisposons pas cet important personnage. Attendez-moi dans le hall !

Elle claqua l'archaïque battant derrière elle, pendant que l'homme l'observait en s'asseyant derrière un minuscule bureau.

À la durée du silence, qui s'éternisait, la Conseillère comprit qu'elle devait tout reprendre du début. Mais, cette fois, en y mettant des formes.

- J'ai, moi-même, été très surprise lorsque l'on m'a signifié cette affaire ! Pensez : elle concernait un Concessionnaire important !

- Tous les Concessionnaires sont importants...

- Certainement ! Je me suis donc penchée sur ces preuves que l'on m'amenait. Des preuves indubitables. Indéniablement.

Le regard sévère de l'Huissier fixait les lèvres de Wer comme s'il avait voulu, une fois pour toutes, expliciter la possible modulation des sons au contact de ces pulpes charnues : il est d'étranges questions qui ne vous ont jamais effleuré l'esprit, et les entendre ainsi, prononcées... Face à son silence, Wer crut bon un ultime commentaire :

... Mon cabinet fait profession et je ne pouvais me soustraire. Comprenez-vous ?

- Si les biens d'un Concessionnaire étaient amenés à subir le moindre préjudice : parfaitement !

- Euh... Précisément. Mais croire que présenter une Requête sur la base de simples déclarations verbales, qui auraient pu, par la suite, n'apparaître que verbeuses, aurait été porter atteinte au sérieux de mon Cabinet. Un cabinet dont trois siècles d'efficacité ont assis la renommée, je précise.

- Trois siècles ?

- Trois siècles. J'ai exigé des preuves matérielles, vous le pensiez !

- Pour ces siècles ?

- Sa renommée !

- Si vous en veniez à ces faits... ?

- Une jeune personne serait l'héritière réelle d'une concession.

- Héritier ou Héritière, c'est toujours le cas !

- Oui... Mais une héritière que l'on aurait écartée.

- Ça s'est vu, par le passé.

- Elle aurait été écartée, et maintenant, réclame justice.

- Réclame... Elle serait donc encore vivante ?

- Bien sûr !

- Rien ne saurait être moins sûr.

- Elle est vivante ! Vivante.

- Vivante ? De quelle héritière parlez-vous ?

- De celle qui a été écartée de la succession !

- Ah ?! Celle-ci ne peut être vivante !

- Mais si.
- Non ! Ou bien faut-il voir là un de ces oublis dont le destin s'amuse quelques jours.
- Je ne vous comprends pas ? (Wer comprenait ; mais l'homme s'amusait à ses dépens, c'était évident). Puisqu'elle a été écartée, c'est tout simple, elle vient pour réclamer son dû.
- N'ouvrez cette procédure que dans quelques mois, vous me remercirez de ne pas avoir perdu votre temps.
- Pourquoi perdrais-je mon temps ?
- L'état de vivant s'avère quelques fois provisoire.
- Vous suggérez qu'il y aurait menace pour sa vie ?
- Je vous conseille de ne pas perdre votre temps, voilà ! Un cabinet éminent, ainsi que vous l'affirmez...
- Elle est présentement vivante et réclame sa Concession.
- Présentement.
- Et n'escompte pas laisser faire le temps, bien au contraire !
- Faire preuve d'autant de témérité...
- Réclamer son droit ?
- Vous aviez employé : « bien au contraire »
- C'est pareil !
- Ces effets de langages prouvent qu'il est nécessaire, parfois, de prendre garde au vocabulaire, ce sont là des associations de mots malencontreuses.
- Ah ?
- On est « dans son droit »... l'on a « du bien ».
- La différence ?
- Ici : beaucoup !
- J'entrevois... Mais ma démarche ne peut rester infructueuse : cette personne tient à déposer ces preuves.
- Une preuve peut toujours se déposer.
- Déposer et enregistrer.
- Et enregistrer...
- Quelles suites ?
- Des dommages.
- Des dommages pour l'usurpatrice, je vous crois volontiers !
- L'usurpatrice ? Ce serait donc une héritière ?
- C'est ce que je vous dis depuis quelques minutes !
- Et moi, je vous parle des dommages qu'encourt la détentrice de ces preuves.
- Comment ça ?
- Mais elle risque sa vie ! Vous êtes de Celcius, comprenez-moi. Admettez que ces preuves soient authentifiées.
- Elles le seront !
- Il vaudrait mieux qu'elles fussent falsifiées. Admettons. La Concessionnaire en titre reconnaît la valeur de ces preuves... Me suivez-vous ?
- Oui !
- Eh bien, je ne voudrais pas être cette personne.
- La Concessionnaire en titre ?
- Non : l'autre !
- Et les preuves ?

- Justement... Le mieux serait qu'elles n'aient pas de valeur.
- Elles en ont.
- Se faire payer par sa cliente, d'abord, me paraîtrait une sage précaution.
- On attentera à sa vie ?
- Attenter est un mot qui laisse la place pour une éventualité heureuse : j'emploierais décéder comme un verbe acquis.
- On voudra la tuer ?
- On fera en sorte que la procédure engagée devienne caduque.
- Voilà un euphémisme peu rassurant.
- Je ne cherche pas à vous rassurer, je dis ce qui sera !
- Et vous admettez ce dénouement comme allant de soi ? Vous ? Un Tribunal ?!
- Tribunal des Concessions.
- Des Concessions... Ou tout autre tribunal !
- Selzé n'abrite que celui-là.
- Et pour ce qui ne concerne pas les Concessionnaires ?
- Il y a les Décrets.
- Ah ? Et pas de tribunaux ?
- Pour les Journaliers : non.

Wer essaya d'imaginer ce système. Puis renonça. Mais si son réalisme s'accommoderait de l'information, il n'en irait pas de même pour les risques encourus qu'elle entrevoyait pour ses clones. Elle redoubla de prudence :

- Enregistrons ces preuves d'abord et j'en référerai à ma cliente.
- Elle pourrait vous enlever sa confiance.
- Je lui répéterai vos conseils, elle décidera elle-même.
- Votre persuasion lui serait, auparavant, profitable. Si vous n'insistiez pour ces enregistrements qui scelleront son destin dès à présent.
- Je la crois optimiste.
- Téméraire. Allons-y ! Ces... « preuves » ?

Le Huissier se rapprocha du clavier de sa console et commença à pianoter d'un air accablé, comme s'il se faisait complice d'un assassinat. Puis, progressivement, il se fit résigné et son ton devint plus neutre : « ... Nom... Prénom... Qualité... »

*

Il copia tout, répétant mot après mot, syllabe après syllabe, comme s'il avait voulu dégager sa responsabilité. Puis il relut le tout d'une voix impersonnelle, et attendit de Wer quelques précisions supplémentaires. Mais elles étaient superflues : « tout y était ». (Et lui n'en croyait pas le moindre mot, c'était flagrant !). Il inscrivit la date à la main et tendit le feuillet à la Conseillère en regardant ailleurs. Puis il marmonna, comme pour lui, tout en ramenant son visage face à Wer, progressivement...

- Vous ne m'avez pas cru, madame Sigri Wer...?
- Si !
- Alors, j'en déduis que tout cela est faux.
- Parfaitement exact.
- Et vous vous imaginez que la Concession Loï...?
- J'imagine quoi ?

- Votre cliente devra être un modèle de prudence aussi longtemps que cette procédure durera. Des mois et des années. Ce sera interminable. Loï ne pourra pas laisser faire.
- Dans ce cas, il lui faudra recommencer son crime. Et le recommencer encore et encore.
- Beaucoup de disparitions sont à craindre.
- Le mot beaucoup relève de l'outrance, je n'ai que plusieurs clientes. Et nous commencerons par celle dont voici une des mèches de sa chevelure. (Il tendit la main, mais la Conseillère enleva vivement la sienne.). Blonds. S'ils se perdaient, ça ne coûterait qu'une seconde mèche à ma cliente. Mais ils ne se perdront pas, n'est-ce pas ?
- Je les porte immédiatement au bureau de l'analyseur. Pour le résultat, il me faudra une adresse. À moins que Loï ne m'ait devancé.
- Je ne vous demande pas si vous avertirez Loï...
- Vous ne me le demandez pas.
- Alors, envoyez les résultats directement chez elle et donnez-moi son adresse.
- Son adresse ? (Un rire contenu illumina le visage de l'Huissier). Quand nous passerons dans le hall... Son adresse ? Oh oui ! Certainement que Loï figure dans la console. Oh oui : la Concession Loï couvre un peu plus de vingt mille kilomètres carrés !
- Précisément. Connaître son emplacement...
- Prévoyez une demi-journée pour y aller. Puis le retour... Ou bien, encore plus rapide et plus sage : passez par une console.
- C'est une idée. La console sera pratique pour un rendez-vous.
- Vous y emmènerez votre cliente, à ce rendez-vous ?
- Quand cette procédure aura produit ses premiers effets.
- Ah, bon ! (Redevenu sévère, il remit à Wer une copie et se leva). Suivez-moi !

Après s'être épousseté la tunique d'un geste négligent, il sortit, sans même se soucier de Wer, qui dut bloquer le battant de sa bottine. Elle n'essaya pas de le rattraper trop rapidement : ce dos arrondi, cette démarche rapide et raide, ces bras bloqués, c'était plus qu'une condamnation en marche. (Une marche funéraire anticipée !). Il faudrait jouer serré si cet Huissier était représentatif du tribunal des Concessions !

Mais, au frisson qui s'ensuivit, Wer ne put s'empêcher de frémir à ce pressentiment qui balayait cette vague espérance : visiblement, cet homme n'avait pas feint. Il était tombé des nues. Il n'avait que relevé, tout simplement, ce qui l'ahurissait. Son rire, dès que son esprit avait effectué les rapprochements. (Ça promettait !). Mais elle en avait vu d'autres, il lui en faudrait plus pour la déstabiliser. Loï, c'était son affaire. Un couronnement.

Viefield n'était plus ni dans le couloir ni dans le hall (?). Mais cette interrogation n'eut pas de réponse : Wer, à aucun moment, n'eut le loisir de s'écarter des pas réguliers de l'Huissier.

L'homme la menait dans un service ressemblant à un hôpital sans malades. Il réclama la mèche de cheveux, la remit à un homme habillé en blanc, auquel, d'un ton indéfinissable, il demanda une confirmation de réception, puis, après avoir poussé un discret soupir de soulagement, accompagna, de son pas mécanique, la Conseillère dans le hall.

- Voilà... C'est vous qui l'aurez voulu. Je ne saurais trop vous encourager de demander audience à Loï, des fois que son héritière veuille accepter une conciliation.
- Je lui proposerai.
- Vous lui... « proposerez » ? Oui, bien sûr... Madame la Conseillère, je vous souhaite la meilleure journée !

Soudain détendu, il ne cachait plus son hilarité.

Wer n'aurait su apprécier d'en être ouvertement la risée plus longtemps. Mais une idée la retint : l'homme était-il si certain de son fait, pour avoir un tel comportement (?). Enfin, l'avenir dirait. Dans l'immédiat : quitter ce lieu où il lui semblait bien avoir dû supporter, depuis longtemps, un tel affront. Mais toute chose se payait ! Quelques fois, au centuple.

Ce n'était pas le moment. Maintenant, il fallait retrouver ce Viefield qui devait se promener quelque part dans ce bâtiment. Un bâtiment si vieillot que l'on eût dit un musée. Elle s'accorda quelques minutes et s'affala sur une banquette, heureusement placée là. Les muscles de ses jambes la faisaient souffrir : à vouloir la domestiquer, cette satanée pesanteur était redoutable !

**

Demander des explications aux employés de la Cité Administrative s'était révélé une entreprise destructrice pour sa propre raison, chacun affirmant tout et n'importe quoi avec la plus parfaite bonne foi ; tout ce que Viefield avait gagné, apparemment, c'était d'avoir été dirigé, enfin, vers le bon service. Selzé n'avait rien à envier à Celcius pour ces questions ! L'homme était affable, il se pencha vers Viefield avec beaucoup d'amabilité et d'attention. Peut-être allait-il savoir, enfin, si ce Tribunal des Concessions faisait respecter ses propres lois ?! Une question élémentaire qui paraissait n'avoir jamais été posée sur cette planète !

Viefield, pour la troisième fois, répéta posément :

- En tant que « Conseiller » auprès du Tribunal des Concessions, sauriez-vous me dire qui fait respecter vos décisions ?

L'homme, le regard fureteur et le geste nerveux, rectifia l'échancrure de son col, puis, avec application, croisa ses mains épaisses sur la table rustique, comme pour se calmer : il consentait.

- Quel est votre problème, exactement ?
- Supposons que je sois héritier d'une Concession et que l'on prétende avoir retrouvé un de mes frères.
- Quelle Concession ?
- Peu importe laquelle, c'est une supposition.
- Ah, vous n'êtes pas héritier, alors ?!
- C'est une façon de poser mon problème.
- Ce n'est pas un problème puisque vous n'êtes pas héritier !
- Admettons que j'en sois un.
- Pourquoi admettre une telle vantardise ?
- Faisons comme si c'était vrai !
- Vos rêves seraient-ils si pesants que vous leurs accordiez une telle emprise sur votre réalité ?
- Une supposition que ce soit vrai : « Je suis héritier, et l'on me présente un frère »

- Soit. Un frère que vous ne connaissiez pas ?
- Évidemment ! Si je le connaissais, il n'y aurait pas de surprise ; donc pas de problème de légalité, puisque nous nous serions arrangés !
- Je ne connaissais pas ce jeu. Ainsi, vous ne connaissiez pas votre frère ?
- Je pose mon problème ainsi.
- Il y aurait des abords plus simples !
- Par exemple ?
- Cette situation où vous le connaissiez déjà.
- En ce cas, j'aurais déjà été confronté à ce problème et j'en aurais la solution. Mais, dans ma supposition : « je ne le connais pas ». Qu'est-ce qu'il en adviendra de moi ?
- Vous ne m'avez pas précisé quelle Concession.
- Peu importe !
- Oh, mais si !
- Tiens !? Ça, ça m'intéresse.
- Ce frère deviendrait secondaire ?
- Je... Non ! Puisqu'il reste la clef de voûte de ce que je voudrais élucider ! Selon vous, ça tiendrait à la concession mise en cause ?
- C'est évident !
- La loi ne serait-elle pas la même pour toutes les Concessions ?
- Si, bien sûr ! Où irions-nous s'il y avait une loi pour chacune d'elles ! La Loi est la même pour toutes !
- Alors, pourquoi insinuer que telle concession influencerait ?
- Si c'est une de ces minuscules Concessions de l'Est...
- La Loi n'est-elle pas appliquée par-là ?
- La Loi existe depuis bien des années et elle a été codifiée pour s'appliquer à toutes. Quelle idée !
- C'est vous qui aviez introduit ce distinguo.
- Il n'y a qu'une seule loi, voilà ! Vous devenez agaçant avec vos jeux sans queues ni têtes.
- Je quête un conseil pour une situation supposée bien précise.
- Une supposition précise. Vous frôlez le paradoxe !
- J'aimerais élucider...
- J'ai compris ! Élucider une supposition...
- Si nous en revenions au problème que je soulève.
- Votre problème.
- Oui : « mon » problème. Dans le bureau des héritages, un de vos collègues m'a laissé entendre que la Loi n'était guère applicable à la concession Am.
- Vous êtes C'Am ? (L'incrédulité éclata sur son visage !).
- Mais, non ! C'est un exemple que j'avais pris au hasard : une concession qui ne soit ni immense ni minuscule.
- Ni grande, ni petite : elle n'existe plus.
- Eh bien, ça tombe pile ! Supposons que la concession Am ait un héritier qui verrait arriver un frère.
- C'est un très mauvais exemple puisque cette concession est en liquidation.
- Alors, prenons une de ces « minuscules » Concessions de l'Est.
- Vous changez constamment d'exemple !
- Pour une concession de l'Est, la Loi s'applique-t-elle ?

- La Loi vaut pour toutes.
- Un héritier qui verrait arriver un frère...
- Bizarre supposition : impossible !
- Dans ma supposition, cela est possible. Qu'est-ce qu'il se passe dans cette situation ?
Que dit la Loi ?
- À quel propos ?
- Que devient l'héritier déjà existant ?!
- Il ne l'était pas, puisqu'il avait un frère !
- Ah. Alors... Disons : l'arrivant était l'héritier.
- C'est vous qui le dites. Dans ce cas, il hérite.
- Ah ! Enfin !
- Ah, ah, ah... Oh, oui !
(Viefield ne s'attendait certainement pas à déchaîner les rires du conseiller, alors qu'il lui semblait avoir touché, enfin, au but.)
- Je ne perçois pas ce qui peut déclencher une telle hilarité !? Ce serait une situation dramatique, non ?
- Très dramatique ! (Il faisait de méritoires efforts pour recouvrer son sérieux). Très dramatique ! Oh oui !
- Qu'est-ce qui vous fait rire ?
- C'est de penser à votre exemple ! Une personne, se rendant à une Concession, et qui dirait à un Héritier : « je suis votre frère ».
- Quoi de si surprenant et de si hilarant ?
- Absurde ! Comment voulez-vous qu'un Concessionnaire se laisse aborder par un inconnu se disant son frère ?!
- C'était précisément ma question.
- Ou bien l'inconnu est un imposteur... et il est idiot ! Ou bien, il est réellement le frère, et il l'est encore plus... idiot !
- Pourquoi ?
- Dans le premier cas, il aura risqué sa vie pour rien ! Et dans le second, il sera certain de mourir.
- Ah ?
- Si j'étais cet héritier, j'estourbirais l'usurpateur promptement. Entendons-nous bien : « si je voyais arriver un soi-disant frère », je le précise !
- Et si c'est vous l'usurpateur ?
- Impossible !
- Vous auriez tué votre frère ?
- Moi ? Non !
- Vous venez de le dire !
- Dans les deux cas, je suis allé l'enterrer, et je reste en place.
- « Enterré » ?
- Je suis allé l'enterrer dans un rayon de deux cents kilomètres, ou plus loin, et je n'en dors que mieux.
- Et la Loi ?
- Votre exemple était une minuscule concession de l'Est, non ?
- Oui.
- Alors, je reste en place.
- Et si l'on retrouve le cadavre ? L ' « Enterré » ?

- Dans un rayon de deux cents kilomètres ou plus ?
- Ça peut se faire !
- Dans ce cas, ce sera à la Concession voisine de s'expliquer. Laquelle le fera, sans doute.
- Pourquoi la concession voisine ?
- Mais parce que je l'aurai enterré là ! Ou bien, je l'aurai précipité dans les eaux du Sillon.
- Vous faites peu cas de la Loi.
- La Loi dit qu'il ne peut y avoir qu'un seul héritier en titre !
- Alors, pourquoi assassiner un pauvre bougre, usurpateur ou pas ?
- Prouver que c'est un usurpateur prendrait beaucoup de temps. Par contre : se présenter à la porte d'une concession prospère, en prétendant je ne sais quoi, c'est déjà une preuve de tentative de malversation, non ?
- Comme vous y allez ! Et si c'était vraiment votre frère ? Et qu'il soit le véritable héritier ?
- Était... Parce que, vous, vous laisseriez vivant un frère qui pourrait vous occire du jour au lendemain ?!
- Vu de cette façon... Et si ce n'est pas une « minuscule concession de l'Est » ?
- Je ne ferai pas de différence.
- Vous aviez, cependant, laissé entendre comme une dissociation des similitudes.
- Ce serait déjà une absurdité pour une petite concession, alors, s'y essayer pour une grande concession de l'Ouest !
- Que devrait faire quelqu'un qui pourrait prouver qu'il est l'authentique héritier, alors ?
- Tout, sauf ça. Car il passerait encore plus vite de vie à trépas !
- Même s'il est réellement le frère ?
- Il signe une décharge devant le Tribunal ; il dépense beaucoup de solars pour proclamer sa dépendance au frère en place ; et il ne s'endort plus jamais des deux yeux à la fois.
- S'il renonce à son héritage, devra-t-il encore se méfier ?
- Un mort n'entamera jamais une quelconque procédure.
- Le fait est... Et la Loi ? Que dit le Tribunal des Concessions ?
- Si le Tribunal devait s'occuper de tous ces dérangés mentaux ! Il a bien assez à s'occuper avec le reste. Tenez : il n'y a pas un an qu'il y a eu des enchères. Ni plus simples, ni plus compliquées que celles habituelles. Eh bien, elles ne seront pas purgées avant cinq ans ! Que faites-vous des cultures ? Des bêtes ? Alors, si vous vouliez vous pencher sur des disparitions...
- Des cadavres !
- Des cadavres, si on les trouve ! Ce ne seront que des disparitions. Encore faudrait-il qu'elles nous soient signalées.
- Des disparitions se métamorphosant en cadavres...
- Si on les trouvait ! La Loi ne dit pas de chercher des cadavres qui n'existent peut-être pas !
- Et les identités ?
- L'année dernière, il a été retrouvé quatre mille six cent douze morts, pourquoi voudriez-vous que ce soient des cadavres ? La plupart étaient en état de décomposition ou de squelette. Certains avaient des papiers, pour d'autres, une

compagne ou un ami avait demandé une recherche. On en a découvert dans des canaux, en rase campagne, sur une voie, dans un dortoir, un peu n'importe où : impossible de tenir une comptabilité ! Dont tout le monde se moquerait, prenez-le en confiance.

- Et la Police ?
- La Police des Tribunaux ? Ou bien celle des Concessions ?
- Des Tribunaux !
- Mêmes fonctions que celle des Concessions.
- Pourquoi une différence, alors ?
- La police du tribunal est permanente ; tandis que celle des Concessions peut être levée par un Concessionnaire à tout moment pour une période indéterminée. Mais il n'y a jamais d'émeutes ici ! Quant aux voleurs, il n'y a rien à voler.
- Des solars dans la poche du voisin, non ?
- Pas de solars-monnaie chez les journaliers : des crédits seulement, sur un compte. Mais d'où venez-vous ! Les contrats donnent droit aux rations, et comme les contrats ne durent jamais bien longtemps. Et des rations : qui voudrait accumuler de telles valeurs ? Quelqu'un qui voudrait louer des journaliers à une Concession, alors ? Ridicule ! Non, les solars ne circulent que dans le monde des Concessionnaires et ne s'y fait pas admettre qui veut. Le Conseil reçoit les demandes et décide souverainement. Et vous ne seriez inscrit que provisoirement ! Peut-être votre héritier... Mais seulement si vous aviez été accepté de votre vivant et jugé exceptionnellement digne.
- Et si j'avais suffisamment de solars pour acheter une Concession ?
- On n'achète pas une Concession !
- Énormément de solars...
- Comment les auriez-vous eus ? Et comment convaincriez-vous le Tribunal de vous en accorder une qui appartienne déjà à un Héritier ?
- Et si cet héritier est convaincu d'assassinat ?!
- Vos questions vous font tourner en rond ! Quelles sont les raisons de toutes ces interrogations ?
- Je songeais à un héritier qui, un jour, verrait arriver un de ses clones dont il n'aurait pas eu connaissance, et...
- Curieuse histoire.
- Un conte. Un conte sous la forme d'un reportage. Un héritier qui ne saurait pas qu'il a été cloné. Il serait de bonne foi. Tous les deux n'auraient pas d'animosité l'un envers l'autre...
- Seriez-vous de ces écrivains que nous envoient les Mondes ?
- Oui et non. J'accompagne une Conseillère de Celcius. Un documentaire qui se présenterait sous la forme d'une chronique basée sur le réel me procurerait quelques subsides. Il s'agirait d'explorer les implications de la Loi.
- Rester dans les limites du vraisemblable est raisonnable.
- Pourtant, cette éventualité serait possible ?
- Les Mondes Humains pourraient ne plus avoir besoin des productions alimentaires de Selzé ; tout est possible si l'on se tient aux productions de l'imaginaire. Notez bien que ma patience est infinie.
- Cependant...

- Cependant votre conte en serait réellement un, et votre documentaire ne serait même pas un cas d'école : le laboratoire des clones est fermé depuis de nombreuses années ! Je crois qu'un minimum de vraisemblance... De plus, quand il y avait ces clones, le véritable descendant était détruit dans les huit jours de sa naissance, et le clone purifié, livré huit mois plus tard : vous voyez bien que rencontrer son frère lui était impossible ! Et se contester soi-même frise l'étrange... Surtout quand on est mort. Même pour des journalistes, votre conte n'aura aucun succès. Votre esprit est fécond, mais de telles divagations mènent à un échec certain. Je ne parlerai pas des Concessionnaires qui, eux, hurleront de rire !
- Selon vous, si je voulais inventer une histoire nantie de quelque crédibilité...
- Elle gagnera, au préalable, à avoir respecté la Loi et la logique.
- Cependant, j'aurais aimé traiter ce sujet.
- Vous me désespérez ! Pourquoi ne pas transposer, par exemple, un de ces drames qui surgissent, ici ou là, lors d'une Enchère ?
- Cela a dû déjà être fait.
- Certainement ! Mais ça fera un succès, à coup sûr.
- Je voulais faire du neuf.
- Je comprends. Certains s'y sont essayés, sans doute. Mais leurs traces sont inexistantes ou oubliées ! Les Enchères sont une inépuisable mine de drames que le public subodore, mais qui ne sont jamais franchement dévoilés ; alors, sous couvert de faire une œuvre d'imagination, vous lèveriez un coin du voile...
- Je suis loin du thème que je m'étais assigné !
- Un lecteur tolère des entorses au rationnel, mais, moi, je resterais dans les limites de l'acceptable. Tenez : j'ai lu récemment une œuvre dans laquelle un personnage, passé « de l'autre côté » de la Clôture, veut revenir dans la Plaine. Une œuvre très osée, puisqu'il est impossible de passer au-delà de la Clôture ! Mais, si l'on accepte ce postulat posé par l'auteur, on se prend au jeu des efforts que le héros déploie pour revenir. Un lecteur peut tolérer un cas limite, sans doute. Je vous conseille de lire ce livre car son auteur a vraiment flirté avec l'incroyable. Mais il a su retrouver astucieusement ses marques, car son héros revient.
- Revient...?
- Le lecteur n'aurait pas accepté qu'il s'en aille exprès définitivement ! Un simple accident. C'était un imaginaire concours de circonstances : il est tombé dans le Sillon un jour de crue, et un remous le fait passer sous la Clôture. Je suis d'accord avec vous, le fait est tiré par les cheveux, soit ; mais l'homme réussit à repasser car l'isolement le terrifiait. Comprenez-vous ? L'isolement le terrifie. Cette terreur, d'être seul, le fait, donc, revenir. L'action se passe au printemps. Un Concessionnaire le repêche épuisé, et l'engage pour un contrat de trois ans. Ensuite, le rescapé conduit un de ces abattoirs mobiles le long des routes et fait la connaissance d'une jeune fille. À la fin, il aperçoit la Clôture dans le lointain. C'est vraiment très beau ! Bien écrit. Une forte émotion. On s'est arraché cette histoire sur les consoles !
- Vous me voyez dépité.
- Faire mieux sera difficile, en effet ! Mais laisser son esprit vagabonder dans l'inconcevable vous mènera à l'échec et au découragement.
- Je tenais à mon histoire d'héritiers.
- Prenez le cas où le clone décède au laboratoire, cela a dû se produire au moins une fois ! L'héritage subit une perturbation passagère et tout revient dans l'ordre. Insistez

sur la nécessité d'avoir dû faire un second clone. Reconnaissez le mal que je me donne !

- J'ai deviné la brutalité de vos mœurs et cela ferait un bon sujet.

- Vous vous obstinez ? Ne perdez pas de vue que, si vous n'êtes pas originaire de Selzé, il serait regrettable que vous donniez une image déformée de nous dans les autres mondes. Il y aura des protestations, des échanges de notes qui n'en finiront plus. Pensez à ces quotas, toujours en équilibre instable, que les mauvais esprits cherchent à remettre en cause en permanence. Et la convertibilité des solars ! Vous savez comme sont les gens.

- Quels gens ?

- Les gens ! Ils saisissent le moindre prétexte. Il n'y a pas si longtemps, certains voulaient comparer une heure de travail dans un champ de Concessionnaire avec une heure de travail passée je ne sais où, à faire je ne me souviens plus quoi ! Comme si ramasser des pommes pouvait avoir un lien avec un mécanicien de ferry sur Celcius ou sur Vieille Terre !

- Nous sommes vraiment loin de notre sujet.

- De « votre » sujet, pas si loin. Imaginez que notre censure laisse s'exporter votre publication ?! Ou pire, que vous la publiiez sur Celcius ?! Et qu'il en soit fait allusion lors de la révision des quotas ?

- Vous me donnez une grande importance. Et puis, il me plairait de demeurer sur votre monde définitivement.

- Rappelez-moi votre nom ?

- Cert Viefield. J'accompagne la Conseillère Sigri Wer.

- Je ne connais pas de Conseillère Wer au Tribunal.

- Conseillère en Humanité, sur Celcius.

- Ah bon. Une étrangère de passage, alors ! Et vous imagineriez qu'elle puisse lire vos hasardeuses compilations avant de repartir ?

- Je n'ai encore rien transcrit de mes premières impressions.

- Et c'est tant mieux ! Revenez me voir avec l'ébauche du manuscrit, j'ai un goût très sûr. Méfiez-vous, l'imagination mène à des déboires ! Et ce sera mon dernier conseil pour aujourd'hui. Si j'ai pu contribuer, si peu que ce soit... Vous avez dit : Cert Viefield, accompagnant madame « Wer », de Celcius ?

- Oui.

- Eh bien, à nous revoir, monsieur Viefield !

L'intention était nette : un avertissement avait clôturé l'entretien. Viefield se retira avec force sourires respectueux. Mais sa sensation de malaise perdura jusqu'au hall, l'endroit où (il l'espéra) ce fonctionnaire l'avait perdu de vue. Il fit semblant de ne pas voir Wer qui se levait, et ne se laissa rejoindre, par elle, que dehors.

Le paradis recelait un peu de l'enfer. Avant, ou après, la dite Clôture ?

CHAPITRE 17

... « Tournez à droite et ce sera tout droit sur deux cents kilomètres...
Accélérez, puisqu'il n'y a que nous ! »

Wer avait pris son air obstiné et rangeait ses notes. Viefield fit une dernière tentative :

- Nous pourrions dormir aux alentours de la gare !
- Gagner du temps est notre meilleur atout.
- Nous n'arriverons qu'au petit jour à cette Concession Loi !
- C'est une très bonne heure pour une négociation.
- Quelle négociation ? C'Am a été grugé et...

(Viefield préféra se taire. Une négociation ?! Le Huissier avait été suffisamment explicite sur le Droit et les applications de la Loi tels qu'on les pratiquait sur Selzé !).

- Accélérez ! Votre ami s'était mis dans un sale pétrin et me devra une fière chandelle si je répare ses bourdes. Mangez, ça vous occupera les mâchoires !

Le ferry volait littéralement sur la route lisse, et les champs succédaient aux champs. Un paysage que l'on aurait cru aplani artificiellement : pas la moindre colline ! Les seuls reliefs résultaient des creux des canaux ou de l'assise des bâtisses d'où sortaient de monstrueux tuyaux d'irrigation ; le regard se fatiguait et les paupières pesaient.

Viefield termina ses tablettes nutritives, pensivement. Wer ne s'était pas laissée attendrir : pas question de dormir ! Dans le crépuscule, l'horizon était disparu et les phares n'illuminaient plus que le ruban monotone...

- Madame la Conseillère, je doute fort que vous ayez gain de cause : la Loi des Concessions m'a paru très élastique.
- La Loi est la même sur tous les Mondes Humains ! Tout est affaire de transactions. De quoi vous mêlez-vous ?!
- J'ai discuté avec des fonctionnaires, la réception chez cette Concessionnaire promet d'être agitée.
- Vous garderez le ferry. Ce sera une simple prise de contact. Une question qui nécessitera une demi-heure, pas plus.
- À moins que nous nous fassions, sur le champ, jeter dehors !
- L'avenir de votre ami vous tient-il si à cœur ?
- Évidemment !
- Surtout le vôtre !
- Sur Celcius, j'en avais aucun.
- Ces virus ?
- La récurrence coûte cher.

Wer émit une petit rire comme pour elle-même. Elle avait l'air confiante dans ses capacités. Viefield ne partageait pas son optimisme et se garda bien de soulever le problème de la convertibilité de ses solars-Celcius. Il était préférable de s'absorber à conduire cet engin pour réfléchir le moins possible.

*

Au petit jour, une brume estompait la plaine. Ils dépassèrent de lourds engins, en stationnement le long d'une forêt dont des pans entiers avaient été abattus et en cours de chargement. Mais, à cette heure matinale, les tentes alignées à l'écart étaient encore sans vie. Viefield en compta une cinquantaine, chacune pouvant abriter une quarantaine de bûcherons. Emmenaient-ils avec eux leur famille? Dure existence.

Ils n'avaient plus croisé un seul véhicule de toute la nuit et Viefield spéculait sur son futur. (Wer aimait retourner le fer dans la plaie !). Et si son ami ne reprenait pas possession de son bien ? Échoueraient-ils dans des emplois de journaliers ? Des Journaliers sans solars... Seulement une carte de crédits. (Fâcheux !).

Il préféra observer la brume qui se levait. La forêt avait fait place à une étendue d'un vert cru. Le bloc d'une station de pompage revint sur la gauche. Ils étaient tous identiques. Il lut : « Station 14 ». Et toujours ces mêmes tuyaux énormes plongeant dans le sol...

De la Station 14, encore dix kilomètres, et il faudrait prendre une voie à gauche, pendant cent kilomètres. Puis à droite.

Il ne quitta plus la route des yeux.

*

Wer sommeillait encore malgré le bruit métallique de la porte. Elle ne s'était même pas réveillée pendant cet arrêt ! Viefield remonta dans le ferry et remit en route. Les jupes se regonflèrent, l'engin vibra, puis s'ébranla au fur et à mesure que les pales prenaient de la vitesse. La randonnée reprit dans le bourdonnement lancinant et les premiers rayons du jour.

« Loï » : bizarre nom pour une exploitation agricole. Que lui avait dit C'Am ? « Le nom du premier Concessionnaire à qui l'on avait attribué... » ? Non, pas attribué : vendu. La Plaine avait été vendue par morceaux. Plus loin, vers l'est : une clôture. Loin. Deux mille kilomètres. Une voie ferrée tournait, desservant jusqu'aux Concessions de l'Est. Ces minuscules Concessions de l'Est, comme l'avait précisé l'Huissier du Tribunal. Loï... Cinquante mille hectares. Ou cinquante mille kilomètres carrés ? Combien, pour la Concession Am, une Concession « moyenne » (?)... Ça en faisait des journaliers pour cultiver, entretenir, récolter, abattre des forêts, transporter. Que valait, ici, un contrat conclu sur San Séverina ? Probablement : rien ! Le Tribunal était une création des Concessionnaires et ne se soucierait pas d'un chiffon signé ailleurs. Rien de plus qu'un laissez-passer, auquel on n'attribuait, certainement, aucune valeur, hormis celle qu'il faudrait déguerpir de cette planète quand les Autorités en auraient assez de le voir, lui, Viefield...

*

Son attention défaillante menaçait de lui jouer un tour ; Viefield coupa l'élan de la turbine. Le rappel autoritaire de Wer ne lui arracha qu'un mouvement d'humeur. Il prit tout son temps avant de la remettre en route. La turbine, réorientée, poussa l'engin dans une allée bordée d'arbres. La main ferme de Wer s'abattit sur l'épaule de Viefield...

- Arrêtez-vous face à cette trouée, là-bas, à droite ! Que nous puissions apercevoir ces corps de bâtiments. Allez !

Agacé, Viefield relança le ferry jusqu'à atteindre le point choisi, puis coupa le contact, d'un geste sec.

La Conseillère descendit péniblement. S'appuyant sur l'avant du ferry, elle scruta l'ensemble d'un oeil connaisseur.

Un corps central, haut de deux étages, couvert d'une toiture compliquée, surmonté d'antennes monumentales. Et puis des annexes, à l'écart : tout un village protégé par des haies coupe-vent, denses et majestueuses.

Au premier plan, le soleil de Selzé éclaboussait d'une clarté joyeuse la façade du majestueux bâtiment où les nombreuses fenêtres réverbéraient maintes flamboiements.

Un régal pour la vue ! Wer admira, l'air heureuse...

- Ainsi, voilà notre ennemie. Un chef-d'œuvre de bon goût : harmonie, grandeur discrète, richesse mesurée mais bien présente... Forte partie ! (Elle reprit sa place.) Et satanée pesanteur ! Emmenez-nous là-bas, au plus près, et vous stoppez devant la porte principale !

Viefield remit le contact, vira au plus juste, revint sur la voie carrelée de bleu soulignée de dorures, et la suivit. La pression de l'air exercé par les pales bouleversait la poussière de ce début d'automne de la plaine de Selzé, engendrant un nuage qui ne pouvait que trahir leur arrivée. Cinq minutes plus tard, le ferry vint s'essouffler devant un perron de pierres taillées, huit cents mètres plus loin, et s'affala devant un monumental perron.

Un homme, en livrée bleue, sortit aussitôt d'une porte secondaire. Il se précipita et se livra à une ébauche de révérence.

Wer appréciait la réception. Elle tempéra le ton de sa voix jusqu'à la rendre agréable :

- Mon Ami, voudriez-vous me conduire auprès des propriétaires ?

- Vous n'étiez pas annoncés, mais je m'en soucie immédiatement. Veuillez me suivre.

La Conseillère, laborieusement, affronta, une à une, les douze marches. L'effort gâchait déjà la satisfaction d'être arrivée à pied d'œuvre, tandis que l'homme, respectueux mais sévère, n'avait pas fait un pas de plus et l'invitait d'un geste à peine formé. Il disparut et la planta au beau milieu d'un large couloir, où guéridons et sièges montraient le luxe rustique des propriétaires. Un mobilier massif, robuste, et, cependant, sculpté élégamment. Les attributs du Pouvoir, constata-t-elle.

*

Passées dix minutes, mortifiée, elle décida de s'asseoir et attendit patiemment qu'un bruit de pas lui confirme qu'on ne l'avait pas oubliée. À cette heure matinale, le, ou la propriétaire des lieux ne pouvait qu'être présent ! Et si l' Héritière C'Loï avait fait Alliance de Mariage, alors pourquoi pas les deux !? Mais, compte tenu de cet accueil,

elle pria pour qu'un des deux fût absent : la négociation, souvent, se révélait moins rude.

Ce furent des pas lourds qui se firent entendre, en résonnant sur le carrelage, en contrepoint des talons sonores d'un serviteur. Un homme, grand et massif, à l'allure décidée, surgit d'une embrasure de porte et ne s'immobilisa qu'à un mètre de la Conseillère. Elle dut prendre sur elle pour ne pas reculer ses genoux !

Cette provocation méritait une riposte : elle se leva.

Debout, l'homme lui rendait encore une tête et demie ! Les similitudes avec C'Am éclatèrent dès le premier regard : cheveux bruns et épais, mêmes épaules musclées, même poitrine profonde, même cou épais et court. Et ces jambes, comme deux arbres noueux, enserrées dans un froc ajusté. La figure, bien que résolue, clamait haut et fort que l'individu profitait gaillardement des bienfaits et privilèges de sa caste. Les yeux étaient rigolards, mais acérés et perçants. Les lèvres trahissaient une moue méprisante, facilement méchante.

Wer ne se décontenança pas :

- Mes hommages de meilleure journée monsieur...
- Concessionnaire Riva. C'Riva-Selzé ! Je suis pressé.
- Et mon intention n'est pas de perturber votre emploi du temps.
- Mais vous êtes là, cependant ! Madame ?
- Conseillère en Humanité de Celcius, cabinet Wer. Sigri Wer.
- Brièvement...?
- Je me rassieds. J'ai entamé une procédure et c'était bien le moins que je vous prévienne. Je tenais à éviter tout malentendu.

Le mot de « procédure » n'eut pas l'effet escompté : bien au contraire, la moue se précisa. Et ne s'atténua qu'à regret.

- J'ai dit : brièvement !
- Une procédure qui risquerait de vous amener quelques désagréments. Si nous n'y mettions des limites, bien sûr !
- Pas tant de phrases ! Précisez !

Le dénommé Concessionnaire C'Riva-Selzé n'affectait aucune politesse. Plus, même, il invitait Wer à s'expliquer, d'un geste agacé de mauvaise augure. Mais Wer avait décidé qu'il devait faire un pas à son tour !

- Le minimum : vous êtes pressé et moi aussi. J'ai fait un long trajet et je dois regagner la Cité, ce jour même. Je résume : vous avez conclu une alliance de mariage avec une dénommée C'Loï dont la particule prête à contestation. C'est l'opinion de ma cliente. Il s'en est ensuivi quelques répercussions dont la validité est sujette à caution. C'est déjà enregistré - à titre conservatoire - auprès du Tribunal des Concessions. Ma cliente serait soucieuse d'en limiter les conséquences. Voilà.
- Ne pas entamer de procédure aurait exaucé ses vœux au-delà de tout !
- Elle a insisté afin d'établir une base de négociations.
- Un conseil éclairé aurait suffi à lui faire toucher du doigt les soins nécessaires à son état.
- Son état ?
- Mental.
- Comme vous y allez ! Ces précautions ont été prises.
- Nous avons pourtant de bons docteurs.
- À la Cité ? Sûrement : j'en viens et je l'ai constaté.

- Vous m'en donnerez les noms.
- L'avis vous parviendra sous peu. Je m'attendais à plus d'ouverture d'esprit de la part du mari de l'héritière Loï. Ce sera aussi l'avis de ma cliente !
- Est-elle jeune et belle ? Si oui, amenez-la moi ! Et saine d'esprit, ça va sans dire. Ce dont je doute.
- Une héritière Loï de fort belle apparence.
- Amenez-la !
- Son emploi du temps souffre d'être très contraignant.
- Une Héritière, pensez donc ! Quelle Concession ?
- Loï.
- Eh bien, voilà, vous avez fait votre commission. C'est tout ?

(Il se moquait effrontément, mais ses yeux étaient deux armes. Wer s'était déjà confrontée à ce genre d'individu aussi sournois que dangereux ; elle se maintint dans une position de neutralité active).

- Ma fonction me fait obligation de défendre ses intérêts, c'est la réputation dont bénéficie mon cabinet.
- sur Celcius.
- Dans les Mondes Humains. Partout. Nous désamorçons des conflits qui, sans nous, risqueraient de dégénérer.
- Faites-vous allusion à l'état mental de votre cliente ? (Il riait à présent, content de son trait d'esprit. Wer enfonça son clou, résolument).
- Mon avis sera prépondérant. Ma longue expérience me permet d'affirmer que l'ironie est mauvaise conseillère, en la matière. C'est une perte de temps, le comprenez-vous ? Il faut calmer les uns et les autres, et en revenir au même point au bout du compte : des gamineries !

Le regard noir du Concessionnaire Riva parut vouloir la transpercer. Mais Wer soutint le duel silencieux. Elle n'aurait pas baissé les yeux, si une voix féminine et autoritaire ne s'était faite entendre, impérieuse : une jeune femme, d'une vingtaine d'années, faisait son entrée. Une réplique des adolescentes de la station ! Aussi blonde que Wer. Un ton cassant, habituée à ordonner :

- Qu'est-ce, Riva ?
- Une Conseillère en Humanité de Celcius. (Il répondait comme si Wer n'avait pas été présente). Une histoire à dormir debout, tout juste redevable de la médecine !

L'arrivante observa son époux quelques secondes, et ne se tourna dans la direction de Wer qu'après un pénible instant pour cette dernière.

- Vous ?
- Moi. Conseillère Sigri Wer.
- De Celcius, ai-je entendu !
- De Celcius.
- J'ai connu un Conseiller de Celcius.
- Ruan Si-Méarath.
- Exact ! Que voulez-vous ?
- J'ai expliqué à votre époux cette affaire qui vous concerne.
- Riva ?

Elle prenait son époux à partie. Il se fit conciliant et expliqua succinctement :

- Une héritière Loï serait tombée du ciel ! Je n'ai pas très bien compris.
- Vous avez compris ! (C'Loï ne s'en laissait pas conter.).

- Une personne qui se prétendrait Héritière de Loï et qui aurait engagé une procédure. Madame la Conseillère parlait de... négociations.
- Est-ce vrai ? (C'Loï reporta son attention interrogatrice vers la Conseillère.).
- Exact. Ma cliente...
- Une femme ?
- Oui, évidemment !
- Riva ? Est-ce encore une de vos farces ?
- Madame la Conseillère arrive et me déclare que vous n'étiez pas héritière de Loï. Je n'invente rien ! N'est-ce pas, Conseillère ?
- Cela est vrai.
- Ce n'était donc pas une fable...

Wer et Riva se regardèrent, ébranlés tous les deux de la réaction de C'Loï. Mais la Conseillère était habituée aux transactions houleuses, aux fréquents retournements, aux manœuvres retorses ; elle effaça toute expression de son visage. C'Loï était en possession d'éléments d'informations, il suffisait qu'elle abatte quelques cartes, qui orienteraient...

- Une Conseillère qui s'amuserait à une telle mascarade ne relèverait pas du cabinet Wer.
- Je ne vous attendais pas si tôt. L'on m'a averti de l'arrivée de C'Am. Où est cette cliente ?
- Des coïncidences, sans plus.
- Madame la Conseillère, vous me navrez !
- Une négociation sait faire le partage des avantages.
- Qu'avez-vous à négocier ! Une héritière qui n'existe que dans l'esprit d'un Failli ? Qui fait lui-même la démonstration de sa piètre imagination pour vous fourvoyer et vous faire perdre votre renommée ?
- Pour ce dernier point, je suis seule juge. Et je n'aime pas mélanger les affaires. J'ai des atouts sérieux, mais n'en userai que si mon intérêt était en cause...
- N'est-il plus question des intérêts de votre cliente ?
- Je n'ai pas envie de repartir pour Celcius... et réduire mes revenus ne saurait dépasser une certaine limite.
- Je ne vous comprends plus. Pourquoi cette esclandre avec mon époux ?
- Il ne me créditait d'aucun sérieux.
- Celcius aurait-il perdu ses attraits ? (C'Loï prouvait à Wer qu'elle aussi savait embrouiller une conversation !).
- Mon âge, chère madame.
- C'Loï-Selzé, s'il vous plaît !
- Il y aurait beaucoup de C'Loï, aussi je préfère utiliser « madame ».
- Vous insistez donc !
- Le nom de C'Am est tombé de votre bouche et non de la mienne.
- Comme il est tombé du ciel, lui aussi. Est-ce ce C'Am qui se serait inventé un atout ? Un atout que je qualifierais de fallacieux ?
- S'éterniser sur ce nom ne nous mènera à rien.
- Je comprends que vous le connaissez ? Il pourrait s'abuser de possibilités illusoire.
- Illusoire est le mot : quels appuis pourrait-il s'attirer ?
- Le vôtre, chère madame !
- J'ai, déjà, cette cliente.

- Exigeante...
- Raisonnable : c'est moi qui lui suggère.
- Par exemple ?
- De se contenter de peu. De se faire discrète. De reconnaître quelques réalités et d'en tenir compte. De souscrire définitivement si la transaction était correcte.
- Mais encore ?
- Quelques hectares pour la nourrir.
- Elle est jeune, avez-vous dit ; on a bon appétit...
- On est habituée à peu. Bien sûr, il faudra compter l'habillement, quelques séjours au bord de l'Océan, un peu d'éducation : des petits détails qui ne soulèvent habituellement guère de controverses.
- Peu exigeante, donc...
- Je saurai la domestiquer. À cet âge.
- Vous lui avez déjà appris à voler les hectares des autres !
- Oh ! Comment peut-on voler des hectares à quelqu'un qui ne les possède plus !
- Je vois... (C'Loï afficha, enfin, un sourire entendu.). Il vous faudra domestiquer d'autres personnes.
- C'était prévu.
- Mes informateurs ne s'étaient donc pas trompés.
- Ils ont anticipé, c'est tout à leur honneur.
- Et cette cliente...? Jeune ?
- L'âge des illusions.
- Cette procédure que vous lancez...?
- Pour prendre date, je ne pouvais faire moins. Je l'ai expliqué à votre époux.
(Cette précision ne déclencha chez C'Loï qu'une moue de mépris.)
- Et, bien sûre, on ne saurait imaginer qu'une Conseillère en Humanité de Celcius puisse croire - une seule minute - qu'il ne lui faudra pas prouver, tôt ou tard, la véracité de ce qu'elle avance.
- Pas trop tôt, cependant.
- Ni trop tard : les impostures ont toujours eu quelques maladifs adeptes. Vous vous êtes lancée dans l'impossible.
- Je me suis assurée auparavant.
- Combien d'hectares, avez-vous dit ?
- Je n'ai pas précisé. J'ai cru comprendre qu'il y avait liquidation fort compliquée.
- Il y en a de fort compliquées, effectivement. Ça prendra du temps. Votre cliente ne s'impatientera-t-elle pas ?
- Elle attend depuis si longtemps !
- Nous pourrions convenir d'un jour et d'une heure. Les consoles ont leur utilité. Mais ne sauraient remplacer éternellement des interlocutrices en chair et en os, vous vous en doutez bien !
- Les consoles seront pratiques pour débroussailler.
- J'inscris votre référence ?
- Je me déplace souvent, ma référence serait de peu d'utilité. La vôtre me semble plus appropriée.
- Vos soupçons entacheraient-ils, déjà, nos projets ?!
- Seulement une commodité, je n'ai pas de logement fixe.

- Je ne vous envie pas. Soit... (C'Loï ouvrit un guéridon puis se ravisa. Le referma et revint). Vous trouverez mon numéro partout où vous irez !

Wer jugea le geste mesquin mais dédia un fin sourire à la jeune femme qui la toisait : une petite vengeance qui sauvait la face à C'Loï, Wer lui en fit cadeau. Une façon de payer les grands pas que l'héritière avait consentis.

- Je n'y avait pas pensé, où avais-je la tête ! Permettez que je prenne congé. Votre Concession est magnifique. Et ces bâtiments !

- Ma Lignée a su.

- Je vous envie une hérédité porteuse de tant d'espoirs.

- Une hérédité sans divagations intempestives.

- C'est rare et ça n'en a que plus de valeur. Madame, Monsieur, je vous salue.

- Concessionnaires ! Concessionnaires « Loï-Riva-Selzé ». Ruan Si-Mérarth a toujours pris garde !

- Et je vous rends grâce de m'en avertir, je ne suis guère familiarisée avec ces titres.

- Si votre intention était de demeurer parmi nous...

- Elle le demeure. Je vous souhaite la meilleure journée !

C'Riva n'avait pu réprimer une grimace haineuse. L'héritière C'Loï, elle, lui distilla un sourire qui aurait donné des frissons à toute initiée. Wer affecta de ne pas s'en être aperçu et fit mine de gagner la porte. C'Loï, d'un geste nerveux, intima à son époux de devancer la Conseillère. Riva s'empressa.

Wer, du perron, lui adressa un dernier signe. Mais la massive porte, sans attendre un serviteur, se referma sèchement.

Maintenant, la guerre était déclarée ! Ce serait seulement en fin de journée qu'ils comprendraient qu'elle avait proposé une solution convenant aux intérêts des uns et des autres. « Riva »...? (Où avait-elle vu ce nom ?).

Revenue au ferry, Wer reprit sa place, secoua Viefield...

- Nous partons ! La chose de faite. Allons-y !

*

Au milieu du grand salon, C'Riva n'osait regarder son épouse en face.

C'Loï le rappela à l'ordre.

- Vous auriez pu me faire mander ! Si ce n'avait été ce hasard.

- J'ai cru à une folle. Si vous m'aviez dit que vous aviez dépêché nos gens.

- Toujours à courir après ces journalières, vous n'êtes jamais là !

- J'étais là ce matin !

- Et vous l'auriez laissé repartir sans que nous sachions ce qu'elle voulait.

- Vos gens ont dû vous dire.

- Que ce C'Am était revenu et qu'un groupe à pris une navette d'assaut. De l'Astroport, j'ai ordonné qu'on les file. Mais ils se dirigeaient vers la côte et, dans cette direction, il n'y a qu'un seul bourg. Et puis... Je ne pouvais deviner une telle déveine !

- Vous auriez une sœur ?

- Arrêtez avec ces balivernes, voulez-vous, Riva ! D'où voulez-vous qu'elle sorte ?!

- Vous avez négocié comme si vous l'admettiez.

- Je n'ai rien admis ! Il faut connaître les cartes de l'adversaire.

- Vous aviez, tout de même, un doute ?

- Croyez-vous à la génération spontanée ?
- Néanmoins...
- Néanmoins, je vais m'occuper de cette affaire !
- On ne peut faire moins.
- Que voulez-vous dire ?
- Qu'il faut s'en préoccuper.
- « Occuper », ai-je dit !
- On peut la faire suivre.
- Avec des tronçons de ligne droite de cinquante kilomètres ?
- L'hélicoptère.
- Si vous avez plus visible, faites-m'en part ! Nous activerons notre réseau. Peut-être qu'autour de ce C'Am...
- Nous en profiterions pour le liquider.
- Trouvons-le d'abord. Je suis persuadée que les uns nous conduiront aux autres, tôt ou tard. Étudions plutôt la Concession Am, pour le cas où cette vieille folle parviendrait à extorquer ces hectares.
- À nous ?
- Idiot ! Comment le pourrait-elle, hein ?! Si je devais transiger, ce sera sur une de ces parcelles découpées dans la Concession Am, pas dans la nôtre !
- Vous prenez cette affaire très au sérieux, ce me semble. Je ne vous suis plus !
- Jusqu'à ce que j'aie compris.
- Elle a parlé d'une « jeune personne »...
- Allez-vous cesser avec cette sornette ! C'est un prétexte.
- Vous perdez votre belle logique.
- Et vous : des occasions de vous taire ! Réfléchissez plutôt !
- C'est tout réfléchi : cette sœur existe. Ou n'existe pas.
- Bravo !
- Vos parents et les miens n'ont pu nous faire cloner. Et nous ne sommes pas les seuls dans cette situation : cette « sœur » est - donc - une invention. Parce que, si ça n'en était pas une...
- Que feriez-vous ? Je vous vois déjà en train de lui conter fleurette !
- Comment pouvez-vous me juger ainsi !
- Dans votre cas, ce ne serait pas un jugement, mais une anticipation certaine.
- C'Loï !
- Nous devons faire le point tous les soirs et à chaque fois qu'un élément nouveau surviendra. Plus question de disparaître des semaines entières ! Vous m'entendez ?
- Vous ne vous en plaignez pas systématiquement.
- C'est tout ce que vous trouvez pour vous dédouaner ? C'est moi que l'on est venu prévenir pour ce C'Am.
- Si c'est vraiment une de vos sœurs, la ressemblance aurait pu alerter vos espions. Et nous n'aurions pas à la chercher !
- Regretteriez-vous qu'elle n'existe pas ?
- C'est que cette ressemblance n'est pas frappante.
- Pourquoi voulez-vous qu'il y ait « ressemblance » ?
- Ne vous énervez pas !
- Je vois que ce souci aiguise votre curiosité !
- La ressemblance me paraît être un point important, c'est la logique.

- Fameuse déduction.
- Elle a parlé de procédure et d'analyses médicales faites à la Cité.
- Qu'est-ce que vous attendez !
- Et elle n'a pas voulu dire le nom du docteur.
- Et alors ? Il n'y en a pas des centaines, non !?
- Je vais commencé par là. Quelle histoire !
- Oui, parce que de « sœur » il ne peut y en avoir vraiment.
- Un canular pour nous faire du tort, alors ?
- Faire du tort à la Concession Loï ?!
- Ou à la Concession Riva, ne m'oubliez pas.
- La Cité... Appelons la Cité ! Secouez-moi tout ça, mon « cher » époux ! Allez !

CHAPITRE 18

Méring s'assura de son arme et se faufila vers l'angle de la grande demeure. C'était facile, les bosquets touchaient toute une façade. Il y retrouva Scindy qui le prévint en chuchotant.

- Ils sont là. Nous mangions tous ensemble.
- Les Persel sont là aussi ?
- Wer n'est pas repartie.
- On les embarque toutes, puisque je me retrouve avec un associé !
- Pas les Seloï : j'ai entendu que Wer avait effectivement déposé un dossier pour une des deux, mais j'ignore laquelle. Et impossible de les reconnaître si elles ne sont pas l'une à côté de l'autre, nous ne pouvons prendre le risque de nous présenter avec celle qui serait déjà inscrite. Ne prenons que les rousses, ces deux « Persel ».
- Nous ne connaissons pas leur Concession.
- Il faut se décider ! Après les analyses, nous pourrions en déduire leur hérédité et tout le reste.
- Je n'aime pas improviser au dernier moment. Bon... Nous emmènerons ces Persel.
- Le tout c'est de mettre la main sur une propriété, peu importe laquelle, puisque j'ai entendu parler de milliers d'hectares.
- Hum... Ces recherches nous prendront du temps.
- Nous ne pouvons pas rester là plus longtemps : nous mangions et j'ai dû quitter la table. Mon absence prolongée va leur paraître louche. De plus, un type rodait dans le parc, ce matin.
- Il ne rodera plus.
- Il peut revenir.
- Il ne rodera plus jamais. Bien... Allons-y pour ces rouquines ! Le premier qui fera un geste, je lui tire dessus. Vous ouvrez les deux battants et vous vous tenez sur le côté de la porte : ne restez pas dans le champ, sinon ce sera tant pis pour vous.
- J'ai compris.
- Le plus sage est de ne pas vous enfoncer dans la pièce et d'attendre que les donzelles se soient rapprochées de la porte. Tout de suite après, de gré ou de force, il faudra qu'elles grimpent dans le ferry. Vous êtes prêt ? On y va...

Scindy, nonchalamment, rentra dans la salle à manger et laissa la porte grande ouverte. Personne n'y prit garde. Il ne regagna pas sa place et se tint posté : l'instant choisi par Méring pour faire une tonitruante apparition, revolver bien visible au poing.

- Désolé de gâcher votre repas ! Vous, l'Assistante, faites se lever vos protégées et amenez-les moi. Allez !

Il releva son arme et la pointa sur elle. Ételle, hésitante, posa sa fourchette et interrogea Wer du regard. Méring, impérieux, renouvela son injonction, tandis que C'Am se levait.

... Pressons ! Toi, l'ours, du calme ! Je n'hésiterai pas. Allons ! Je veux les deux rouquines à côté de moi, immédiatement ! On aura tout son temps, après, pour réfléchir ! (La figure blanche de Wer virait au rouge de la fureur.). Et vous, Wer, gardez vos théories ! Toi, l'Assistante : amène-les là, et au trot ! Ça vous fera deux bouches de moins à nourrir !

L'humour triomphant de Méring eut le don de faire bondir la Conseillère hors de sa chaise. Mais elle resta debout, apparemment muette de rage, devant la détermination affichée du Commandant.

... Tout doux, Conseillère, je vous laisse les blondasses pour rêver ! Il faudra qu'elles vous suffisent !

Mais C'Am réalisait que Méring, en emmenant les Persel, déclencherait le désespoir de C'Perle. (Était-ce une pointe de jalousie qui s'immisçait ?). Il tenta de raisonner l'ex-commandant en essayant d'évincer ce sentiment parasite qui embuait ses réflexes...

- Commandant, vous ne pouvez faire ça !

- Je vais me gêner ! Vous avez détourné mon vaisseau, et vous voudriez vous partager le gâteau en m'oubliant ! Me prendriez-vous pour un corniaud ? Ces charmantes pucelles ont quelques biens dont ma survie dépend. Et je n'ai pas choisi la destination, mon maître de bord peut l'attester ! Allons ! Et dans le calme ! Ételle, dites à ces Persel de venir auprès de moi. Poussez-les !

C'Am protesta avec ardeur et une véhémence conviction.

- Vous ne pourrez pas maîtriser les événements, notre discrétion était notre meilleur atout !

- Vous étiez surveillés !

- Surveillés ?

- Là, dehors, on vous avait à l'œil. Rassurez-vous, il ne surveillera plus rien. Celui-là, en tout cas !

- Vous avez tué quelqu'un ?

- Tout ce qu'il y a de plus tué, vous vous arrangerez du cadavre. (Ételle avait ramené les Persel aux côtés de Méring). Voilà une personne raisonnable, elle agit et ne discute pas !

L'assistante sembla avoir pris subitement une déchirante décision :

- Monsieur Méring, je pars avec vous !

- Fermez-la ! Vous resterez là, avec votre Conseillère. Je n'ai pas besoin de vous !

- Je pourrais les garder pendant que...

- Que rien. On se dépêche !

- Emmenez-moi !

- On ne tournerait donc plus autour de monsieur C'Am !

Méprisante, l'Assistante toisa C'Am...

- Moi, « tourner » ? Un monsieur qui a rejeté le cadeau que je lui aurais fait ! Ces gamines lui auront, sans doute, susurré quelques promesses. Je vous suis, monsieur Méring !

Méring échangea un rapide coup d'œil avec Scindy.

- D'accord ! Scindy, embarquez tout ça ! Et bonsoir la compagnie !

Méring, seul, se tint en arrière-garde, son arme braquée sur la tablée. Un bruit de moteur de ferry se fit entendre. Il resta encore, promenant son arme à leur vue, la stoppant au moindre geste suspect, comme si un délai de temps devait être respecté. (Tout était donc prévu !). Il recula négligemment, puis, d'un bond, disparut dans le parc.

Deux minutes plus tard, la puissance des pales faisant plier haies et arbustes, l'engin prit la direction de l'allée dans une bourrasque trahissant un certain affolement.

La poussière tarda à se déposer, son nuage donnant à la scène un peu de réalisme. Une réalité que la raison peinait à appréhender, tant les conséquences de ce qui s'ensuivrait étaient à redouter. C'Am pensa aussitôt à la réaction des Perle et de celle de C'Perle en particulier. (Eux qui avaient résisté à tant de calamités !). Et puis, ces deux gamines, confiantes, avec Méring et Scindy... Ils leur feraient faire ce qu'ils voulaient, elles n'avaient même pas eu un mouvement de protestation. Même pas un sourire résigné. Seulement des visages épanouis de tant de surprises.

(Et la Concession Perle balayée ! La dernière des trois plus grandes Concessions de la Plaine affaiblie à son tour. La dernière faisant obstacle à la toute-puissance de Loï, la seule dont le vote aurait pu entraîner les hésitants).

C'Am serra les poings et avertit Wer :

- Viefield et moi nous partirons demain matin, à la première heure !
- Et vous emmènerez la Seloï que je vous désignerai au dernier moment.
- Pourquoi pas les deux ? Méring a dit que nous étions surveillés ?!
- Parce que celle-ci sera particulièrement précieuse.
- Pour vous ?
- Et pour vous ! Voulez-vous toujours reprendre votre Concession, oui ou non ?
- Évidemment ! Il va bien me falloir vivre et vous rembourser !
- Oui, « il nous faudra vivre ». Voilà un argument de poids !

**

En spectateur, Viefield n'avait rien perdu de la scène. Il s'était tenu prudemment au recul en essayant de débusquer sur les visages et dans les regards tous ces fils qui faisaient comme autant de collusions (ou de trahisons !). Mais, maintenant, il s'y perdait. Si Wer avait pris pour une bonne idée de leur confier la deuxième Seloï « pour la cacher quelque part », peut-être fallait-il y voir un piège (?). Et ces Méring et Scindy, qui espéraient se promener tranquillement avec des héritières en puissance. Qui, innocemment, pensaient pouvoir déambuler paisiblement dans les couloirs de la Cité pour y faire valoir des « droits » et adresser des pétitions à ce Concessionnaire en place ! Il leur souhaitait bien du plaisir à s'être immiscés dans des tractations si risquées. Quant à cette jouvencelle parfaitement blonde, qu'ils emmenaient, eux, elle devrait être couvée à chaque minute (s'il y avait une minuscule chance de la garder vivante !). C'était peut-être un piège d'avoir accepté, mais c'était la garantie, en chair et en os, que Wer ne pourrait les tenir totalement en dehors de l'affaire. D'autant qu'elle s'était bien gardée de leur faire un compte-rendu de ses démarches !

À défaut, garder cette Seloï c'était mieux que rien. Depuis le matin, leur ferry filait sur des routes. Des routes dont, seul, C'Am connaissait les arcanes et les changements de direction. Mais il y aurait mille témoins, sûrement, pour trahir leur passage. Ne serait-ce qu'un de ces chauffeurs, qu'ils croisaient, ou doubaient,

continuellement. (Viefield n'eut que le temps de se garer en bordure de la voie, l'énorme véhicule, long de vingt mètres, prenait les trois quarts de la voie et s'obstinait à vouloir les doubler !).

Arrêtés, ils regardèrent passer le mobile dont les roues faisaient trembler le sol. Un écusson marron, enluminé par son milieu d'un soleil jaune, placardait son flanc.

C'Am se souvint :

- Un mobile de C'Orel. C'est le Concessionnaire des transports. Sa flotte parcourt les Concessions comme apport lors de récoltes nécessitant des moyens accrus.

Viefield regagna la chaussée et reprit de la vitesse.

- Quand je pense que je trouvais ma vie sur Celcius trop immobile !

- Pas question de s'arrêter, nous sommes sur le territoire de Loï.

- Et pas près d'en sortir, à ce train ! (Viefield avait compté : le troisième attelage de ce type en une heure !).

- Une récolte de pérol : les bourgeons d'une plante que l'on distille pour faire du carburant, Loï en a plus de vingt mille hectares.

- Sur notre chemin ?

- Heureusement, non !

- Ils ne s'arrêtent donc pas, nous sommes en fin de journée !

- Tout le temps que ça dure : un mois et plus, jours et nuits.

- Charmant !

- Rassurant : les ferries privés évitent ces voies. Dans une heure, les journaliers font une pose et les véhicules-pressoirs s'espaceront ; il faudra faire plus attention aux ferries individuels.

- Pourquoi ?

- Les Loï en profiteront pour circuler. Si tu aperçois un ferry bleu...

- Tant qu'il fera jour.

- À une cinquantaine de kilomètres d'ici, il y a une zone de plantation de pérolis : des perches de six mètres qui se croisent et qui nous donneront un abri discret pour la nuit. Demain matin, nous quitterons les terres de Loï pour celles de...

- De ?

- Celles qui étaient à moi.

- Ah. Ensuite ?

- Concession Perle : celle des clones Persel.

- Ton amie d'enfance ? Et tu crois qu'elle nous hébergera ?

- J'ai confiance en elle. Le temps de lui expliquer ce qui se passe. Et puis, continuer d'errer sur les voies avec ces chimères...

- avec celle qui est assise sur notre banquette arrière ? Le type du Tribunal a été assez explicite : couic ! Tes copains ne s'embarrassent pas de formalités !

- Je lui teindrai les cheveux.

- Plus prudent, en effet.

- Une Concession effectue souvent des contrôles sur ses terres et peut nous découvrir ; nous dormirons dans cette plantation et nous repartirons très tôt, demain matin.

... Un mufler métallique luisait dans le soleil couchant, à un petit kilomètre devant eux, Viefield inclina la turbine et dérouta le ferry sur le bord d'un champ. L'engin passa à plus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure dans une grande fureur de

bruit. La partie avant pressait et la citerne de la partie arrière stockait le jus. Une odeur sucrée flotta un moment sur la campagne. Viefield contre-braqua et la jupe du ferry épousa le plat de la voie, se stabilisa, puis reprit de la vitesse. Sur la banquette arrière, la Seloï ne disait rien de ses émotions ou de ses curiosités. Pas un traître mot qui puisse. Ses yeux allaient et venaient, « survolant » la plaine, comme si son instinct reconnaissait la Concession de ses ancêtres.

C'Loï-Riva, la « dernière », ignorait que la lignée Loï avait engendré, à son corps défendant, cette concurrente. Une « sœur » qui, à son tour, avait été la matière pour développer cette créature au visage fermé et hautain. C'Am songea que lui aussi aurait pu, si ses grands parents avaient fait de meilleures affaires. Quelle impression laissaient ces êtres venus du néant ? Loï ne la supporterait pas une seule minute. Wer avait procédé sagement en n'en présentant qu'une. Même s'il n'y avait pas eu de Concession en jeu, comment recevoir ce visage si étonnamment ressemblant ? Une pensée vivante, qui niait jusqu'à vos souvenirs, un reflet de miroir ironisant sur vos mérites, qui froncerait les sourcils, toujours prêt à nier votre libre-arbitre, toujours prêt à démontrer l'inanité d'une logique différente de la sienne. Et plus apte à survivre, surtout : le fondement-même de la transmission des Concessions, la perpétuation du Pouvoir. C'Loï ne supporterait une seule seconde !

Et lui-même ? Et C'Perle ? Wer et Méring avaient mis en marche une machine que des rejets profonds emballeraient. Des rejets et des attirances. Sur la banquette arrière, les yeux bleu, brefs éclairs, croisaient les siens. Le même regard courroucé qui lui avait confié : « Si tu n'as pas encore compris que c'est toi que je veux... » Courroucé, mais plein de ces promesses fugaces, de tromperies. Une éphémère vérité, pour avoir été si persuasif, l'espace d'un souffle.

C'Am s'ébroua et ses yeux furent ceux de l'adolescente. Comme ils avaient fui ces seins que la mauvaise étoffe de Consol lui avait jetés à la face, dans les premières minutes. C'Loï prenant des poses sur l'estrade, un corps s'enroulant pour tenir ses engagements de descendance...

Les souvenirs semblaient renaître, reconnaître ces lieux. Ils y puisaient une nouvelle vie, comme dans ces contes anciens, où les caresses éthérées ébranlent les montagnes.

Viefield l'interpella : un à-propos qui l'arracha heureusement au piège.

- Tu ne te sens pas bien ?
- Les souvenirs...
- J'ai cet avantage sur toi : les miens sont loin ! Et je suis suffisamment dégoûté de Celcius pour ne pas risquer de les croiser au détour d'une route.
- Et les miens sont bien trop proches. Si Wer échoue, notre vie sera difficile sur Selzé.
- Wer... Nous aurions eu mieux fait de ne pas la perdre de vue.
- Nous avons la Seloï, alors à quoi penses-tu ?
- Avec Wer il ne faut jurer de rien, elle est du genre à avoir plus d'un tour dans son sac. À la Cité, elle ne m'a pas invité à écouter et m'a laissé dehors. En fait, on ne sait rien de ses menées.
- À la Concession Perle, nous aurons le loisir de surveiller les déroulements de l'affaire. Ceux qui m'inquiètent, ce sont Méring et Scindy.
- Ceux-là, ils nous ont bien eus ! Même Wer ne semblait pas avoir vu arriver le coup !

- Oui... Mais je ne sait pas si C'Perle supportera le choc d'apprendre que deux de ses sœurs sont vivantes. Elle qui me disait...
- Pense surtout à ce qu'elles se diront - toutes les trois - quand elles se rencontreront ! Enfin... Méring est obligé de passer par le Tribunal, ça nous donnera deux jours d'avance. Ou l'éternité ! Ta voisine a-t-elle bon caractère ? Suit-elle vos coutumes ?
- Pourquoi ces questions ?
- Pour savoir si nous pourrions dormir tranquillement, c'est tout !

*

Ils croisèrent encore quatre engins de récolte avant que le crépuscule s'obscurcisse et rende la route déserte et sombre. C'Am attendait ces forêts artificielles quadrillées de canaux où ils pourraient cacher leur engin. Ils en atteignirent une avant la nuit noire, mais pour s'apercevoir qu'un campement avait été déjà monté en lisière. Viefield gara le ferry, tandis que C'Am sautait à terre et partait scruter de près un tronc marqué d'un signe et d'une date.

Il revint rassuré.

- Un campement de sous-traitants.
- C'est-à-dire ?
- Ils marquent les arbres qui seront abattus, mais ne dépendent pas directement d'une Concession de culture. Ce sont des journaliers privilégiés à qui une Concession délègue, provisoirement, le pouvoir de créer des contrats. Ils ne se gênent pas pour en proposer à d'autres journaliers venus de l'Est qui exécuteront les travaux pour un nombre de crédits moindre, et ceux-là ne connaîtront personne et vivront quasiment dix mois de l'année sous des tentes.
- Comme des sauvages de l'ancien temps ?
- À peu près. Ils devront abattre tous les troncs destinés à la coupe sans la plus petite erreur.
- Sinon ?
- Sinon la Concession retiendra le montant du préjudice au journalier sous-traitant qui le confisquera aussitôt à ces gens.
- Et chacun retiendra plus que la réalité, évidemment. Charmant ! Ils auront travaillé et devront verser des solars à la Concession !
- Ça revient à ça. Ils n'ont pas de solars-monnaie alors on leur retirera directement la somme sur leurs cartes de crédits.
- Ce n'est pas mieux que chez Ronaldson. Il y en a qui ont toujours de l'imagination pour arnaquer les autres. Tu faisais ça, toi ?
- Je n'avais pas de forêts et je ne donnais jamais de ces contrats.
- La raison qui nous a fait nous rencontrer ! On dort ici ?
- Plus loin, il faut se méfier des journaliers intermédiaires, surtout sur le territoire Loï. Ils l'informeront de la présence d'étrangers et Loï aurait vite fait de vérifier l'identité du locataire du ferry.

*

Ils quittèrent la route dix kilomètres plus loin, s'enfoncèrent sous la futaie en longeant un canal d'eau courante, et stoppèrent. C'Am partit cueillir une plante

lacustre dont il se servit pour teindre la chevelure de la Seloï de noir, et, un peu rassurés, ils mangèrent et s'endormirent. À l'aube, le ferry revint sur la route et C'Am remplaça Viefield aux commandes.

Encore cinquante kilomètres et il bifurqua puis pénétra sur ses anciennes terres. Les pincements au cœur se succédèrent : tout était à l'abandon, et les graines sauvages amenées par les vents reprenaient possession de leur sol avec l'ardeur colonisatrice du premier occupant évincé. Il parvint à admettre ce fait, peu à peu : c'était le signe que la Concession Am n'était pas encore partagée entre les différents appétits. Sans doute, Loï faisait durer les procédures dans l'espoir de ramasser la totalité des mises. Elle n'était pas pressée, car ses propres produits ne s'en écoulèrent que plus aisément en attendant. Et aux meilleurs prix ! Si Wer avait trouvé une faille, elle n'arriverait peut-être pas trop tard. Mais se réfugier chez la Concession Perle était d'une nécessité absolue dans l'attente de cette échéance optimiste. En tout cas, courir les voies c'était se condamner à se faire repérer à brève échéance par les sbires que Loï avait dû lancer sur les traces de cette héritière déclarée !

Si l'état des champs démontrait une sauvagerie originelle revenue, au moins ils ne croisèrent pas âme qui vive de la journée. Le lieu de la maison Am contourné, C'Am n'aurait pas supporté cette vue, ils filèrent vers le lieu Perle et l'aperçurent dans l'après-midi. Enfin, ils seraient à l'abri des haines de la Concession voisine !

Les quelques derniers kilomètres parcourus sans témoins les libérèrent de leur hantise. C'Am coupa l'alimentation et le moteur du ferry haleta ses dernières pulsions.

Les bâtiments Perle n'exprimaient pas l'orgueil d'une lignée, tels ceux de Loï, mais une aisance rationnelle, dépourvue de décorum. La dizaine de constructions sans étages s'étalait sur cinq hectares. Des gens vauquaient à charger, à compter, à transborder ; un abattoir itinérant avait rangé sa demi-douzaine de fourgons massifs, à la queue leu leu, et se préparait à repartir. Perle était en pleine activité. La garantie qu'un membre de la famille de la Concession était là.

C'Am et Viefield encouragèrent la Seloï à les suivre jusqu'à une véranda capable d'abriter des intempéries cinquante personnes. Une cloche, dont les souvenirs de C'Am lui rappelèrent l'existence depuis toujours, invitait à signaler son arrivée. C'Am tira sur la chaîne, un geste qu'il n'aurait jamais osé dans son jeune âge, même s'il avait été à la taille nécessaire pour y parvenir. Les Grands jeux se déroulant en plein champs, il n'était plus revenu depuis : le Code interdisait toute familiarité ou visite impromptue après treize ans. Par la suite, seulement ces heures volées aux « Épreuves », pour pouvoir, à l'écart, venir saluer l'adolescente aux cheveux fauve.

Il n'avait fallu que la persistance de quelques insignifiants souvenirs, soudain éveillés, pour que cède le barrage et que surgisse l'emportement des émotions. Que déferlent ses émois. Comment apaiser ce vertige et reconquérir son calme, alors qu'il ne lui avait fallu qu'évoquer le mot « Passé » ! Alors : serrer les dents, contenir ces images, les chasser, ne plus penser qu'au futur.

Une journalière à demeure vint à leur rencontre et les introduisit tous les trois dans une salle, mi-bureau, mi-réception, et repartit en quête d'un membre de la famille Perle. Empressés, Perle-Mère et Père apparurent quelques instants plus tard. Un Régissaire menait donc la Concession ? À moins que C'Perle-Fille n'ait repris, déjà, les rênes ?

L'enthousiasme n'était pas de l'instant, il flottait un air de résignation. Les parents Perle leur firent, néanmoins, un accueil sincère dès qu'ils reconnurent C'Am,

et, avec mille préciosités, les emmenèrent tous les trois dans un salon plus confortable. Perle-Père paraissait atteint de neurasthénie et son entrain de façade ne dura guère longtemps. Perle-Mère prit le relais et assura la réception.

Elle jetait de si fréquents regards en direction de Viefield et de la Seloï que C'Am se sut obligé de la renseigner. Le Père, lui, semblait avoir déjà épuisé son élan de curiosité pour eux et s'était remis au clavier de sa console d'ordinateur.

Simplement, C'Am fit les présentations :

- Monsieur Cert Viefield : un ami que je connais depuis Celcius. Et cette jeune personne, que nous ramenons d'une station orbitale se situant au-delà de Celcius, sur la Grande Faille.

La Mère écoutait attentivement, mais l'éloignement même des lieux énoncés découragea son attention, si rapidement, qu'elle la reporta vers Viefield. Attitude choquante pour qui connaissait la civilité de Perle-Mère ! Comme égarée dans de prenants soucis, elle répondit, sans même écouter la fin de la phrase :

- C'Perle s'est rendue aux Obligations. Elle devrait être sur le chemin du retour et ne plus tarder. Celcius, dites-vous ?

C'Am remarqua le vouvoiement dont, d'ordinaire, Perle-Mère se dispensait d'utiliser envers sa Concession voisine et amie de longue date. Il mit cette distraction sur le compte de l'émotion provoquée par sa réapparition car Perle n'était aucunement touchée par sa faillite.

- Celcius-Système, là où je me suis rendu après mon... ma fuite. (Pourquoi écarter un mot qui hanterait les conversations pendant des jours et des jours !).

- Vos parents enseignaient la prudence. Cependant...

Elle coupa court son commentaire, pour sortir des verres et servir un liquide doré. (Du leich !) Le regard de Viefield croisa celui de C'Am. « Ronaldson »... « Celcius »... Mais ce que ne pouvait deviner Viefield, c'était la surprise occasionnée par le fait d'offrir du leich sur Selzé : la Concession Perle avait changé le cercle de ses relations pour devoir faire l'acquisition d'une boisson si snob et si coûteuse !

C'Am fit comme s'il n'avait rien remarqué...

- Pas assez. J'ai été bien imprudent.

- Les choses ont bien changé depuis votre... départ. Le savez-vous ?

- Notre retour ne date que de quelques jours.

- Nous ne saurions tenir grief à qui que ce soit, mais nous avons bien des soucis. Des soucis dont, par la Plaine, nous nous serions bien passés ! (Voilà qu'elle jurait comme un journalier !). Et ces hivers, qui n'en finissent plus.

- Toujours cette crise ?

- Pour notre malheur ! Perle a dû se séparer de terres, dans le Sud.

- Un calcul pas si mauvais qu'il n'y paraît, puisque ces terres sont de peu de profits. Je m'en souviens fort bien, étant moi-même en butte avec...

- Les riches Concessions ne sont pas réduites à ces pis-aller, allez !

(Elle avait dit « riches » Concessions, alors que plus grande que Perle, désormais, ne restait que Loï. Loï rachetait-elle donc encore des terres ? Pourquoi, puisqu'elle avait déjà sa main sur Am ?!).

- Elles supportent mieux la crise, peut-être.

Perle-Mère maugréa entre ses dents, se reprit à vive voix :

- C'Perle dit qu'il faut cesser de geindre et qu'il y a toujours des solutions. C'est elle qui a pris les rênes. Mais vous, que dites-vous ? Avez-vous un toit ?

- J'avais pensé...
- Vous resterez ici tant qu'il vous plaira ! (Elle rectifia, doutant de son engagement précipité.). C'Perle dira ce qu'elle en pense. Les bâtiments de Perle peuvent abriter dix couples.
- Une chambre ou deux suffiront.
- Pourquoi pas !

Viefield se taisait. La Seloï, qui avait conservé sa capuche, regardait chaque détail de la pièce et ne prêtait aucun intérêt à ce qui se disait. Perle-Mère jetait de fréquents regards dans sa direction et se perdait probablement en conjectures sur son comportement. C'Am devança ses questions en lui apportant quelques lumières :

- Cette jeune personne est convalescente et la laisser seule supposerait d'être rassurés sur son état. Aussi, nous la veillons.
- Convalescente ? (Perle-Mère ne put dissimuler sa surprise.). Je souhaiterais être en une si incomparable bonne santé ! Son visage...?
- Les circonstances l'ont déracinée et son physique n'est pas en cause.
- La surprise guide son regard, mais elle fait grand effet. Ses traits ne me seraient pas inconnus. Cette ressemblance avec...
- J'ai fait la même remarque. Mais elle vient de si loin qu'il faudrait ne voir là qu'une fantaisie du hasard. (C'Am ressentait l'attitude des Perle comme une incitation à une extrême circonspection. Jusqu'au retour de C'Perle, il se refuserait à tout supplément d'explication claire. Il préféra s'en tenir à l'équivoque.). La crise précipite bien des destins hors de leur route.
- Elle est robuste et trouvera de la peine facilement ! Des journalières d'aussi belle apparence sont rares. Nous sommes obligés d'offrir peu pour les contrats, aussi les plus forts courent ailleurs chercher de la besogne. C'Perle emploiera votre protégée avec empressement. Si son esprit ne se refuse pas, ça va sans dire.
- C'est là notre plus grand souci. Que devient C'Perle, votre fille ?

C'Am regretta sa question qui déclencha instantanément une grande gêne chez la Mère.

- Les Obligations durent quatre jours, mais C'Perle reviendra aujourd'hui, je le crois. Elle sait qu'il y a du travail et ne prolongera pas ces réunions comme par le passé, quand elles n'étaient que prétextes à fêtes. Elle parlait de cesser de s'y rendre, mais ce sont les « Obligations », comme leur nom l'indique. Et tous les Concessionnaires...

(Elle interrompit sa phrase, en égard à C'Am, sans doute.).

- Je pensais de même.
- Excusez-moi, C'Am.
- J'ai beaucoup pensé à ce statut et je vous excuse immédiatement et sans peine.

Les Obligations étaient ces réunions semestrielles, obligatoires, entre Concessionnaires, au siège du Conseil des Concessions. Y étaient discutés les problèmes pouvant être survenus à propos de tout et de rien. Problèmes de voisinages, emploi des journaliers, quotas, cultures, réfection de barrages ou de berges, l'entretien de la Clôture, etc. Pratiquement, les fonctionnaires de la Cité et du Tribunal préparaient par avance les dossiers. Une journée aurait largement suffi pour en faire le tour et les réunions semblaient, le plus souvent, dans des conversations aussi oiseuses que prudentes. C'Am les avait eues en aversion, dès la deuxième année, après que son père, suivant sa mère, fût décédé.

Perle-Mère acquiesça aux offres d'excuse, saisit le temps mort qui y succéda, et se leva. Perle-Père, clone de cinquième génération, se tenait apparemment captivé par sa console et ne levait pas la tête. Un alibi pour ne pas prendre part ? Pour éviter ? Éviter « quoi » ? Ne pas avouer qu'il n'était plus à la hauteur ? Tout comme son épouse, d'ailleurs, qui s'efforçait de donner le change sans grande réussite.

Le manque d'intérêt de la Seloï pour les meubles de la pièce s'était mué en somnolence. Et Viefield devait se pincer pour ne pas sombrer tout autant. Un instant pendant lequel C'Am remarqua un léger remue-ménage par l'entrebâillement de la porte. Puis des éclats de voix, des voix féminines étouffées. Perle-Mère revint, suivie d'un majordome en tenue commune grise qui confirma le retour de la fille.

- Oui, Évart ?

- L'Héritière C'Perle dirige présentement le déchargement de son ferry.

- Allez lui dire que nous l'attendons avec une grande impatience. Et dites à Périèle de préparer un repas pour six personnes !

- Oui Madame...

Évart s'éclipsa. Les mains de Perle-Mère se massaient sans fin. Puis elle s'adressa à C'Am, l'air soucieuse :

- Nous l'attendons demain matin. Aurait-elle été prévenue de votre arrivée ?

- Je ne sais. Nous sommes venus directement ici, mis à part un court séjour sur la Côte.

- Sur la Côte. (Le mot parut la faire rêver.). Alors, ce n'est pas cette raison. C'Perle me procure des soucis, savez-vous. Mais c'est un délicieux bourreau. (Perle-Mère, malgré son jeune âge (quarante-huit ans) était légèrement voûtée ; sa physionomie exprimait une lassitude que C'Am ne lui avait pas connue.). Ces cérémonies ineptes réclament la présence des Héritiers, comme si le Tribunal ne pouvait résoudre seul, et ces conciles, et ces réunions, et ces séminaires. Tout ce dont on sait, par avance, ce qu'il en sortira ! Toutes ces coutumes devraient être dépoussiérées, elles ne nous soulagent aucunement de nos tracas.

C'Am approuva en silence les doléances de Perle-Mère. Cela allait-il si mal, qu'une Concessionnaire, qui avait tant lutté pour son territoire se sente découragée ? Ça ne ressemblait pas aux Perle. Pour sa part, lui aussi avait honni ces heures interminables et inutiles. (Il compta les années). Mais, cette fois, le Conseil avait eu matière pour motiver ses réunions ! Pas d'Enchères d'Alliance en cours, mais... un « retour ».

- Le Conseil, à présent, parle de contretemps entretenus par Celcius. Des simagrées !

Perle-Père releva la tête. Il paraissait choqué d'un langage si direct, mais n'en pensait certainement pas moins, au dire de son commentaire qui suivit.

- Nous y sommes tous passés et, pourquoi la Plaine, nos Concessions ne s'en portent pas mieux ! Excusez-moi, C'Am.

- Je n'ai pas l'intention de porter le deuil des terres Am, fieffées Perle, je vous excuse. Cependant, je n'ai pas dit mon dernier mot.

- Vous avez bien tardé. Des mois moins légers que les nuages.

Perle-Père ne poursuivit pas ce bref commentaire. C'Perle venait de faire son apparition. À la vue de C'Am, elle se figea, interdite, et en oublia de saluer ses parents.

- Toi ! (C'Am s'inclina.). Mère ! Tu ne m'avais pas dit !

- Te distraire pendant la conduite, cela aurait pu faire croire.

Elle courut embrasser son Père, puis contempla C'Am. Elle hésitait à s'approcher. Ses idées devaient se bousculer et, entre spontanéité et retenue, tentaient de classer les priorités.

- C'Am. Bientôt une année.

- Des faits ont joué de mes pas et m'ont fait revenir plus vite que prévu.

- Loï ne t'aura pas oublié ! Le Tribunal s'affaire à ta... faillite. Et plusieurs Prétendants ont élevé des Contestations.

- Tes parents se languissaient de ton retour et ma présence souffrira d'attendre.

C'Perle observait Viefield et la Seloï à la dérobee. Cela pouvait la rendre ombrageuse qu'on ne lui présentât pas ; C'Am prit les devants, avant que l'héritière ne s'avise de cet oubli à voix haute.

- Voici des amis venus de Celcius.

- De Celcius ?! (Elle s'attarda sur le profil de la clone mais pensait à autre chose). Tu nous raconteras ces mystères qui émoustillent les pensées. Je vais me changer ! La compagnie des Gérants est assommante, tous et toutes se complaisent dans une affectation si déprimante.

- C'Perle !

Le Père ramenait sa fille à moins de désobligeance pour le Conseil.

- Tu le sais, Père, ces journées sont des pertes de temps ! Encore que cette fois le Tribunal nous ait avisés que les Obligations auront leur utilité dans les semaines qui viennent. C'est très excitant d'y penser. Et C'Am pourra se distraire de ce qui se profile : Loï serait dans l'embarras. Mais... À tout de suite, ce voyage a été tuant ! Je vais me changer !

Perle-Mère les avait rejoints ; elle remplaça sa fille disparue.

- Vous devez avoir faim et un repas copieux vous réjouira. Il y aura beaucoup à dire, à ce qu'il me paraît.

La vie, qui semblait avoir pris un moment possession de la pièce, se diluait en une morosité que Perle-Père tenta de vaincre, en vain, par de nouvelles boissons. La mère les invitait, enfin, à prendre place dans la salle à manger voisine, quand C'Perle revint, habillée d'une tunique de soie aux couleurs vives. Une dentelle de fils dorés s'épanouissait à la base du cou et une broche remplaçait avantageusement un bonnet absent.

Il était presque déplacé que C'Perle se fût si peu soucieuse de ses visiteurs. (Et, encore plus singulier : de l'adolescente Seloï.). Voulait-elle signifier à C'Am qu'elle consentait un accueil à son ami d'enfance, mais rien au-delà ? Tous ces détails, qui s'additionnaient, finissaient par indisposer. Il se passait quelque chose que les Perle dissimulaient, contre leur gré, avec force gêne...

Les retenues bridèrent aussi le début du repas. C'Perle était songeuse et tout le monde respectait son silence. C'Am suivit l'attitude des parents : imposer un sujet de conversation aurait pu indisposer les Perle et rendre délicate une assise qui, visiblement, vacillait. Mais, peut-être, se trompait-il ?

Enfin C'Perle se décida et repoussa son couvert. Elle ne faisait que suivre le cours de ses pensées mais, à présent, les exprimait à voix haute. C'Am constata qu'elle faisait preuve d'une grande et surprenante maturité d'esprit.

- Une Conseillère venue de Celcius a dressé une réclamation auprès du Tribunal. Mais le Conseil a pensé qu'un tel dépôt n'avait de quelconque valeur. Il paraîtrait que cette Conseillère aurait prévenu Riva de ses arguments. C'Loï-Riva-Selzé aurait une

sœur. Une clone de C'Loï qui déshériterait C'Loï-Riva. Comment est-ce possible, Mère !

- Très surprenant, en effet.

- Cette Conseillère aurait une très grande réputation de sérieux. Pourtant, elle affirmerait que C'Loï ne pouvait prétendre au titre d'Héritière et, qu'en conséquence, les Enchères Riva seraient nulles. Que maints préjudices, qui restent à étudier, ont été provoqués consécutivement à cette imposture. J'ai pensé à toi, C'Am. Mais si cette dame disait vrai, elle viendrait bien trop tard.

C'Am ne pouvait que réagir et tenter d'influer sur le curieux ton de C'Perle.

- Et si, pourtant, C'Loï n'était pas l'Héritière de Loï ?!

- L'affirmation d'une Conseillère venant de Celcius !

- Si elle dit vrai, et qu'elle le prouve.

- Elle sera bien en peine ! Et quand bien même ?

- Ça me permettra d'élever une Protestation.

- Dommage que les Recours soient clos pour Am. Pour en revenir à Loï : le Conseil a estimé que Celcius n'avait aucun pouvoir sur le Tribunal. Le Conseil confirmera par un vote si c'était nécessaire, évidemment. N'empêche que cela a créé de l'animation et provoqué maints sourires, de quoi déridier ces séances empesées ! Et toi, C'Am ? Raconte-nous ton voyage avec tes amis, il doit être passionnant à entendre !

C'Am répondit. Mais une insidieuse impression demeurait, désagréable.

- En effet. Mais je passerai sur les détails qui m'ont montré que le monde de Celcius est bien différent du nôtre.

- Il nous faudra ces détails, C'Am, tu ne peux nous en priver si aisément !

- Certainement. Un résumé de l'essentiel sera passionnant. Mais mon séjour n'a pas été facile et m'étendre sur mon habileté risquerait d'évoquer comme des flagorneries qui ne seraient pas de mise. Parvenu sur une Station de Celcius-Système, j'ai eu affaire avec la Justice : un contrat qui recelait bien des pièges. (C'Am remarqua le geste d'agacement de C'Perle). Après, j'ai passé des mois sur le sol de Celcius, où je me suis fait l'ami que voici. (Viefield inclina discrètement la tête). Ensemble, nous avons quitté ce monde, et cet animal s'est attaché à moi. C'Am retrouva son gilet et le sri pointa son museau. Les Perle amorcèrent un mouvement pour se lever de table. Un oh ! de surprise agita l'assistance. Ne vous inquiétez pas, il est inoffensif si les gens de son entourage ne sont pas agressifs.

- Agressif envers lui ? Pourquoi seraient-ils agressifs ?!

La curiosité de C'Perle était, enfin, un bon signe.

- Envers moi ou envers mon ami. Ou seulement l'ambiance. Ensuite, nous avons gagné une station orbitale, où nous avons fait connaissance de personnes, dont cette Conseillère en Humanité, très réputée sur Celcius.

Un haut-le-corps secoua C'Perle.

- Celle-là même ?! Une Conseillère « Sigri Wer » ? Comment cela est-il possible ?!

- C'est. Elle est devenue notre alliée. Et, au récit de mon histoire, elle s'est engagée à faire baisser museau à Loï.

- Faire baisser museau à C'Loï ! Une personne de Celcius ?!

- Une Conseillère très réputée dont les avis ont force de loi dans les Mondes Humains. Jusqu'à Vieille Terre.

- Vieille Terre !

- Vieille Terre.

- Mais, c'est loin !
- Très loin : deux années de voyage.
- Tu n'as pas été jusque-là ?!
- Non !
- Alors, comment peux-tu affirmer que ses avis soient si écoutés ?
- Je ne peux. Mais elle a un redoutable esprit et connaît Selzé pour l'avoir étudiée.
- Comment peut-elle avoir étudié notre Conseil ?
- Je lui fais confiance. Loï aura une rude adversaire et devra s'expliquer.
- S'expliquer de quoi ?
- Mais de la présence de sœurs-héritières !
- Plus âgées que C'Loï ?
- Moins âgées. Mais purifiées bien plus qu'elle, donc de plus grandes aptitudes.
- Voilà une affaire bien mal engagée par ton alliée, C'Am !
- Elle tient des preuves irréfutables et saura les produire en temps voulu.
- Une preuve suffira : voir ces personnes et leurs analyses ! Ce sera bien délicat pour ta Conseillère, n'est-ce pas !
- Ces personnes existent, je les ai vues.
- C'Am, au regard des souvenirs que j'avais de toi, tes plaisanteries sont déroutantes pour l'esprit.
- Plus jeunes et plus fortes que C'Loï.
- On se sera amusé de toi !
- Rien de plus sérieux. Il est convenu que mon alliée dépose une Contestation. C'Loï devra rendre ce que la forfaiture de ses Enchères lui aura permis de soutirer à ses Prétendants, et devra proposer des dédommagements aux Concessionnaires lésés.
- Si le Conseil accrédite.

C'Am nota que les réticences de C'Perle se crispaient au fur et à mesure que la véracité d'une base de contestation, en vue d'une énergique action devant le Tribunal, devenait plausible. C'Perle s'était-elle compromise avec Loï, à présent que la Concession Am ne faisait plus barrage, qu'elle était voisine de la puissante Concession ? Sa réaction surprenait désagréablement. Elle passa outre à tout raisonnement...).

... Et quand bien même ! Ce serait trop facile si une étrangère pouvait affirmer des faits aussi saugrenus !

C'Perle s'échauffait. Où était l'aimable personne de ses souvenirs ! Perle-Mère s'essaya à la calmer, mais, sans guère de succès :

- S'il s'avère que ces personnes sont d'authentiques filles clonées et purifiées ! Car il faudrait qu'elles aient été purifiées, bien sûr, c'est le point le plus important pour l'avenir. Le Tribunal ne pourra qu'en tenir compte !
- Voulez-vous me rappeler, Mère, que mon vote sera de peu de poids ?!
- Voyons, C'Perle, qui oserait ici te rabaisser ! Je voulais dire que le tribunal retiendra ce que les Coutumes ont rendu vital pour la Plaine, qu'il ne se départira pas de ce critère.
- Mère ! Pourquoi ouvrir la porte à une Conseillère qui n'a, peut-être, jamais conseillé qui que ce soit, sinon C'Am !

Cette fois, C'Perle s'affolait et se crispait sur sa position. Un argument qui ne pourrait pas mieux convenir à C'Loï ! Et lui qui avait escompté au moins sur une alliée au sein du Conseil ! C'Perle se déroba donc.

Et ne faisait pas mine de moduler son opinion : son visage s'était rembruni et ses yeux verts transperçaient qui faisait mine de la contredire. Le rassurant voile d'espoir qui enveloppait C'Am se déchira.

Il se risqua à une dernière tentative, plus pour soulager sa déception que pour ramener C'Perle dans son camp. (D'autant que si Méring et Scindy avaient la mauvaise idée d'apparaître au cours de ces heures...).

- Mon alliée en veut beaucoup à un Conseiller en Humanité qui a aidé C'Loï à me circonvenir. Et moi, j'espère récupérer ma Concession. Je croyais dans le soutien de Perle.

- Est-ce la raison de votre visite ? (Son regard foudroya Viefield et la Seloï au passage.). Bien sûre, mes parents ont dû vous offrir l'hospitalité ! Mais, avec cette histoire... Qui ferait tort au Conseil...

C'Am tenta de la ramener sur le chemin de la compréhension :

- Pourquoi faire tort au Conseil ? Même Riva s'est fait gruger. De par la loi, C'Loï est une usurpatrice. Même si elle n'est pas responsable directe, et que ce soit ses parents dont le stratagème a été dévoilé, la Loi reste.

- Tes voyages et ces horizons lointains t'ont fait oublier le Conseil, C'Am. C'Riva - bien qu' Époux, fait partie de ce Conseil, à part entière. Qui prendra le risque de voir ses récoltes pourrir sur pied ? Qui prendra le risque de voir ses conteneurs s'empiler ? Leur contenu se gâter ?! Dois-je te ramener à la réalité ?

- Les Enchères étaient illégales et seront invalidées.

- Quand cela sera prouvé, ce dont je doute, quels alliés trouveras-tu au sein du Conseil pour rompre l'unanimité ?

C'Am aurait bien hurlé le nom de C'Perle-Selzé, mais il n'y avait plus de C'Perle, seulement une Concessionnaire, froide et glaciale, prête à sacrifier aux lâchetés qu'imposait le système des Concessions.

La cause Am perçait comme une cloque, dans un bruit mou. C'Am balançait entre le désespoir et une rage sans limites. (L'explication des mines gênées des parents, pardi ! Perle, maintenant Concession voisine de Loï, tremblait déjà !).

C'Am ne se crut pas obligé de revenir à la charge. Il était trop déçu. D'ailleurs, il n'écoutait plus que distraitemment ce qui se disait. Et si la Seloï restait étrangère au drame qui se jouait, Viefield, lui, avait parfaitement compris la déception de son ami, et ses yeux, contrits, tâchaient de lui dire qu'il aurait été bien surpris si... (Des C'Perle foisonnaient sur Celcius aussi, sans doute).

Comme par enchantement, la conversation s'égara aussitôt sur les humeurs ou les charmes de tel ou telle, dans une grande profusion de détails : « C'Loï n'était pas venue et avait délégué un Régissaire : une manière peu conforme aux traditions. Riva n'avait fait qu'une courte apparition. Les marais du Sud débordaient, amenant des miasmes pour plusieurs saisons. Des bêtes aquatiques, aussi, que la Clôture ne stoppait pas. Des Concessions de l'Est parlaient de se regrouper. C'Perle, convaincue de son propos, disserta longuement sur les inconvénients d'additionner des pertes de rendements et de perdre des voix au Conseil. Et puis, enfin, qu'au pied des montagnes la Clôture menaçait ruine. La porosité de cette défense laissait des passages praticables pour les bêtes venues du reste du Continent. Qu'il faudrait en revenir bientôt à les chasser, comme l'avaient fait leurs anciens »

C'Am songea que ce serait bien le seul travail qu'on lui confierait, si d'aventure on lui tolérait de vivre. Mais plus rien ne l'intéressait, et son esprit se glissait, lui aussi,

comme entre ces mailles. Combien de jours C'Perle les hébergerait ? Jusqu'au premier avis du Conseil que Wer relancerait (?). Mais il y avait, aussi, Méring et son comparse. Alors ? Se tenir à l'affût dans les environs pour essayer de les intercepter ? Mais pourquoi accumuler d'autres déceptions, d'autres amertumes, et encore d'autres dangers ?

La voix de C'Perle qui s'adressait à lui :

- Tu ne nous as rien dit de ces mondes ni de ton voyage !

C'Am dut se faire violence pour satisfaire à cette interrogation qui n'était que le point final de ses illusions.

- Ces mondes ne sont guère attrayants. Mais j'ai beaucoup appris. Pas tout, cependant.

- Et tu es revenu !

- Mon ami y tenait. Et l'on avait poursuivi ma ruine avec trop de facilité.

- Ta discrétion aurait été ton plus sûr gage : te présenter au Tribunal sera le comble de l'imprudence !

- Un point que nous déciderons avec mon ami.

- Et cette jeune personne ?

- Souffrirait trop de son innocence. Il faudra des mois et des années pour l'édifier.

- Ah ? Son monde d'origine est-il si éloigné que son langage en soit incompréhensible ? Pourquoi garde-t-elle sa capuche ? Mademoiselle, votre profil... Votre ressemblance... avec... C'Am !

*

« Seloï Une » mit un temps infini avant de comprendre que C'Perle s'adressait à elle. Ses yeux bleus plongèrent intensément dans le for intérieur de son interlocutrice, longuement, puis elle balbutia, tentant, avec application, de détacher les syllabes :

- C'Am crédits. Se déshabiller. Pour avoir beaucoup de Consols. Et vous ?

C'Perle se leva. Ses petites incisives mordillaient ses lèvres nerveusement et le tic de ses mâchoires creusaient ses joues. Son regard furieux fusilla C'Am :

- Bravo, C'Am ! Voilà une héritière qui te sied à merveille ! (Puis)... Et vous, mademoiselle la journaliste, ne prenez pas froid quand vous serez dans les champs, à ramasser des raves !

C'Am, stupéfait, n'en croyait pas ses oreilles. Il n'était plus temps de savoir où la Seloï avait appris ces mots, mais C'Perle se trompait dans son interprétation !

- C'Perle ! Elle ne sait pas ce qu'elle dit !

- Moi, si ! C'Loï pourrait avoir vent de votre présence chez moi, aussi, vous ne vous attarderez pas !

La seule menace qui était venue à l'esprit de C'Perle. La seule rétorsion entrevue, mesquine, pour conjurer l'effet de ces mots qui détruisaient les circonvolutions de cette conversation, soigneusement élaborées, au cours de ces deux heures passées. C'Perle, un moment, parut céder à la tempête. Puis elle se reprit, appelant dédain et mauvaise foi à son secours :

... Et ne prenez pas froid, madame la journaliste ! C'Am vous a-t-il dit que le vent venant des montagnes était glacé ? ! Voilà pourquoi il était si pressé de revenir ! Il vous consolera, sans doute, quand vos mains seront gelées !

Puis, hautaine, C'Perle quitta la salle à manger. (Une sortie, ou une fuite ?). C'Am remarqua que son habit escamotait ses formes. Un constat imbécile ! Ses souvenirs avaient subitement déserté ses pensées !

Mais cette déclamation avait été très claire : C'Perle se voulait une ennemie, dorénavant, pour qui amenait le moindre risque pour sa Concession. En puissance, elle était devenue un danger.

Il aurait été bien imprudent de prolonger leur séjour dans sa demeure !

CHAPITRE 19

Wer n'aimait pas ce rendez-vous donné par Riva. D'abord, ce lieu : « Station de pompage numéro 12 . Voie OE ». Une voie allant d'ouest en est, parallèle à la voie du chemin de fer. Une station de pompage en rase campagne. Et puis ce commentaire laconique : « Vous trouverez auprès de moi plus de compréhension qu'auprès de mon épouse. Mais pressez-vous. Demain, à 10 heures. Venez accompagnée »

Les abords de la station étaient désertiques, et pas âme qui vive durant ces cinquante derniers kilomètres qui la séparait de la voie : Riva avait méticuleusement choisit et le parcours et le lieu. Un canal aux eaux lentes passait sous un pont massif à quelques pas de là. Une forêt proche, de par ses dimensions, pouvait cacher cinquante mille ferries. Mais rien ne prouvait que ce fût Riva qui ait répondu : un simple et fugitif message sur l'écran de la console du tableau de bord.

Wer prévint Méring :

- L'époux s'est désolidarisé de sa femme, mais ce doit être plus compliqué que je ne le discerne. Si c'est lui le véritable auteur du message, ça reste à prouver. Comment a-t-il pu repérer le numéro de notre ferry, je ne sais. Ne sortez pas votre arme pour un oui ou pour un non, mais soyez prêt. Ce Riva n'inspire pas la confiance.
- Alors pourquoi avoir accepté en ce lieu ?
- Je suppose qu'il a des raisons de ne pas jouer le même jeu que son épouse et qu'il préfère la discrétion. Il ne serait pas le premier à spéculer sur ces double jeux. Rien d'impossible, n'est-ce pas Méring ?

L'ex-commandant émit un bref ricanement, puis :

- Nous resterons entre adultes. Bien. Alors, allons-y.

Wer et Méring s'emparèrent vigoureusement des bras de la Seloï et contournèrent le bâtiment. À l'arrière, une porte ouverte donnait accès à une pièce de belle taille encombrée d'outils et de machines. Méring risqua un regard et aperçut l'homme qui les attendait l'air goguenard.

- Entrez, voyons, nous serons au frais pour discuter ! Par ces chaleurs. (Méfiants, ils poussèrent doucement mais fermement l'adolescente vers l'intérieur). Et refermez derrière vous !

Wer observa le local : une paillasse... À côté : le coffre d'un nécessaire de survie. Aucun luxe. Un local utilitaire. Elle fit mine de s'étonner en refermant la porte avec circonspection.

- Bizarre endroit. Pour un Concessionnaire aussi puissant !
- Le lieu ne fait rien pour ce qui nous amène tous. Voilà donc notre fameuse jouvencelle. C'est bien elle ?

- C'est elle. Une clone issue d'une aïeule de votre épouse. Reconnaissons-lui qu'elle ne pouvait que l'ignorer. La bonne foi de votre épouse ne peut être mise en doute, mais c'est ainsi : l'héritière C'Loï, c'était celle-là.
 - Pas bavarde.
 - Son éducation lui interdit.
 - Quelle école ?
 - Respectez ma discrétion.
 - À vrai dire, sauf dans certains cas particuliers, je n'ai pas pour habitude de « respecter ». Puis-je estimer que je suis face à un tel cas ?
 - Vous pouvez : les analyses sont formelles.
 - Sa purification daterait de ?
 - Peu importe la date, ses qualités la font supérieure à celle qui se dit votre épouse. La règle première des Concessions si je ne m'abuse.
 - Elle l'est toujours.
 - Si l'on souhaitait éviter de couper les cheveux en quatre, le dilemme serait simple à résoudre.
 - Mais vous ne le souhaitez pas, Conseillère Wer, évidemment.
 - Votre épouse aurait dû être détruite. Elle ne doit la vie qu'à un concours de circonstances qui la rend illégale. Elle est destinée à disparaître.
 - Comme vous y allez ! Vous ne faites pas grand cas des sentiments d'autrui !
(Il s'était rapproché de la Seloï au point de la toucher... et ne s'en privait pas !).
- Wer le rappela à l'ordre :
- Votre intention ne serait pas de la déflorer devant nous ?
 - Permettez ! Vous me jetez une adolescente à la figure en me jurant vos grands dieux qu'elle devrait être mon épouse ! Un peu de logique, voyons !
 - Et de retenue. Parlons sérieusement.
 - Je ne fais que ça ! (Il caressait la Seloï qui se laissait faire complaisamment.). La ressemblance se découvre ! Son allure. Ce regard. Le Tribunal aura fort à faire, j'en conviens !
 - Et vous ?
 - Moi ? C'est une surprise, laissez-moi réfléchir ! Et puis, ça me rajeunit. Pensez... Quel âge a-t-elle ?
 - Treize.
 - Treize ans. Vous ne pouvez imaginer quelles impressions cela suscite en moi.
 - Il me suffira de constater. Je vous parlais de cette règle ; qu'avez-vous décidé ?
 - C'est que l'embarras emporte mes bonnes résolutions.
 - C'est-à-dire ?
 - Si j'escamotais mes sentiments... Au regard de cette loi, il est possible que vous ayez une petite chance devant le Tribunal. Mais aucune devant le Conseil des Concessions ! Sauf si la voix d'un Concessionnaire faisait pencher la balance.
 - Ce rendez-vous est la preuve que vous serez cette voix.
 - Doucement ! Que proposez-vous ?
 - En tout cas, pas des propositions. Seulement des idées, toutes simples, qui viennent comme ça : votre Alliance est cassée. Vous êtes en droit de réclamer des compensations pour le préjudice. les autres Prétendants s'en mêlent. la Répudiation est prononcée. Et vous réclamez à Loï cette descendante authentique comme nouvelle

épouse pour que tout rentre dans l'ordre. Ensuite : la vie reprend ses droits comme chacun et chacune l'entend.

- C'est tout ?!
- Il entre dans mes possibilités de ne pas défendre Am avec l'acharnement que je m'étais promis.
- Et ?
- La gourmandise serait-elle votre caractéristique principale ?
- Vous me demandez de m'arracher à des sentiments qui donnent un sens à ma vie, contre des miettes de peu d'intérêt. Je suis déjà comblé.
- À vous voir, pas tout à fait.
- J'attends.
- La Concession voisine.
- Am ? Mais nous avons déjà une main dessus !
- Perle.
- Perle ?
- Celle-là, je peux la déstabiliser.
- Vous arrivez un peu tard !
- Ne vous vantez pas, je me suis renseignée : ce n'est pas fait, loin de là ! Il vous faudra du temps. Beaucoup de temps. Moi, je vous propose une solution rapide. Très rapide.
- Permettez que j'en doute : elle refuse tout emprunt et reste très prudente. Vous vous avancez !
- Très rapide. Tout peut être réglé dans le même temps que pour C'Loï l'usurpatrice.
- Pas ces grands mots avec moi, Conseillère ! Vos atouts ?
- Une héritière authentique de C'Perle.
- Par la Plaine, vous les fabriquez !
- Vous ne sauriez mieux dire. À quelque chose près.
- Une héritière de Perle ? Véritable ?
- Authentique.
- Ça mérite réflexion.

En effet, cette nouvelle perspective d'accaparement avait fait mouche : C'Riva, bien qu'il tentât de la masquer, avait accusé un temps de surprise. Wer exploita aussitôt cette faiblesse :

- J'ai beaucoup réfléchi moi-même.
- Ce serait une bonne occasion de faire le ménage.
- Vers l'Est... Non ?
- Vous êtes perspicace, Conseillère ! Vers l'Est...
- Loï ne rencontrera plus d'obstacles : ce sera un quasi monopole des productions.
- Laissez-moi réfléchir, Conseillère ! Une véritable héritière C'Perle ?
- Exact : véritable parce que légale. En lieu et place.
- Mais vous ne me dites pas votre prix.
- Le même que j'avais avancé devant votre épouse. Plus un supplément qui me permettra de rétribuer quelques aides généreuses.

C'Riva désigna Méring du menton.

- Ce monsieur ?
- Et un second. Ils viennent de loin et ont pris de grands risques pour me permettre d'élaborer cette affaire.

- Ce supplément ?
- Une partie de la Concession Perle. Elle est vaste. Deux quarts.
- Vous êtes insatiable !
- Voudriez-vous me savoir non reconnaissante envers des amis si dévoués ?
- Non, bien sûr ! Vous avez dit : deux. Disons : « deux quarts ». Cette partition conviendra-t-elle à cet « ami » ? (Un sourire ironique aux lèvres, il fixa Méring. Le commandant, semblant ignorer la provocation, acquiesça.). Ça représentera tout de même beaucoup : quatre parts en partant du sud ! Il me faut une desserte de Loï et Am pour la partie nord, ça réduira d'autant. Soit. Entendu : « deux fois un quart ». N'espérez pas m'enlever Am, madame la Conseillère !
- Seulement sa partie sud.
- Vous n'avez pas idée de la surface que ça représente !
- Si, mais c'est mon prix. Il faut bien vivre.
- Vous êtes dure. Et quand verrai-je cette autre clone ?
- Nous vous présentons déjà celle-ci.
- Je note : très belle. Fortes attaches. Des rondeurs qui feraient pâlir d'envie sa petite fille.

Il n'avait pas cessé de faire courir ses mains. Wer constata : Riva s'était trahi et avait livré son point faible. Lors de la première entrevue, l'épouse avait laissé percer quelques marques de mauvaise humeur à propos de ces pratiques. Riva était ferré ! Son appui dans le Conseil balayerait toutes les oppositions ; mais il fallait lui proposer une action en deux temps pour paralyser une amorce de coalition ou de réconciliation entre l'épouse et l'époux. Elle reprit la parole pour insister :

- Nous devons mettre au point - aujourd'hui - notre stratégie.
- Sans doute. Une manœuvre requérant quelques délicatesses.

Il abandonna l'échancrure de la tunique et se promena en long et en large dans le local. On pouvait parier que ce n'était pas les scrupules d'effectuer des tractations dans le dos de son épouse, mais les détails de l'opération qui agitaient ses pensées. Wer et Méring surveillèrent ses allées et venues. Un bruit de moteur monta et décrut. Riva leur fit face :

- Vous me demandez beaucoup.
- Bien plus : il vous faudra nous prévenir de manœuvres de dernière minute de votre épouse « actuelle ». (Wer insista sur le qualificatif.). Ma prudence coutumière.
- Comment ?
- Par le même canal.
- Cela m'oblige à ne pas m'éloigner de ma demeure.
- Vous vous rattraperez ! Fixons un jour et une heure.
- Mais... Cette C'Perle ?
- Processus identique : analyses puis dépôt de contestation devant le Tribunal.
- Je pourrais me déranger et ça nous ferait gagner du temps.
- Inutile : votre rendez-vous a très bien fonctionné, non ? Pour peu que vous nous précisiez un lieu pas trop éloigné. La Cité, par exemple ?

Riva détailla Wer puis Méring, et termina par la Seloï, sur laquelle il s'éternisa, l'air tout pensif. Les appâts de l'adolescente le fascinaient visiblement. Et l'adolescente, elle, supportait l'examen avec une candeur aussi déroutante qu'encourageante.

*

Le silence des uns et des autres avait envahi le local, quand, subitement, un bruit claqua ! La porte d'entrée, percutée, s'ouvrit toute grande. Des hommes, habillés de bleu, bondirent, envahirent l'atelier au pas de course, et les encadrèrent !

Méring n'avait même pas eu le temps de sortir son arme. Riva paraissait surpris. (Une comédie que Wer ponctua d'un rire sardonique.). Mais elle attendit calmement la suite. (Un faux pas qui coûterait cher à Riva !).

Mais l'entrée d'une jeune femme, à la chevelure d'un blond flamboyant, donna une autre signification à cette irruption brutale. Son menton s'effaçait sous des lèvres charnues...

(C'Loï !). Une démarche qui mena la femme, en trois pas, face à son époux, où elle se planta, sarcastique, ses lèvres découvrant des dents blanches de carnassière.

Wer avait immédiatement reconnu C'Loï - l'Héritière-, à laquelle elle avait eu tendance à substituer, toutes ces dernières heures, le visage de la clonée Seloï. Une copie plus mature, certes, mais là s'arrêtait réellement la comparaison. Toute méprise était balayée : cette présence nouvelle dégageait une énergie incroyable. Plus impitoyable. Incomparablement femme. Incomparablement résolue. Celle-ci avait fait l'apprentissage de la vie, c'était indéniable.

De ces deux Héritières, dans ces cent mètres carrés, Wer comprit, immédiatement, qu'une serait de trop. Était - déjà - de trop. Plus subjuguée que curieuse, incapable de prévoir ce que portaient en menaces ces prochaines secondes, la Conseillère se recula instinctivement.

Méring, elle, les hommes en bleu, la Seloï, et même Riva, n'existaient plus. Uniquement une voix, imposée aux autres, issue d'un torse puissant. Une voix un peu gutturale, mais appliquée, habituée à commander, à se faire obéir. Une voix d'une douceur insoutenable, menaçante, que l'on n'aurait jamais voulu entendre.

Elle s'en prit à C'Riva :

- J'ai bien fait de vous suivre, C'Loï-Riva-Selzé !

Elle avait placé le nom de sa Concession en premier ; elle laissa passer quelques secondes, comme pour signifier l'affront, le défi. Puis, toute à son droit reconnu, tourna autour de Riva, telle une tigresse qui aurait attendu une faille pour attaquer.

... Les propos de cette Conseillère ont produit des effets sur votre comportement, on dirait ! Et voici la damoiselle...

Se rappelant, sans doute, que des journaliers étaient présents, elle accorda un regard à la Seloï, mais ne poursuivit pas plus avant. Elle paraissait se détendre et son corps se relâchait. Un simulacre : elle replaça tous les occupants de la petite salle sur leur garde en jetant d'une voix furieuse ses exigences à ces gens qui avaient si prestement fait irruption.

... Fouillez-les !

Méring ne pouvait soustraire son arme à cette fouille ; on la lui enleva. Elle arriva dans la main ferme et décidée de C'Loï.

... Parfait. Sortez !

Les six hommes sortirent précipitamment. C'Loï laissa s'écouler quelques dizaines de secondes, puis...

... Une arme ? Vous avez de belles fréquentations, Riva ! Une arme. Quelle chose étrange. Vous, vous vous servirez de vos mains nues pour supprimer cette gamine, Riva !

S'adressant à la cantonade :

... Cela ne vous choquera pas, j'espère ? Ce sera l'affaire d'une minute. Allez, mon ami ! Aviez-vous d'autres projets ?

Elle se rua vers un établi, s'empara d'un outil de taille tranchant, revint le brandir sous le nez de son mari.

... À moins que vous ne préfériez ça ? Mais, moi, je veux vos mains ! Allez !

C'Riva plongea son regard dans celui de son épouse et se rapprocha de la Seloï avec une lenteur calculée. Ses mains énormes se levèrent.

Et Wer choisit ce moment pour intervenir :

- Tant qu'à tuer, autant tuer efficacement.

(C'Loï toisa Wer, tout en fouillant les yeux bleus à la recherche d'un indice qui aurait pu désamorcer sa soudaine méfiance. La fureur qui se dégageait de sa personne fut remplacé, dans le l'instant même, par une arrogance calculatrice. C'Riva, toujours muet, marqua un temps d'arrêt, comme sous le coup d'un verdict en instance d'être prononcé.

- Vous, la Conseillère, vous savez tuer efficacement ? Pour la circonstance, moi, je ne connais qu'une méthode. Cette donzelle ne repassera pas cette porte vivante, n'est-ce pas, Riva !

- C'est fort possible, je n'en doute pas. Mais ce serait dommage, insista Wer.

Les pupilles de C'Loï se vrillèrent dans celles de Wer, qui... conserva son calme, et expliqua :

... Quand vous aurez tué cette gosse vous n'aurez pas tué l'Héritière Loï pour autant : me croyez-vous assez sotte pour vous avoir présenté la bonne ?

- ...

- Et me demanderiez-vous, présentement, où se trouve celle que j'ai déclarée, que je serais incapable de vous le dire ! Peut-être celle-ci n'aurait pas eu sa chevelure violée par quelque ciseaux, qui sait ? Mais il en aura fallu si peu, pour l'analyse. Les ressemblances sont si étranges que j'ai dû faire une marque sur l'épaule. Souhaitez-vous vérifier ? Par ailleurs, on me téléphonera ce soir, et la caméra du tableau de bord certifiera à mon correspondant que tout se passe pour le mieux.

C'Loï avait l'esprit rapide et comprit à demi-mot. Son visage se crispa et une folie meurtrière s'empara d'elle :

- Riva ! Vos mains !

Riva haussa ses mains aux doigts puissants jusqu'à la hauteur du cou de la Seloï et marqua un temps, ce qui provoqua l'hystérie de C'Loï.

- Qu'attendez vous ? Allez ! (De son chasuble bleu marine aux parements dorés, elle sortit l'arme soutirée à Méring.). Si je dois m'en charger, ne comptez pas sur ma compréhension à l'avenir !

Les larges mains s'étalèrent sur les clavicules blanches, lentement, comme à regret. La Seloï penchait complaisamment la tête. Wer, tout comme C'Loï, entendirent distinctement : « Riva beaucoup de crédits. Je me déshabillerai pour sa Console ».

C'Loï devint cramoisie.

Riva, lui, prit sa décision subitement, et, violemment, projeta le corps de l'adolescente contre un mur.

*

Un bruit sourd. La chair qui s'affaisse et qui glisse au sol. Un soupir confus de l'étoffe. Tous regardèrent les jambes nues.

Aussitôt, C'Loï vint plaquer son corps contre celui de C'Riva dans un mouvement souple.

- J'aurais préféré le cou, mon époux ! Vos doigts ont-ils eu peur que des souvenirs viennent hanter et ternir vos rêves à venir ? Vous hésitez toujours Riva, il faut tout décider pour vous !

Sa voix, de rauque, était devenue aussi sensuelle que menaçante. (C'Loï avait marqué son territoire et entendait le faire savoir nettement !).

Méring, lui, avait des haut-le-cœur. Seule, Wer conserva son flegme et osa un commentaire :

- Je comprends que l'on ne désire pas que son miroir reflétât deux images, ce serait désagréable. Mais il y en a une troisième.

- Expliquez-vous !? Ou bien, je saurai vous faire parler !

- Je me répète : « je ne sais pas où est la seconde ». J'ai deux équipes de six personnes.

- C'Am ?

- Tiens, je l'avais oublié celui-là ! Lui, je le vois, de préférence, courir chez Perle.

- Conseillère ne jouez pas avec moi, votre corps pourrait bien, avant peu, pourrir quelque part dans un champ !

- Il pourrait. À mon âge. Ça ne vous rapporterait rien, et, surtout, pas plus qu'à moi. Sinon, à mon endroit, une paix bien gagnée ! Un détail, cependant : la charmante jeune fille sera toujours en liberté et je n'ai qu'une confiance limitée dans mes lieutenants. Surtout si vous leur donnez l'occasion de croire qu'ils ont les mains libres ! Tandis que si vous laissez cette transaction suivre son cours, dans une confiance mutuelle...

Riva s'effaçait totalement devant son épouse et évitait de regarder le corps recroquevillé. C'Loï ignorait délibérément et l'un et l'autre, faisant face à la seule personne digne de quelqu'intérêt : Wer. Mais elle ne la dévisageait pas. Aucune confrontation, aucun affrontement, seulement un fauve méprisant, refusant de s'abaisser si peu que ce soit.

La Conseillère s'était composé un visage de marbre. Un pesant silence s'installa, dissimulant mille estimations de gains et maintes fugaces lueurs mortelles.

Puis les poings de C'Loï s'appuyèrent sur ses hanches : la jeune femme avait décidé d'exprimer, à voix haute, de son unique point de vue, du seul avenir tolérable pour elle.

- Je veux Am !

- Désolée ! Les propositions de votre époux me convenaient et j'estime votre calcul mesquin : vous aurez Perle « en plus », comme il était prévu dans notre transaction.

- En plus...?

- Vous aurez le nord de Am, plus le nord de Perle. Sinon, mes lieutenants ne comprendraient plus. Perle s'effondrera d'elle-même sous le poids de ses héritières.

- Ses héritières... De qui parlez-vous ?

- Votre époux connaît les détails. Je dis : « les deux héritières de la Concession Perle ». Deux adolescentes d'un roux très particulier, j'ai remarqué. Il vous suffira de dénicher des prétendants qui n'auraient rien à vous refuser. Des prétendants qui monteraient des Enchères. Et moi, je serais dédouanée vis-à-vis de mes aides en ne bouleversant pas nos conventions.
- Quelles « Héritières » ?! Et puis... C'Perle n'a ouvert aucune Cour !
- L' Autre en ouvrira une. Ou la seconde.
- Ces élucubrations étaient expérimentée d'abord sur Loï ?
- J'ai espéré une transaction dans la compréhension. Je vous aurais livré vos... ascendantes légales. À présent, il n'en restera plus que deux, ainsi qu'une méfiance bien légitime de ma part pour les autres. Faites des déclarations et enregistrez ces projets de partages ; ainsi, les trois clones seront à vous. Des personnes fragiles et confiantes, comme vous l'avez remarqué.
- hm... Je sais que vous mentez.
- Ça nécessitera l'élaboration d'un horaire précis, et, pour chaque phase, ce sera donnant, donnant. Nous le combinerons ensemble. Je ne peux pas mieux dire !

*

C'Loï coula un regard vers Riva qui fit un geste de dénégation : l'époux la laissait décider. La jeune femme, un temps, masqua son embarras, en repoussant, avec application son épaisse chevelure sur son dos. (Les C'Perle pesaient dans la balance : une perspective inattendue !). La route libre vers les Concessions de l'Est. Avant cinq ans, sa Concession aurait imposé sa loi sur toute la Plaine de Selzé : le but-même de huit générations.

Mais C'Loï décela une faiblesse à la base de cette alléchante perspective et son visage redevint dur.

- Je veux C'Am !
- Il n'est plus rien !
- Projetez-vous de le voir faire alliance avec cette péronnelle de C'Perle ?
- Vous aurez les véritables héritières !
- Leurs santés peuvent s'avérer fragiles. C'Am connaît nos coutumes. Perle sortirait renforcée.
- Nous protégerons soigneusement ces santés ; elles vivront et contesteront l'héritage Perle. Que risquez-vous ?
- Un de vos tours !
- Un lopin de terre pour mes vieux jours. Tout ne sera pas que pour moi, j'ai des lieutenants à satisfaire.
- Ces lieutenants... C'Am, peut-être ?
- Sans les clones, sa cause sera indéfendable.
- Vous me le livrez !
- Il me faudra le chercher. Et, si je le trouve, il faudra le convaincre. Je n'aurais rien à lui proposer de concret, il se méfiera. Vos moyens seront plus efficaces.
- Vous ferez une déclaration.
- Cacher des calculs en prétextant la méfiance n'est pas une bonne politique ; je pourrais, moi aussi, invoquer votre puissance, redoubler d'exigences, sous prétexte de précautions. Nous règlerons tout ça, point par point.

- Je veux C'Am.
- Je vous le donne, prenez-le !

La méfiance de C'Loï était patente : donc, elle imaginait, déjà, ne pas respecter ce qui serait convenu. L'habitude d'exiger sans contrepartie ? Oui, sans doute. Un pari qu'il ne fallait risquer à aucun prix. Wer tint à conclure clairement :

... J'ai laissé des consignes à mes amis. Ils attendent le résultat de cette entrevue. À la première alerte que des personnes les recherchent, les héritières seront présentées.

- Devant le Conseil ?!

- Votre époux s'est déjà essayé à cet humour. Elles seront présentées quand le moment sera venu. Si l'impatience s'empare de votre bon sens, il vous faudra les découvrir : du temps de perdu. Dans la solution inverse, tout se passe pour le mieux et rapidement. Ce ne sont pas ces surfaces que vous me céderez qui vous feront défaut, puisque la Plaine produit déjà de trop ! L'État des Mondes voudra réduire les quotas d'importation. Celcius le veut déjà. Chante-Cœur réclame. Ils veulent, de plus, obtenir des taux de change plus avantageux de leur Solar. Il vous faudra négocier. Je précise que je connais parfaitement Celcius-Système. Me serais-je trompée sur votre clairvoyance ?

C'Loï méditait et soupesait. Elle avait dit, ni oui, ni non. Riva, Méring, Wer, étaient suspendus à sa décision. Mais la jeune femme, pour toute réponse, les surpris encore : embouchant un sifflet, elle rameuta ses sbires. La porte s'ouvrit avec fracas.

Elle leur désigna la morte d'un geste impératif.

- Dans un champ, brûlez-la ! Riva, Vous vous dispenserez de voir cette Conseillère à l'avenir, c'est moi qui mènerai cette affaire. Madame Wer : je vous contacterai !

- Permettez : « je » contacterai la Concession Loï. Dites votre jour et votre heure.

- Savez-vous ce qu'il en coûte de me donner des ordres, madame la Conseillère ? Sachez seulement que je veux être la seule à vous répondre et que mon époux sera là, à mes côtés, quand cela sera. Riva, si j'apprends que vous tramez dans mon dos...

- Puisque vous prenez la direction de cette affaire...

- Je la prends ! Vous, monsieur Méring : je ne veux plus vous voir, ni sur mes terres, ni ailleurs. Et vous, Wer : étudiez soigneusement cet emploi du temps, car il devra me convenir. Il sera l'objet de toute mon attention ! Quand je l'aurai décidé, bien sûr. Riva : vous prenez cet l'hélicoptère avec moi. Et allons voir ce brasier qui ne dépendra plus de votre flamme !

*

Méring sortit, suivi de Wer. Les époux Loï s'attardèrent un court instant pour les dévisager à la lumière du jour et les regarder partir.

Wer pensa, à cet instant, qu'il serait plus prudent de changer de loueur de ferry à l'avenir : cette diable de C'Loï était une rude adversaire et encourageait à la méfiance.

Méring mit en route la turbine. À cent mètres, l'hélicoptère s'éleva. Une épaisse fumée noire montait d'un champ proche.

C'Loï ne plaisantait pas !

Et les journalières avaient bien de la chance de n'être que des journalières !

**

C'Perle oscillait entre le respect des règles de l'hospitalité dues à un « C », et les craintes de rétorsion que ne manquerait pas d'exercer C'Loï dès qu'elle serait informée de l'identité de celui qu'elle hébergeait. Le repas du soir obligeait aux retrouvailles et le climat s'alourdissait d'autant : C'Perle attendait qu'ils partent ! Les conversations languissaient sur des sujets anodins qui tournaient invariablement à l'avertissement déguisé. Qu'est-ce que cela deviendrait si Méring ou Scindy déclaraient une Persel !

Viefield n'encourageait pas C'Am à en parler, mais il était flagrant que l'amie d'enfance franchissait les degrés de la colère et s'impatientait. C'était alarmant. Il s'en ouvrit à son ami :

- Wer sait où nous sommes et pourtant elle n'a pas donné signe de vie !
- Des retards. Elle n'est pas familiarisée avec la vie et les us de Selzé.
- Et les distances... Mais ça n'explique pas tout. Quelque chose a mal tourné. Et ton amie n'aspire qu'à nous voir disparaître, ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! Et quant à ses répliques...
- Quittons Perle, et nous serons offerts aux sbires de Loï. Et quand C'Loï saura qu'il y a un second clone, Wer ne contrôlera plus rien.
- Ça ne peut pas durer. Tu connais suffisamment Selzé pour savoir où nous pourrions nous cacher, non ?
- Il y a dix mille endroits plus ou moins déserts, mais nous ne pouvons vivre comme des bêtes.
- Mon paradis ressemble furieusement à un enfer !
- Tu regrettes d'avoir quitté Celcius ?
- Non, mais je m'attendais à mieux.
- Nous sommes paralysés par le silence de la Conseillère.
- Je crains l'arrivée de Méring et Scindy. Et quand la propriétaire des lieux observera les têtes des Persel...
- Impossible de se tenir à l'entrée de Perle pour les intercepter, ils peuvent venir de n'importe où.
- Précisément : je vote pour partir n'importe où ! Wer a notre identification et peut nous faire savoir, à tout moment, où en sont ses tractations.
- L'Ouest, c'est Loï. Le Sud : rien que des marais. Et au nord, c'est le Sillon : un fleuve si torrentueux qu'il est infranchissable. Sauf à passer par les barrages. Mais ça ne mènerait nulle part.
- Allons vers l'Est ! J'ai compris que les Concessions de l'Est avaient d'autres soucis que de s'occuper de nous.
- Elles ont toutes peur de Loï, car elles sont trop pauvres pour lui résister.
- Allons plus loin !
- C'est la Clôture : des poteaux et des émetteurs d' ultrasons qui te paralysent sur place.
- Paraît-il que par le Sillon ce serait possible.
- Traverser en dehors des barrages ? Rigoureusement impossible !
- Dans un récit...

- Impossible ! Ton récit relève de l'absurdité. Il y a tellement de courant que même les bêtes n'y parviennent pas. Ce serait de l'idiotie pure. Ou un suicide délibéré !
- Alors : la Clôture !
- Et si Wer nous rappelle ?
- Si elle est encore vivante, elle ne s'intéressera qu'à elle. Il faut se décider. Si tu veux mon avis, la récupération de ta Concession me semble compromise. Quant à ton amie...
- J'évitais d'y penser.
- Faisons le plein et partons droit devant nous. Mon avis est que ton ex-amie sera grandement soulagée d'apprendre notre départ et ne se fera guère de violences pour nous retenir. Après : ta carte de crédit héberge bien encore quelques solars-Selzé, non ?
- Quelques uns.
- Alors... L' Est ?
- L' Est.

**

Louer un logement ne relevait pas de la gageure, mais, pour les repas, il n'était pas question de s'éloigner de ce grand bâtiment vétuste qui expulsait des odeurs de cuisine à toutes heures ; Scindy remonta les capuches sur les cheveux roux des Persel et les persuada de le suivre. Les deux adolescentes étaient perdues dans leurs rêveries, elles le suivirent à pas lents. La gravité de Selzé faisait encore souffrir les cuisses ! Scindy, lui, ne s'y habituaient pas et le vivait comme un cauchemar permanent. Sauf lorsqu'il s'allongeait sur la paillasse, le soir. Un fameux bonheur !

Des gens entraient et sortaient par le porche, tous recouverts de houppelandes d'une propreté douteuse. Hommes, femmes, et enfants compris ! Le réfectoire public ponctionnait les cartes de crédit par la grâce et la rigueur d'une console vieillotte qui trônait à l'entrée ; Scindy glissa puis récupéra la carte. Tous trois entrèrent. Il avisa un recoin de libre et y installa ses deux « filles ». C'était ainsi qu'il les avait désignées en répondant à une vieille femme particulièrement curieuse. (Mais il n'était pas certain d'avoir bien compris ce baragouinage quasiment incompréhensible).

Les Persel étaient passives et s'assirent comme à chaque repas : sans protestations. Déjà trois jours que ça durait ! Il repartit leur chercher des repas, une soupe aux odeurs et au contenu indéfinissables. C'était mangeable sans haut-le-cœur et ça remplissait les estomacs, ils la mangèrent en silence.

Les Persel se regardaient continuellement, comme pour se consulter. Ce silence était horripilant. Scindy, irrité, avala son bol. Combien de temps allait durer cette plaisanterie, il n'avait pas marché dans cette combine pour jouer les nourrices ! Et « interdiction d'y toucher », avait menacé Wer. Interdiction. Scindy ne se privait pas de laisser s'égarer ses mains. À cet âge, sur Celcius et partout ailleurs, une jeune fille comptait déjà le montant approximatif de ses premières Enchères ! Les listes d'Alliances s'étaient complaisamment dans les consoles publiques au vu et au su de tous, et de toutes ! Et il y avait toujours un abruti pour surenchérir et... pour se faire plumer quelques années plus tard. Celles-ci souriaient et ne faisaient pas des calculs. Mais que faisait donc la Conseillère ?!

Il consulta sa montre pour la énième fois et s'évertua aux calculs compliqués des correspondances d'heures. Puis se leva et fit signe aux Persel : juste le temps de passer à la console de la gare. Ensuite, il irait s'allonger. Rejoindre ce deux-pièces minable. À moins que Wer ait –enfin- des consignes qui indiquât que ces tractations avançaient.

Ils quittèrent le réfectoire. La gare était à dix minutes ; il poussa un soupir pour se donner du courage. Trois jours sans nouvelles ! Si ça durait, il mènerait sa propre enquête pour savoir qui était cette « C'Perle » dont il avait saisi le nom au vol. (Par une console publique, peut-être ?). « C'Perle »... Drôle de nom. Quelle analogie avec « C' Am » ? Ce « C » ?

Les capuchons avaient glissé, Scindy rangea prestement les cheveux trop voyants et allongea le pas. Il n'aimait pas du tout que ce fût Méring qui accompagnât Wer. Méring : une belle crapule qui avait su mener sa barque ! Sans, officiellement, prendre de responsabilités ! Un type dont il avait fallu se méfier. Pour cette raison, garder ces deux otages « sous le bras » avait paru prudent. À priori : un bon calcul, apparemment. Enfin, il l'avait cru. Mais n'en était plus du tout certain ! Et, à vrai dire, il n'était plus certain de rien.

Oui : encore quelques jours et il sortirait de ce trou minable !

**

« ... Que vous a-t-elle dit encore ? » C'Loï était dangereusement calme. C'Riva lui répondit patiemment :

- Vous avez tout enregistré déjà.
- Il me plaît. Où se trouve cette « Persel » ?
- Un de ses lieutenant, probablement...
- Des lieutenants ?! Elle vient de Celcius !
- Des assistants venus avec elle.
- Notez : « cent contrats pour la trouver ».
- À cette époque ? En pleines récoltes !
- Sélectionnez et embauchez. J'en veux cent. Des dégourdis que nous avons déjà en fiche. Vous les habillerez. Et pas des chiffes-molles !
- C'est noté.
- Ratissez le long de la Voie. Les gares, les consoles, les réfectoires et les Maisons de Contrats. Les loueurs de ferries aussi. Tout !
- Il n'y en aura pas assez de cent.
- Alors : deux cents ! Postez-en autour de la Cité et autour du Tribunal. Surveillez les débits de Crédits ; vous savez bien que certains ne se gênent pas de ces solars !
- Des voix risquent de s'élever dans le Conseil.
- Les « Obligations » sont terminées : nous verrons dans six mois. Une C'Perle, ça doit être rousse et visible !
- Des rousses...
- Une C'Perle me suffira. Que l'on cherche dans le même âge que l'autre. Il faut tout vous dire, décidément !
- Vous avez assez insisté. Mais c'était, aussi, mon idée.
- Vos idées sont des plus suspectes, je vous connais trop, Riva !

- N'abusez pas, C'Loï ! Je gère la Concession Riva depuis vingt ans. Que je sache, j'ai fait mes preuves.
- Dans –votre- affaire ! Si je ne vous avais pas suivi...
- Nous en saurions plus !
- Sur quoi ? Sur le ventre de cette clone ?
- Sur le plan d'ensemble de cette Conseillère. D'autres rendez-vous m'auraient permis de cueillir ces Perle et ces Loï, surgies d'on ne sait où. Combien y en a-t-il ? Maintenant, nous ne sommes même pas certains qu'elles existent !
- Maintenant Loï va mener la danse. Et il ne tient qu'à Riva de démontrer sa fidélité ! Simple, non ?
- Simple. Mais ma méthode aurait été plus productive. Maintenant, il va nous falloir ratisser toute la Plaine.
- Et toute la Côte s'il le faut ! Un détail : la police du Tribunal ne doit rien savoir de tout ça. Des fois que d'aucuns s'imagineraient profiter.
- J'ai parfaitement compris.
- C'est une guerre, Riva, avez-vous choisi votre camp ?
- Ridicule.

C'Loï manipula le clavier. La console commença une première sélection dans les milliers de noms de journaliers. Certains avaient déjà été utilisés pour certaines besognes peu ragoûtantes par le passé. C'Loï recrutait la canaille sur une grande échelle et ça l'excitait. Elle mesura Riva du regard. C'Riva. Il avait dépassé le milliard de solars lors de ces Enchères. Mais aucun enfant n'était né de cette Alliance. Aucun héritier ni héritière qui puisse assurer la succession des deux Concessions. Une tentation pour Riva de tirer des plans sur l'avenir et spéculer sur cette situation ! Elle s'était engagée, « elle ». (Si seulement cette clone avait eu douze années de moins, il eût été facile de la faire passer pour l'enfant attendu !). Oui. Elle retournerait la Plaine s'il le fallait ! Avec ses ongles, si nécessaire !

C'Riva détourna son regard. Il l'épiait et elle l'avait surpris. (C'Riva n'accordait de l'importance qu'à ses intérêts et au sexe.). Elle s'approcha de lui et... contint sa haine, à grand-peine, quand elle décela l'imperceptible mouvement de recul.

Elle envia ses énormes mains. Elle aurait tordu ce cou musculeux avec un plaisir incommensurable.

Sa main, quand même, disparut sous le justaucorps du colosse.

CHAPITRE 20

L'orgueil de C'Loï était une bénédiction : Wer repéra immédiatement les deux hommes en bleu-et-or. Même si l'écusson était discret, Wer se souvenait très bien des couleurs de ces pylônes dressés aux limites de cette Concession, le long de la Voie. Elle tira parti de sa perspicacité dans les minutes qui suivirent. Les hommes, la quarantaine, suaient littéralement la fausseté et la cupidité : deux espions, postés là, surveillant le porche d'entrée du Tribunal. Celcius fourmillait de ces êtres toujours à l'affût d'une combine juteuse et facile, Wer en avait fait l'expérience ; elle aborda le plus louche des deux :

- Monsieur ? (L'homme examina la mise de Wer, s'y attarda, puis se reprit. Elle insista). Monsieur ? Il y a des solars à gagner pour qui aura pitié.

Ce n'était pas le mot « pitié » qui détourna l'homme de son objectif !

- Les solars n'existent que dans votre imagination, la vieille, fichez-nous la paix !

- Ils existent. Voulez-vous voir ma carte de crédit ?

- Tout le monde a une carte de crédit !

- Avec cent mille solars inscrits dessus ?

- Sortez-la, appuyez, on verra après !

Wer sortit sa carte et appuya sur le coin. L'homme dut se pencher pour lire en petit : « 673 708 ».

Il ne pouvait supposer que c'était des solars-Celcius, mais la somme, inscrite en clair, était suffisamment édifiante pour le captiver subitement. Il scruta Wer, l'air interrogateur. Elle poursuivit sa manœuvre, tout en grimaçant à une imaginaire douleur :

- J'ai dit « cent mille ». Seulement.

- Pour cent mille solars, je peux avoir pitié. De quoi s'agit-il ?

- Vous êtes deux. Cinquante chacun. Pour avoir pitié.

- De vous ?

- De moi.

- Avec cette carte de crédit !

- C'est qu'elle ne m'est pas d'une grande utilité pour résoudre mes soucis.

- Quels soucis ?

L'autre type écoutait des deux oreilles. N'ayant entendu que « cent mille solars », il se rapprocha de son compère.

- Mes jambes. Mes vieilles jambes. Des jambes qui devraient me mener là où un personnage important m'attend. Mais elles refusent.
- Elles refusent cent mille solars ! Coupez-les et donnez-moi les solars !
- Je souffre. Et il attend.
- Quel personnage ?
- Très important. Vous devez le connaître. Mais, voilà, ce qui me coûte, plus forte que la douleur, c'est le poids de cette discrétion.
- Pour ce prix, je peux être muet !
- Et votre collègue ?
- Autant que moi.

Plus, renchérit l'autre sbire, qui commençait à comprendre. Mais que la présence de Méring, dans le dos de Wer, réfrénait dans son élan de se jeter sur elle.

- Vous seriez de ces gens discrets dont j'ai besoin ?

Gênés par la présence de Méring, qui risquait de faire avorter une attaque physique sur Wer, les hommes échangèrent un clin d'œil et, dans l'attente d'une position plus favorable, reportèrent leur projet de rafler cette carte au mirifique contenu. Le premier en revint aux pleurnicheries de Wer :

- Mon copain est aussi discret que moi. Qui c'est celui-là ?
- Un ami, un homme qui souffre des jambes.
- Lui aussi ! Comme vous ?
- Un mal identique.
- La discrétion ?
- Le manque de discrétion. Vous, vous le seriez, discrets ?
- À ce prix ? Oui !
- Une commission à un personnage.
- Important, je sais. Qui ?
- Ce petit mot que vous lui remettez.
- Je ne sais pas lire !
- Il ne vous sera pas demandé de le lire mais de le porter.

(L'homme respira et revint à son affaire :

- À qui ?
- C'Riva.

Les cheveux se dressèrent sur les têtes et les yeux devinrent méchants !

- Dégage, la vieille !
- Cent mille. Ce mot pour Riva. Discrètement. Son épouse ne devra pas être au courant.
- C'Loï ? (L'incrédulité rendit les regards stupéfaits).
- Ce mot pour C'Riva. Je sais que vous le connaissez.
- Pardi, si on le connaît ! (Mais les solars disparus revenaient déjà dans les mémoires). Un billet... ?
- Pour Riva. C'Loï ne devra pas être au courant. Si elle l'était...
- Si elle l'était ?
- Vous ne profiteriez pas longtemps de ces solars. Tandis que s'il n'y avait que C'Riva.
- On ne sera tués qu'une fois.
- Félicités. Peut-être, même : d'autres solars. Mais je ne certifie pas. Par contre, nous aurions l'occasion de nous revoir et je serai tellement heureuse d'une si bonne conclusion

- Si C'Loï n'était pas au courant de ce mot ?
- Si elle ne l'était pas.
- Et les solars ?
- Je saurai si C'Riva a eu ce mot. Il vous autorisera donc à me rapporter ce feuillet et vous toucherez vos solars. Une récompense légitime. Et mes jambes vous devront une éternelle reconnaissance.
- Vos jambes... (Le type s'en moquait éperdument !).
- Alors ?
- Je demande à mon copain.

Les deux hommes s'entretenaient à voix chuchotées. Ils se déplacèrent, mais Wer et Méring, restant sur leur garde, en firent autant. Les sbires renoncèrent à leur manœuvre et l'entretien reprit à voix basses.

Wer ne comprenait rien à ce dialecte ; par prudence, elle désamorça une combinaison qui pouvait leur être venue à l'esprit :

- Tant de discours, pour cent mille solars. Quand je dirai à Riva que même pour cent mille solars on n'a pas voulu se déplacer pour lui. Que ce sont deux de ses pignoufs qui ont fait rater son affaire. Il sera enchanté, c'est certain ! Un peu comme si je lui disais : « ce sont ces deux qui montaient la garde devant le Tribunal »

L'incompréhensible conversation cessa sur le champ.

- Ces solars... Quand ?
- Dès votre retour.
- Mais il nous faut plus de deux journées !
- C'est sûr. Mais on n'a rien sans rien !
- Si C'Loï apprend...
- Apprend, quoi ?
- Que nous nous sommes absentés !
- Si Riva apprend que vous avez refusé.
- Vous voulez nous éloigner du Tribunal !
- Vous éloigner du... quoi ? Un tribunal. Quel Tribunal ?
- Ce porche, là !
- Quelqu'un devrait en sortir ?
- Y entrer !
- Des dizaines de personnes sont entrées et sorties depuis un quart d'heure par-là !
- Des gosses : deux gamines.
- Ce n'est pas ça qui manque !
- Nous avons vu les portraits.
- Deux gosses. Si je compte bien : ça fait cinquante mille solars le portrait. Beaucoup de solars perdus !

L'argument avait fait mouche. La commission pour C'Riva, la carte de crédit l'attestait, c'était du concret. Cependant, ils se méfiaient encore, l'un des deux soutint le regard ironique de Wer.

- Si c'est un coup monté...
- Vous rendrez mes solars à Riva et vous lui aurez ainsi prouvé votre bonne foi ! Mon nom est inscrit sur le feuillet : Conseillère Wer. Il saura après-demain où me retrouver. Vous nous aurez rendu un inestimable service ! Le plus rugueux des hommes ne pourrait qu'être en de bonnes dispositions pour le commissionnaire. Mais allez voir

C'Loï et vos santés subiront de graves défaillances. Notez que, dans ce dernier cas, vous auriez voulu votre misère et vos ennuis, aussi ne venez pas vous plaindre après.

Ils faisaient semblant d'hésiter encore. Mais le plus moche n'y tint plus et tendit la main.

- Mon ami portera ce billet. Je peux voir, encore une fois, l'écran de cette carte de crédit, s'il vous plaît ?

**

C'Am et Viefield s'étaient décidés pour aller le plus loin possible vers l'Est avec le plein de carburant que C'Perle s'était empressée de leur céder. Mais après avoir traversé les Concessions Amel et Sor, le niveau du réservoir indiquait qu'ils ne dépasseraient pas la Concession Ciril ; il leur fallait, impérativement, bifurquer vers le Nord, pour rejoindre l'avant-dernière station de la voie ferrée. Un détour malvenu, car la voie était particulièrement facile à surveiller. Il était impossible d'admettre que C'Loï ne fût pas au fait de son arrivée sur Selzé, maintenant !

La Plaine, dans cette région, était moins plane : des surélévations parsemaient le paysage, ça et là. Dans le lointain, les cimes enneigées des Montagnes brillaient comme autant de pointes de diamant ; un décor somptueux et mystérieux, inaccessible, bien réel, que C'Am ne connaissait que par ouïe dire. Avec le changement de cap, cet horizon se déplaça vers la droite et les champs s'imposèrent, de nouveau, aux regards.

Depuis le matin, les convois s'étaient faits de plus en plus nombreux : ferries collectifs transportant des journaliers, plate-formes supportant de lourdes moissonneuses, machines roulantes à usage de conditionnement mobile, toutes sortes de fourgons de cuisine et de ravitaillement : loin de l'Océan, les récoltes étaient en retard d'un bon mois. Mais les montagnes faisaient sentir leur climat et le temps était chaud et sec : un sursis précédant les premiers vents chargés de fraîcheur. On se pressait.

L'Est. Le reste du continent s'étendait encore vers le Levant. Sur plus de quatre mille kilomètres, au-delà de la Clôture, c'était le domaine de la sauvagerie : un dédale de chaînes montagneuses, de vallées étroites, de torrents furieux, de forêts originelles. Une zone quasi impénétrable, tant la nature en avait bouleversé le relief et les accès. Une région inutilisable pour les modes de cultures et les nécessaires rendements ; on l'avait murée par une clôture et l'on avait pourchassé ce qui vivait en deçà, jusqu'à la dernière bestiole. Il n'y avait que ce qui volait qui s'était moqué de ce rempart de sons. Les Concessions souffraient de ces invasions qui mangeaient, picoraient, subtilisaient, des tonnes et des tonnes de semailles, de graines, de fruits, de pousses tendres. Dès l'origine de la mise en culture de la Plaine, les Concessions Médi, Mora et Prarth, s'étaient appauvries. Les contrats offerts aux journaliers en ces lieux étaient renommés pour leur faiblesse et leur précarité. La main-d'œuvre s'y endettait plus qu'elle ne s'y nourrissait. Depuis un siècle, les associations de Concessions, répétées, n'avaient fait que précipiter les ruines en cascades, et la sauvagerie débordait des pentes, rampante, volante, obstinée, opiniâtre, inlassable, telle une rumeur.

Pour peu de se déplacer souvent, c'était une bonne région pour se cacher : les Concessionnaires avaient peu de personnel et négligeaient ces zones. Beaucoup de parcelles portaient des jachères de dix années et plus, et les taillis d'espèces importées

d'autres mondes s'épuisèrent à résister aux graines apportées par les vents porteuses de forêts nouvelles.

Pourquoi avait-on assagi la Plaine jusque là ? Tout bonnement parce que les Mondes Humains avaient cru à l'avenir. Deux siècles auparavant, les populations étaient en pleine expansion et la Colonisation avait gagné des mondes éloignés de la Grande Faille : autant de promesses d'Eldorados pour les millions de migrants. Selzé, au deuxième stade de son évolution, n'avait pu qu'attiser les convoitises pour nourrir toutes ces bouches. La Stellaire d'Alimentation SA avait racheté cette plaine à son premier propriétaire, inventé le système de son partage et de son organisation, puis tout revendu à ceux qui s'étaient présentés avec des capitaux à risquer. Une opération qui ne s'était avérée rentable que pour les Concessions proches de l'Océan, plus productives et, au fur et à mesure, plus riches. Ces dernières, progressivement, au fil des générations, avaient pu racheter les autres : Perle, Am, Orel, et Loï. Uri, aussi, dont les stations de pompes leur assuraient un complément d'irrigation. Mais c'était bien là une liste exhaustive. Milan ne devait de survivre qu'à d'autres activités. Ourth et Mora (déjà presque négligeables - et négligés - dans les statistiques des quotas) ne devaient leurs existences que par manque d'acheteurs : la proximité de la Clôture, à entretenir, avait réputation de coûteuse servitude. Les Mondes périclitaient et, au fil des dernières décennies, Selzé produisait trop. Pas pour le monde des journalistes dont la nourriture était frugale et répétitive, mais pour Celcius-Système et Chante Cœur, les principaux mondes consommateurs. Les Concessions avaient tenu les Mondes par la nourriture qu'elles leur avaient fournie pendant des décennies ; ils s'effondraient. Force était, maintenant, de suivre leur chute.

Ces Concessions, contiguës à la Clôture, partaient à vau-l'eau. Des milliers de kilomètres carrés étaient délaissés. La fin du carburant étant péremptoire, C'Am ignorait de quelle manière ils auraient pu se nourrir et se réapprovisionner dans ces régions frontalières. Sauf à souscrire de problématiques contrats, qui auraient donné accès aux divers magasins du Concessionnaire du lieu. Et débiter la carte de crédit Yet les aurait trahis dans l'heure. Mieux valait de se rabattre en des lieux plus peuplés et se perdre dans les foules de Journalieux stationnant aux abords des gares ; ils atteignirent celle « Des Trois vents » en milieu de journée, à cent cinquante kilomètres de celle qui, plus loin, jouxtait la Clôture. Cette dernière, dite « Coulée des Hurllements », car c'était un de ces endroits où les derniers fauves avaient été tués, dans des chasses qui avaient fait date.

Ils garèrent leur ferry aux abords d'un loueur et commencèrent à roder autour de la gare pour localiser une maison proposant des contrats. Puis, dans la négative, ils se mêlèrent à des groupes dont certains devaient attendre depuis des jours. Célibataires hommes et femmes, ou familles entières, guettant une proposition d'un intermédiaire de Concessionnaires, ou l'annonce d'une console publique sollicitée en permanence par des doigts avides et désespérés. C'Am choisit un emplacement parmi des couvertures pliées et des gosses allongés d'un campement sauvage et fit comprendre à la Seloï de s'asseoir.

Viefield l'imita, un peu perdu.

- Et que fait-on, maintenant ? Wer ne pourra plus nous contacter !
- Nous nous reliaerons à bord du ferry, il est à dix minutes.
- Et si on nous le vole ?
- Pas de vol, ici.

- Ah ?
- Les gens sont habitués à attendre là où ils sont.
- Attendre, ça ne durera qu'un temps ! Deux ou trois heures, au plus, et il faudra se risquer à demander un plein. Et ne plus s'attarder. Où, ensuite ?
- « Coulée des Hurlements » : la prochaine gare.
- Et après ? Si nous sommes dans la même situation qu'ici ?
- On continuera de gare en gare.
- Une perspective qui en manque... de perspective !
- Tant que Wer ne nous donnera pas signe de vie.
- Nous devrions trouver une solution plus satisfaisante.
- Que dit ton nez ?
- Ça fait longtemps qu'il ne sent plus rien, mon nez ! Mais cette passivité...
- Si tu trouves mieux.
- Nous ne pouvons nous cacher éternellement. Et ta carte de crédit se sera épuisée.
- Je sais.
- Tu devrais connaître un Concessionnaire ! Ils ne peuvent pas tous être d'accord avec ta C'Loï !
- Une loterie dangereuse.
- Discute avec une de ces personnes qui nous entourent : moi, je ne comprends pas un traître mot de ce qu'ils se racontent.
- Le patois des journaliers.
- Patois ou pas. Essaie de savoir où nous pourrions nous réfugier !
- C'est une idée.

C'Am se releva pour mieux discerner les visages des environs immédiats et repéra un homme, apparemment insensible à ce qui l'entourait. Nonchalamment, il vint à son côté. À peine si l'homme le regarda s'agenouiller. Viefield tendit l'oreille.

- Meilleure journée...
- Méjo... Kerch ?
- Kerch sol... Tu ?
- Kerch managar.
- Beso camps.
- Camps ?! Fer ot !
- Y fer est ?
- Ron ! Ron ! Tot tomac reuxe.
- Kerch sauté.
- Tu ? Fer est ? Clôture ! Fer ot camps. Tomax pelein. Têtre... Tu est ?
- Est.

L'homme le regarda, et une lueur d'incrédulité fulgura dans ses yeux. Aussitôt mise en veilleuse : il crut s'être mal fait comprendre et se répéta...

- Est Clôture ! Ni beso.
- Sauté...
- Sauté ?!

(Cette fois l'homme avait consenti à examiner C'Am ; il se répéta, comme pour lui-même).

... Sauté ... Ni fame ni fants... Sauté... Tu seu ?

- Seu...
- Cance ! Fame y fants... Atre...

- Pir sauté ?
- Clôture... A sud... A cance...
- Con ap Clôture ?
- Cance fit mi fame y fants... Con tipeu... Con pas...
- Oû ?
- Médi... Con pas... Foix...
- Mécy.
- Tu cance ! Ni fit fants... Cance mi... Cance mi...
- Mécy.

Ses yeux brillèrent un moment puis la flamme s'éteignit : le fatalisme des journalieux, se sachant sans avenir, anéantissait les vellétés. C'Am répéta un « mécy », se releva, regagna sa place. Vieffield, bouche bée, le regardait d'un air interrogateur. C'Am expliqua :

- Il part vers l'Ouest pour chercher des contrats. Ici, c'est la famine : « toujours l'estomac creux ». C'est lui qui le dit. Il va suivre la voie de chemin de fer vers l'Ouest.
- Il a eu l'air intéressé par ce que tu lui demandais.
- Surpris que je veuille aller vers l'Est. Alors, je me suis demandé, plutôt que de descendre vers le Sud, s'il n'y avait pas un moyen de passer de l'autre côté de la Clôture. S'il connaissait de l'autre côté et s'il y avait un passage pour y accéder. C'est là qu'il m'a dit qu'il n'avait pas eu de chance d'avoir une femme et d'avoir fait des enfants. S'il n'avait pas eu de femme et ces quatre enfants à nourrir, je crois qu'il nous aurait suivis. Choisir les montagnes plutôt que l'Est, je ne pensais pas que ça allait si mal, par ici !
- C'est une bonne idée, on n'ira pas nous chercher par là. Et Wer pourra encore nous joindre par radio. Mais... Il n'y a pas de passage, évidemment !
- Si, à la hauteur de la Concession Médi, selon lui. Je lui ai dit que je voulais me sauver pour être libre.
- Ah bon ! Et il est loin ce passage ?!
- La prochaine gare. Je suppose qu'il faut longer la limite. Il n'a pas su le préciser.
- Ce ne serait pas une mauvaise idée.
- Il se fait mieux comme paradis !
- Mais si Wer nous a déjà laissé tomber. Ou, si elle y pense sérieusement en ce moment-même.
- Derrière la Clôture, ce ne sera pas la quiétude que tu attendais.
- Tu connais ?
- Non ! Mais c'est ce qui se dit depuis toujours.
- L'essentiel est d'être tranquilles en attendant. Et de manger !
- Totalement inconnu pour moi... Et ce passage, il nous faudra le trouver.
- S'il y a un passage pour aller, il y en aura un pour revenir.
- Revenir ? Si Wer nous a laissé choir ou si elle s'est acoquinée avec les Loï...
- Il faut une solution ! Et se laisser cueillir ici, avec cette Seloï. C'est pour le coup qu'ils auront gagné sur toute la ligne !
- Bien. J'utiliserai la carte pour du matériel et un peu de ravitaillement. Ça doit se marchander dans une cuisine publique et pour faire le plein. Ensuite, il deviendra urgent de disparaître quelques temps.
- C'est parti !
- Mais pas pour le paradis.

- On attendra. De toutes façons, il ne peut pas être ailleurs, hein ! Qu'est-ce que je risque ?
- Mourir de faim. Ou bien se faire manger.
- Sacré nom, ça vaudra bien la Judiciaire et tes Concessionnaires !
- J'en étais un.
- Pas tout à fait, puisque tu t'es fait avaler !

**

Trois jours plus tard, Wer et Méring, à la croisée des deux allées, faisaient le pied de grue. Onze heures du matin. L'été de Selzé se terminait. Les parterres de la Cité Administrative souffraient malgré les petites pluies de nuit qui tombaient régulièrement en cette saison, et les balustrades, qui interdisaient leur accès, n'avaient plus guère d'utilité. Les pelouses, un peu fofolles de ne pas être entretenues soigneusement, s'étiolaient. Mais il faisait bon. Wer prenait son mal en patience et Méring piétinait sur place en bougonnant :

- Personne ne viendra !
- Nous avons une heure d'avance. J'ai donné rendez-vous aujourd'hui pour midi et je serai là, à l'heure dite ! Si vous voulez partir, je ne vous retiens pas.

Méring ne répondit pas. Si Wer espérait le tenir à l'écart avec une astuce aussi primaire ! Il observa un moment la façade du tribunal à trois cents mètres. L'allée qui y menait se remplissait de promeneurs. (Tout comme - curieusement - les autres allées). Et surtout celles qui menaient à leur carrefour. Badauds et promeneurs s'accumulaient insensiblement autour d'eux. Peu de femmes. Des hommes : sans conteste, des journaliers de par la pauvreté de leurs habits. Tous arrivaient et attendaient. Pas un qui s'occupât d'eux. Quelques rares se reconnaissaient, mais les échanges étaient brefs, comme de vagues formules de politesse. Chacun ou chacune s'isolait, ensuite, dans ses pensées.

Méring ne voyait pas d'un bon oeil cet attroupement qui grossissait et suggéra de gagner un des autres croisements des alentours. Wer le rembarra. Il se mit à scruter, soupçonneux, ces arrivants qui s'agglutinaient autour d'eux.

Onze heures et trois quarts : l'embranchement était noir de la foule qui s'y était accumulée ! Wer pestait contre la coïncidence. Les gens étaient sales. Des remugles de sueur odoraient le lieu et, surtout, la petite foule était si compacte qu'il leur devenait impossible de voir arriver Riva ou un de ses représentants. Aucune vareuse « bleu et or » se frayant un chemin. Le rendez-vous était manqué par ce fichu troupeau qui avait eu l'idée idiote de se rassembler là. Quant à espérer s'en dépêtrer, même au prix de sauter une barrière basse limitant la pelouse, il ne fallait plus y compter, il aurait fallu le tenter plus tôt.

Méring revint à la charge :

- Ça ne sert à rien de rester, on ne nous verrait même pas ! Essayons de nous sortir de là.
- Parce que vous espérez vous faire un passage dans cette cohue ?!

Méring remarqua que les gens s'étaient encore plus tassés autour d'eux.

- Trop tard. Pas de chance, Riva nous a fait faux bond. On ne comprend même pas ce qu'ils se disent. Ah ! Tenez, on dirait qu'il se passe, enfin, quelque chose !

Une onde paraissait avoir donné à la masse une vie salvatrice. On s'agitait. Des nouveaux venus, ça et là, se faufilaient en distribuant des petits rectangles brillants. Des titres de crédits, apparemment (?).

Wer et Méring remarquèrent que ces hommes étaient moins frustrés et portaient, tous, une vareuse marron à parements noirs. Une conséquence, visible, de cette nouveauté : la foule se désagrégait progressivement et semblait s'écarter d'eux, comme pour créer un espace libre.

La Conseillère ne comprit leur situation que lorsque la haute stature de Riva fendit la foule : on les avait coincés et isolés !

L'époux Loï, un sourire au coin des lèvres, vint à leur rencontre et se pencha vers eux :

- Ma chère Sigri, je vous enlève ! Comment discuter posément avec cette foule de curieux qui ôterait tout crédit à une impérative discrétion, nécessaire à nos affaires !
- Un enlèvement ?
- Votre mot m'était adressé personnellement, j'ai cru bien faire. Mon épouse aurait déploré que je vous rencontrais au beau milieu des pelouses du Tribunal. C'est qu'il y a du passage, ici !
- Et tous ces gens...?
- Bof. Je suppose un contrat pour le compte de quelque Concessionnaire. Mais ils s'en vont. N'est-ce pas magique !

Effectivement la foule se dispersait lentement. Deux ferries étaient venus se poser sur un espace redevenu partiellement libre. Riva montra du doigt le premier véhicule à Wer. Il ne riait plus :

... Montez dans le premier ! (Six hommes en vareuse entourèrent la Conseillère aussitôt.). Ces hommes vous accompagneront. Je prends le second.

- Et si je refuse ?
- C'est pour votre bien, je vous mets en lieu sûr. Tout comme votre Assistante, que vous aviez lâchement abandonnée dans ce sordide dortoir. Allez !
- Méring, suivez-moi !

L'imposante stature de Riva vint s'interposer entre Wer et Méring.

- Non, ma chère Sigri : Méring reste ici. Vous avez entendu, tout comme moi, que C'Loï lui interdisait ses terres. Non ? (Riva claqua des doigts et un homme de main s'empressa). Donne ta carte à cet homme !

- Mais... (L'homme hésitait à se séparer de son seul moyen de paiement).
- J'ai dit : donne ta carte de crédit à cet homme ! Ton nom ?
- Eringson, Concessionnaire Riva.
- Donne-lui ta carte, c'est une affaire de huit jours. Je compenserai par un contrat. « Eringson »... Je me souviendrai de ce nom.

L'homme tendit sa carte à Méring. Ce dernier protesta vivement. Riva lui mit les points sur les « i » sèchement :

... On peut tout faire sur Selzé, y compris de braver une interdiction. Mais ce serait le signe indiscutable que l'on en aurait assez de vivre. Dégagez ! Marchez vingt-cinq minutes, droit devant vous, vous trouverez un réfectoire public et un dortoir. Numéro « cinquante-deux mille trois cent six » : prenez le numéro de mademoiselle Nise Ételle ! Votre employeuse vous avertira de la suite donnée à notre négociation.

La main de Riva s'était posée sur l'épaule de Wer, et la pression ne laissait aucun doute sur son intention de ne plus perdre de temps. Elle n'eut d'autre choix que

celui de marcher droit sur le premier ferry. Un dernier regard de Riva à Méring fit comprendre au pilote que l'avertissement était le dernier.

Quelques pas plus loin, la poigne de fer lâcha l'épaule. Mais l'escorte ne la quittait pas d'une semelle et l'entourait : Riva lui avait choisi un destin et n'entendait pas en admettre un autre.

Déjà prisonnière ! La Conseillère, à peine montée, l'équipe des sbires s'enfourna avec elle. Dans un seul élan, tous les sièges avaient été envahis de part et d'autre, devant et derrière elle. Les portes claquèrent. Elle fit contre mauvaise fortune bon cœur et s'installa confortablement. Puis, du coin de l'œil, observa les derniers groupes qui désertaient le lieu. Le deuxième ferry virait déjà.

Ainsi, l'époux s'était décidé pour quitter l'ombre portée de son épouse. Wer l'avait pressenti. Mais, avait-elle, une seule fois, imaginé qu'il puisse tomber dans le piège tendu, avec si peu de retenue ! Ou alors : il avait saisi l'opportunité offerte, au risque de regretter, ces jours prochains, sa tentative d'émancipation. L'avenir dirait quel jeu il jouait. Un avenir où il faudrait jouer fin !

Car, à bien y réfléchir, elle n'était plus certaine de quoi que ce soit !

Les engins glissèrent jusqu'à la sortie du parc. Là, par une rocade, ils abordèrent une voie et se mêlèrent à la circulation.

Quelques kilomètres plus loin, une nouvelle rocade leur fit quitter la grande route pour une autre qui s'enfonçait dans les champs. Wer, remise de ses émotions, tenta de se donner une contenance. Le mouvement qui avait précipité la Seloï contre le mur lui revenait en mémoire : « on n'avait pas voulu les écrabouiller devant la Cité ». L'éphémère et ultime solitude au milieu d'un champ ? Où donc avait-elle commis une erreur ? Comment avait-elle pu se fourvoyer autant ! Réponse : ce crétin de C'Am qui ne connaissait pas son monde et qui avait induit une appréciation fautive dans les rapports de forces. Autre question : était-il encore temps de regagner une marge de manœuvre, même étroite ? Riva avait-il pris ses avances, en l'escamotant, pour l'anéantir ? Ou pour la séquestrer et imposer ses conditions ? Subsidiairement : restait-il une minuscule parcelle d'espoir ?

Les kilomètres et les kilomètres défilaient. Wer en avait la nausée de ces voies qui filaient vers des horizons inconnus. Elle regarda le paysage des champs, une impression de déjà vu. Le temps de se préparer psychologiquement à l'idée que, tout compte fait, Celcius recelait moins de déboires. L'océan n'avait été là que pour lui mettre l'eau à la bouche ! Elle avait cru avoir tous les atouts en main. Un monde de sauvages et de brutes !

Elle tourna la tête furtivement. Le ferry de Riva les suivait. C'était presque rassurant de ne pas se faire massacrer par ces faces patibulaires et muettes, et ce, sans un témoin digne d'elle. C'Riva. Pas le moindre commentaire de cet abruti de C'Am sur ce personnage-clef ! Obnubilé par sa C'Loï au point de ne pas se rendre compte que C'Riva était le digne époux de la grande héritière. Une association de longue date, inévitable : des deux prédateurs de la Plaine. Des erreurs qui se payaient. Et Nise enlevée aussi. Et ce crétin de Scindy qui avait disparu et ne répondait plus ! Mort, peut-être... ?

Brrr... Restait cette Seloï. Et la prudence de l'infliger aux Loï qu'en dernier recours. La carte que l'on abattait, le point final scellant la fin de l'affaire : « on

prouvait que tout ce qui avait précédé avait été correct ». Jamais de bluff, son principe permanent : l'honneur du Cabinet Sigri Wer de Celcius. Une assise pour l'avenir. On serait venu la chercher pour les affaires délicates. Sa notoriété, transposée sur Selzé...

*

Elle s'aperçut qu'elle avait dormi car ses pensées tardaient à se remettre en ordre. Le ferry avalait les chaos par de lents mouvements réguliers qui s'éternisaient. Une forêt, bordant l'horizon, et des indices qui tendaient à la renforcer dans son impression qu'elle était déjà passée le long de ces taches violettes.

Le ferry fit une embardée et reprit son aplomb. Elle reconnut l'allée, et, derrière une ligne d'arbres, une demeure majestueuse. Un immense soulagement : on la ramenait chez Loï ! Allons, tout n'était peut-être pas perdu. Wer se redressa sur la banquette et les spadassins de Riva lui ménagèrent quelques centimètres d'aise. Le bruit de la turbine quitta les aigus et un nouveau dérapage porta l'engin au bas du perron imposant. Wer sentit la chaleur se diffuser dans son corps. Elle attendit la suite des événements, pleine d'espoir.

Presque à regret, elle quitta son siège et descendit. C'Riva s'empara de sa main et monta les marches à son allure. Il avait l'air pressé. Quatre majordomes s'activèrent. C'Riva donna des ordres, tira la Conseillère dans l'entrée cossue, puis allongea encore le pas devant une suite de portes donnant sur des salons. (Cet homme paraissait être la proie d'une idée fixe !). Enfin, à l'entrée d'une pièce, le colosse désigna un canapé, d'un geste péremptoire...

- Je suis pressé. Cette pièce est insonorisée et à l'abri des capteurs. Nous sommes civilisés sur Selzé ! Mettez-vous à votre aise car nous en avons pour un moment. Il nous faudra reprendre cette discussion. Je m'absente un instant.

*

Il était ressorti après l'avoir pensivement regardée. (Mais elle avait eu la certitude qu'il ne l'avait pas vue : l'homme avait l'esprit ailleurs.). Un bruit de mécanisme avait sanctionné la fermeture de la porte. Quand il revint, dix minutes plus tard, quoiqu'un peu pâle, il semblait apaisé. Wer guetta ce calme, un calme en parfaite rupture avec l'homme...

- Et... votre épouse ?

Riva eu un geste d'agacement.

- J'en ai eu pour un instant... Maintenant, vous allez m'aider à gagner du temps.

- Vous en avez déjà perdu !

- gagner du temps en me répondant sans digressions inutiles. Je vous accorde trois minutes. La Seloï : où ?

- Les contretemps ont compliqué.

- Où ?

- Je l'ignore.

- Dans combien de jours pourrez-vous me la montrer ?

- Quand nous aurons résolu le partage de Am et Perle.

- Ne dites pas d'idioties et mettez vos comptes à jour, j'ai trouvé ce Scindy accompagné de deux donzelles qui ressemblaient comme des gouttes d'eau à C'Perle.

Le partage est simplifié : rien pour vous ! Et puis cette fille que nous avons retrouvée dans ce dortoir proche de la Cité : votre Assistante.

- Nise Ételle.
- Son nom m'importe aucunement !
- Et... Scindy ?
- C'est fou comme nos microbes font des ravages chez nos visiteurs !
- Serait-il malade ?
- Mort. Une infection calamiteuse et inexorable. Foudroyante.
- Si rapidement ?!
- Les microbes et moi sommes natifs de Selzé. Combien de jours ?
- Pour la Sel...
- Le clone de C'Loï ! Attention, Conseillère, disparaître ici...
- Ne vous donnera pas cette adolescente.
- Que voulez-vous que ça me fasse ? La Concession Loï me doit plus de deux milliards de solars, je les réclame et je n'ai plus besoin de cette jouvencelle !
- Vous vous contredisez. Pourquoi voulez-vous absolument cette gamine, alors ?
- Vous l'avez posée dans la balance, alors je l'attends !
- Si je n'ai aucune contrepartie.
- Si, une : votre vie !
- Je ne comprends pas cette manière de penser.
- Vous ai-je demandé de penser ? Je veux cette gamine pour clore cette affaire, c'est tout !
- Je dois essayer de renouer le contact.
- Donc, vous me donnez le code et ça vous évitera de la peine.
- Et si c'est votre visage qui apparaît sur l'écran ?
- J'ai des arguments.
- Je ne vous demande pas lesquels...
- Non. Cette précision : soit vous permettez ce contact, et je peux récupérer cette enfant, soit vous refusez. Je ne parierais pas sur votre propension à la vieillesse, dans le second cas !
- Vous donner la possibilité de la capturer ne me donnerait guère plus de chance.
- Non... Mais ça pourrait me mettre dans de bonnes dispositions !
- La belle affaire. Mais encore ?
- Vous espériez jouer un rôle en faveur de Selzé : ces négociations pour les quotas et les cours du change de nos solars... Mais ne réfléchissez pas trop longtemps. Venez ! Suivez-moi !

Wer quitta le refuge du canapé et repartit dans les pas de C'Riva. Elle se vit comme un animal familier suivre les enjambées du maître. (Désagréable !). Des portes donnant sur un couloir ; C'Riva en ouvrit une et, d'un geste théâtral, invita la Conseillère à regarder. Que pouvait bien vouloir C'Riva, pour se livrer à des jeux aussi puérils !

Elle se pencha par l'entrebâillement...

*

Et se rejeta aussitôt en arrière ! (Ou bien : était-elle paralysée sur place ?!). Les réflexes, quand la surprise se double d'une angoisse irrépressible, quand les jambes acquièrent une vie propre... Que la gorge se noue...

C'Loï, affalée, le dos cassé par le bras d'un siège... Un siège, à demi renversé, resté en un équilibre précaire. Et la tête...

Wer osa regarder une seconde fois, pour s'assurer que C'Loï avait bien eu le plafond comme dernier paysage.

(La poitrine !). La tête avait subi une torsion. Une rotation de cent quatre-vingt degrés...

L'Héritière C'Loï était morte. Irrémédiablement morte. Wer chercha le regard de C'Riva qui lui happa l'épaule et la refoula brutalement dans le couloir. Il ferma la porte, il avait l'air plus calme que jamais.

- Voyez, ma chère Sigri, que j'ai pour habitude de ne pas avoir à revenir sur un problème une seconde fois. J'aime les choses simples et finies. Il n'y a pas d'armes à feu sur notre monde...

- C'est pour ça que vous vous servez de vos mains.

- Que me racontez-vous là ?! Moi, je vous parle de ce revolver, que votre ami Méring... Oh, pardon ! La confusion, excusez-moi : cette arme que votre lieutenant, monsieur Méring, a ramenée de ces mondes étrangers. Vous paraissez distraite, Conseillère ? J'ai l'impression que vous ne me suivez pas ?

- Si... Si, si !

- J'ai cru. Je poursuis ma déposition : « Il s'est introduit et a blessé mon épouse d'une balle qui s'est révélée meurtrière. On n'a laissé aucune chance à mon épouse. Et on s'est acharné ! C'est tout particulièrement horrible et crapuleux. D'autant qu'il y a un abus de confiance flagrant : C'Loï n'aurait jamais laissé entrer une personne en laquelle elle n'aurait pas eu totalement confiance »

- Je n'ai pas vu de sang...

- Chaque chose vient à son heure ! Je résume et conclus : consécutivement à un tel acte, auquel s'est livré un pilote de l'Inter Stellaire Compagnie, qualifier ces futures négociations de « après » découlera de la plus pure des logiques. Le bon sens !

- Méring ne peut être...

- Qu'en savez-vous ?

- Il était avec moi, devant les bâtiments de la Cité !

- Ah bon ?

- Ce n'est donc pas lui l'assassin.

- J'ai réfléchi à cette énigme, croyez-moi ! Et j'en ai conclu que, si ce n'était pas ce pilote qui a tiré sur mon épouse, il n'y aurait eu qu'une seule autre personne, qui eût pu.

- Moi...

- Vous avez presque tout deviné, chère Sigri ! Je dis « presque », car vous avez omis de songer aux conséquences sur les dites négociations : un effet désastreux, croyez-moi ! Le Conseil de Selzé tempêtera et réclamera une sanction à Celcius. Si, si ! Et l'obtiendra. Pensez : un meurtre ! Je verrais bien la confiscation des biens d'un certain cabinet de Conseil : encore de la logique pure, je n'échafaude rien. Et la Justice-même, notez-le ! Pilote ou Conseillère. Conseillère ou Pilote. Moi, vous vous en doutez, mes exigences sont d'ordre sentimental : « la dépouille de mon épouse ne saurait être contrebalancée par un quelconque dédommagement ». Je ne l'imagine même pas !

Mais, demeurer l'époux d'une morte aurait comme des relents pathologiques ! Passé un délai - raisonnable -, la nature reprendra ses droits. Me suivez-vous ?

- Très très bien.
- Ce code ? Vite, je suis pressé !
- Véhicule 136, de la gare numéro 3.
- Ça me suffit.
- Et maintenant ?
- Dès que nous l'aurons retrouvé, je vois votre destin s'améliorer. Sinon...
- Et, en attendant ?
- Vous n'aurez pas à attendre longtemps avec... cette - exacte - référence du ferry. Une heure, pas plus.

Wer avait la claire sensation que la mort était passée bien près. Mais pour ce qui restait comme miettes à marchander : les hectares et leurs revenus s'étaient envolés ! Encore bien si C'Riva mettait la main sur la Seloï et ne lui imputait pas officiellement - de surcroît - les meurtres de C'Loï et Scindy !

Le sang paraissait s'être bloqué dans ses veines et un froid insidieux la gagnait. L'âge ? Ou bien cette satanée plaine, à la classe dirigeante devenue folle ?

Devenue... ?

CHAPITRE 21

L'agglomération, édiflée autour de la gare des Trois Vents, prenait l'apparence, dans le lointain, d'une miniature. Elle disparut derrièe l'horizon : une vague boursouflure perturbant la ligne d'un champ portant à perte de vue des plantes buissonnantes. La dernière possibilité de faire le plein de carburant, sans trop de risques, était épuisée. Le ronflement de la turbine entretenait le vague à l'âme de C'Am, mais Viefield avait pris goût à la conduite du ferry qui satisfaisait sa soif de liberté. Une griserie que C'Am observa un moment, puis qu'il délaissa pour le visage de la Seloï.

C'Loï les poursuivrait tant que cette adolescente serait vivante ; sauf si Wer avait fait affaire avec l'autre et n'avait parlé de cette deuxième. Et dans ce cas, pourquoi n'avait-elle pas donné signe de vie ? Tout bonnement, parce qu'elle n'avait plus besoin de celle-ci. La fureur de C'Loï quand elle apprendrait ! Ou alors : Wer n'était plus de ce monde. Une mort qui ne désamorcerait pas, cependant, les recherches de la Concession Loï, si celle-ci avait eu le moindre soupçon ou la moindre information sur cette seconde adolescente. Rester aux Trois Vents, plus que le temps d'un plein, aurait été défier les probabilités de passer inaperçus. Pour l'avenir, des centaines de journaliers seraient toujours prêts, pendant des mois (pendant des années, même !) à ouvrir les yeux pour quelques centaines de solars. La Concession Loï dépêcherait inlassablement ses gens, aux quatre coins de la Plaine, pour se prémunir de ces ludions dont l'existence mettait en péril la légitimité sa représentante en titre. Tout ça était bien compliqué. Mais eux étaient voués à une fuite perpétuelle ! Passer la Clôture était la solution (si solution il y avait) qui assurerait le plus sûrement leur tranquillité quelques temps. Mais, encore fallait-il trouver ce passage.

Viefield maintenait la vitesse des pales, et les montagnes, sur la droite, avaient semblé faire un bond dans leur direction. On n'en discernait pas encore les détails, mais la main aurait cru pouvoir les toucher. Ils étaient rendus à près de trois mille kilomètres de l'Océan : le bout du monde !

Des jeunes janseras se reconnaissaient, ici et là, dans les champs en friche, et des plantes aquatiques recouvraient les berges artificielles des canaux. Visiblement, la Concession Médi n'entretenait plus les ouvrages depuis des décennies et la luxuriance gagnait. Si des brèches s'ouvraient dans la Clôture, la sauvagine ne tarderait plus à se répandre. La Concession Médi n'en avait rien dit, lors des Obligations passées, avait-elle sciemment caché ce fait ? Ou alors, ce journalieux avait rêvé et il n'y avait pas de brèche par où passer.

Il fallait se rapprocher des pylônes. Couper dans le paysage, par le travers des prairies, aurait laissé une trace ; ils prirent la première voie sur la droite et ne la quittèrent plus.

*

Dès la barrière, de part et d'autre d'elle, on aurait pu croire que l'on avait planté des forêts entières : déjà des janseras portaient haut leurs cimes altières, dominant les champs en friche et les pentes des premières collines. C'était l'inverse qui avait été réalisé deux siècles auparavant, on avait arasé jusqu'à la moindre pousse, puis édifié cette ligne d'émetteurs : il avait fallu créer une frontière qui protège la plaine. Il y avait eu ce misanthrope, riche et unique propriétaire de Selzé, principal actionnaire de l'ISCie, qui s'était amusé à peupler d'animaux terriens ces vertiges de rocs et de ravins, ces sombres forêts, ces eaux se précipitant dans des à-pics effarants. Longtemps, la clôture avait rempli son office, contenu la faune, permis l'entretien de cette limite. De visu : la sauvagerie, maintenant, débordait.

S'ils trouvaient ce passage, l'idée effleura C'Am que la prudence incitait à se tenir en deçà de la barrière. Viefield, lui, estimait le contraire : si on les repérait en terrain connu, les issus seraient plus facilement verrouillés par les survenants. Au-delà, parmi les éboulis, il en irait différemment.

Trois heures qu'ils avaient quitté la gare. Ils longeaient, maintenant, la ligne des hauts pylônes, dont l'espacement, de vingt mètres en vingt mètres, était censé créer un obstacle continu. Ce qui sous-entendait que l'efficacité des ondes ne débordaient pas d'un couloir d'une vingtaine de mètres de part et d'autre. Viefield arrêta le ferry et ils descendirent examiner le terrain. À un seul endroit, une bête fouisseuse avait creusé d'assez loin pour ressortir indemne de ce côté : on voyait un passage dans l'herbe haute. Ils repartirent, à vitesse réduite, suivant tant bien que mal l'allée rectiligne encombrée de taillis.

Les contreforts rocheux venaient mourir loin de la barrière ou tout contre ; ils se mirent à regarder de plus près ces endroits et à s'y attarder, espérant qu'un rocher serait venu bouler contre un mât de métal, l'aurait abattu. Leur vitesse, ralentie par l'examen permanent, les avait presque ramenés au pas. Viefield relança la turbine et C'Am ne quitta plus la barrière des yeux. Mais le soleil de Selzé glissait sur la ligne d'horizon et leur obstination devenait déraisonnable. Ils se décidèrent pour un campement près d'un lit de torrent asséché. Un avant-goût de ce qui les attendait, jusqu'à ce que la Conseillère veuille bien se souvenir qu'ils existaient !

Au petit matin, l'avertisseur du tableau de bord était resté silencieux. Ils remballèrent les toiles, déjeunèrent, et s'abstinrent dans leurs tentatives de tirer plus de cinq mots d'affilée de la Seloï. Ils la couvrirent seulement d'une étoffe chaude pour la réconforter. L'adolescente avait perdu son arrogance et son esprit peinait à appréhender le présent. Peut-être Consol avait conditionné ses clones en vue d'un confinement pour un espace réduit tel celui d'un laboratoire ? Elle serait un poids mort dans ces rochers. Un paradoxe, pour une purifiée, adaptée et destinée toute entière pour ce monde.

Alors que le chétif Viefield se vivifiait de jour en jour, rayonnait, discourait inlassablement sur les beautés du lieu :

- Sacré nom, c'est autre chose que les bacs d'épuration de la Côte ! Et l'odeur ! Tu sens ?
- C'est Celcius qui sentait mauvais.
- C'est ce que je te dis ! Regarde ce versant !

- Les pylônes...
- Tu ne peux pas apprécier.
- Si !
- Tu regrettes les lumières de Sorale ?
- Idiot ! Ici, c'est chez moi.
- Mais tu ne connaissais pas.
- Une Concession, c'est du travail.
- Par ici, ils n'y touchent plus, tout est en friche !
- Médi est en faillite, c'est évident. Mais si la Clôture n'est plus entretenue, un jour viendra où les bêtes déferleront.
- Ça en prend le chemin, il y a des arbres qui poussent à un mètre des mâts. Encore dix ans et... « pousse-toi » ! Ce système des Concessions donne l'impression de battre de l'aile. La production de Selzé doit en prendre un coup !
- Il y avait surproduction.
- Alors, je me demande pourquoi tes voisines s'accrochent autant à leur territoire. Elles se mettraient d'accord, les journaliers seraient contents.
- Ils auraient encore moins de contrats.
- Ils cultiveraient par ici et pour eux. Non ?
- Le Système n'est pas organisé comme ça.
- C'est idiot.
- La parité des solars pour les marchandises...
- Ta parité aura bouffé ta clôture avant longtemps !
- Je ne comprends pas pourquoi les quotas baissent à chaque négociation.
- Ils baissent, et voilà tout. N'empêche... Rien que chez Ronaldson, il y en aurait cent pour se précipiter ici !
- Alors, tu tiens ton paradis ?
- Sûr ! Quel nez j'ai eu ! Et toi ?
- Ça me fait tout drôle de me retrouver là. Il y a tout juste une année, je calculais pour ces Enchères.
- Et voilà que tu as déniché une voisine encore plus perfectionnée que l'autre.
- L'autre réfléchissait trop. Celle-là : pas assez.
- On n'est jamais content ! Quand la ramènerons-nous ? Et « à qui » si Wer nous a laissé choir ? Faisons-nous une raison, la Conseillère nous a manipulés. Elle n'a plus besoin de celle-ci, elle s'est arrangée avec ta voisine et espère ne plus nous revoir.
- Et nous, nous ne pourrions rester indéfiniment dans ces bois avec une adolescente. Pour l'heure, il serait temps de trouver ce passage.
- Ne compte pas sur notre passagère, elle est totalement indifférente à ces paysages !

La Seloï n'admirait pas le paysage des roches, pour lequel, visiblement, elle n'avait pas plus d'attrance que pour la plaine. Mais son comportement, depuis quelques minutes, était bizarre : elle paraissait s'être passionnée pour les étendues plates qu'ils quittaient. Intrigués, Viefield et C'Am suivirent son regard et tendirent l'oreille.

Un bruit de moteur ! Ils regrimpèrent précipitamment dans le ferry ! La jupe de l'engin, gonflée, écrasa les broussailles en un lent mouvement.

On avait trouvé leur trace. Et, dans ce recoin perdu de la Plaine, qui d'autre que Loï ?

*

Les pylônes succédaient aux pylônes et, par endroits, Viefield devait contourner des arbres dont la force aurait endommagé le pare-chocs. Le relief se rapprocha une fois de plus, renvoyant (le bruit en devenait distinct) l'écho d'un second moteur. Viefield accéléra encore. On ne perdait pas de temps à les chercher, on venait en droite ligne : il y avait donc un relais à bord de leur propre engin qui les trahissait. Mais impossible de s'arrêter pour une investigation. Rien d'autre à faire que trouver ce passage. Si passage il y avait !

Des aplombs rocheux tombaient au ras de la barrière. Le regard de C'Am détecta immédiatement l'anomalie dans l'enfilade des mâts : un quartier de roche s'était effondré, ravageant deux poteaux. Viefield braqua aussitôt la turbine. Le ferry vira vers le labyrinthe, puis s'engagea dans l'éboulis. Un moment secoué et brinqueballant, l'engin vint butter contre un énorme rocher, rebondit, reprit de la vitesse en soufflant des nuages de terre et de poussière, donna de la bande en cahotant, avala encore quelques obstacles en propulsant l'air des jupes, tangua de nouveau, puis partit droit sur un monticule de pierres, haut de deux mètres...

Viefield tenta d'obliquer la tuyère. Vainement : l'engin avait rebondi dans un crissement de tôle déchirée. Sa jupe s'adapta à la courbe rêche d'un rocher, puis se tordit et se déchira. Le reste de l'air, emprisonné sous la lourde jupe, s'échappait dans un grand souffle caverneux. Viefield coupa le contact.

Ils étaient coincés ! Grimper les éboulis ne les aurait amenés qu'au pied de l'apic, il n'y avait pas d'autre choix que de choisir une pente sur la gauche. C'Am enveloppa un nécessaire dans une couverture, enfourna le tout dans un sac et se lança au petit trot. Ils seraient à découvert sur une trentaine de mètres et pourraient, ensuite, se glisser sous les arbres. Il jeta un dernier coup d'œil sur le ferry, outil perdu d'un improbable retour vers la Plaine et, à regret, commença à monter. Viefield, dans les cailloux, traînant la Seloï par un bras, le suivit dans ses appuis.

L'escalade, peu à peu, se révélait un exercice périlleux et pénible, et les derniers mètres, apparemment sans difficultés, pompèrent toute leur énergie. C'Am posa son paquet et redescendit. Viefield était exténué. Le clone embarqua la Seloï sous son bras et la déposa plus haut à l'abri des regards, puis, observant en contrebas, tenta d'apercevoir ce qui ne pouvait être que des poursuivants. Viefield haletait et se remettait de son effort. Il fallait marquer une pose avant de renouveler cet exercice ! Ils choisirent un rocher qui maintenait la souche d'un arbre et, se dissimulèrent.

Une petite demi-heure s'était écoulée depuis leur naufrage. L'intensité du bruit du moteur, venant de la plaine, avait été trompeuse : elle leur laissait le temps de franchir une seconde pente moins brutale. Ils repartirent, prenant un peu plus leur temps, s'accordant plusieurs haltes...

Quelques regards leur assurèrent que le passage était connu : l'autre ferry arrivait en droite ligne sur l'éboulis. Des lointaines et minuscules silhouettes sautèrent, s'éparpillèrent, puis se regroupèrent pour entourer l'amas de roches où leur ferry s'était abîmé. Aucune précipitation : on réfléchissait. La meute lancée à leur poursuite analysait l'accident et hésitait quant à une décision. Il fallait ardemment souhaiter que la petite troupe se décourage.

Mais ce ne fut pas le cas. Une file semblait s'être formée. À n'en pas douter, la dizaine d'hommes s'obstinait. Quand il s'avéra que les silhouettes se lançaient

réellement à leur poursuite, C'Am rejeta le paquet sur son épaule et se remit en marche.

Ces hommes n'abandonneraient pas de bon gré ! L'obstination : la marque de C'Loï !

Il fallait s'enfoncer plus avant dans ces terres.

*

Les bois, épais, masquaient la lumière ; tous deux ne remarquèrent la fin du jour que lorsque la clarté diffuse du sous-bois déclina. Surpris, ils se tassèrent dans un effondrement du sol qui ménageait une niche et se serrèrent les uns contre les autres. La froidure dévalait des sommets et se glissait partout sous leurs vêtements. À tâtons, ils fouillèrent le paquet et se couvrirent d'une seconde couverture. Les hommes de Loï devaient faire de même, plus bas. Ou avoir renoncé ? Une idée à rejeter ! Tenant la Seloï, C'Am et Viefield se laissèrent prendre par la somnolence. Mais pour une attente patiente et tranquille d'un signal de la Conseillère, c'était fichu !

Le lendemain, à la petite aurore, persuadés qu'ils devaient se donner une marge de sécurité, l'ascension se poursuivit. Ils évitèrent la gorge d'un torrent furieux qui avait creusé un sillon infranchissable et, pour ce détour, accélérèrent encore leur marche. Après une légère déclivité, la montée recommença de plus belle. Ne comptant que sur la lassitude des énergumènes qui les poursuivaient en contrebas, ils n'avaient aucune estimation sur le chemin parcouru. Ce fut une grave erreur.

La pente devenait verticale et contourner un piton était inévitable, ils s'engagèrent sur un talus dépourvu de toute végétation. Leurs premiers pas déclenchèrent aussitôt des vociférations et des hurlements trois cents mètres plus bas : la poursuite, déterminée, continuait !

La Seloï était à bout de souffle. C'Am l'aurait bien portée et s'y serait préparé s'il n'avait remarqué que leurs poursuivants n'étaient pas tournés dans leur direction pour brailler. Il lâcha l'adolescente et scruta les rochers (apparemment : l'objet de toutes ces vociférations)... Le mufle roux et noir d'une bête était visible, à une cinquantaine de mètres. Et cette bête, qui leur faisait face, les épiait. Eux trois !

Leurs poursuivants avaient donc hurlé pour étonner l'animal et le faire hésiter. Mais ils n'avaient gagné qu'à l'énerver, et le félin se coulait vers leur propre amas de roches, avec une rapidité déconcertante.

C'Am libéra le sri et ils se préparèrent au choc, les outils à débroussailler pointés en avant.

La masse s'abattit sur eux dans un grand tournoiement de griffes et de feulements. Ils brandirent tous deux leur arme improvisée avec la sensation d'une parfaite inutilité. Tout au plus, avec des moulinets désordonnés, maintenaient-ils l'animal à distance. (Alors que la bête semblait aux prises avec un ennemi terriblement tenace ?!).

Le sri... (Le sri était accroché à son museau !). Un poing granuleux, dont le félin tentait de se libérer, en projetant son mufle de droite et de gauche. La petite masse grise, crochetée au-dessus de ses crocs, était comme partie intégrante du mufle en furie !

Les yeux de C'Am n'enregistrèrent que les mouvements violents et les giclées de sang projetées sur les rochers proches : le temps de quelques fugaces secondes, à peine...

Puis il y eut un calme stupéfiant. La bête, au pelage ensanglanté, haletant bruyamment, tirait le corps de la Seloï. Une petite loque grise, gisant dans l'herbe à quelques mètres de là, expliquait que le fauve avait fini par s'en débarrasser.

Le sri y avait laissé sa vie. Ils regardèrent stupidement, jusqu'à la perdre de vue, la tête blonde maculée de sang retomber de roches en pierres, de pierres en roches... Un front fauve, buté. Des babines se perdant dans une étoffe souillée. Les crocs plantés dans un flanc...

Plus rien à faire. Un désastre.

*

La fatigue s'était volatilisée ! C'Am reprit le baluchon et escalada la pente abrupte à une allure soutenue. Viefield ne lui cédait pas un mètre.

Le piton dépassé, ils se précipitèrent dans une gorge et attaquèrent un autre sommet... Puis un troisième... Puis un suivant... Le lendemain et le surlendemain, aucun n'eut l'idée de vérifier si leurs poursuivants s'étaient contentés de la Seloï morte enlevée par le fauve : ils poursuivirent leur route droit vers le Levant. Le quatrième jour, le terrain, plus dégagé, se couvrit de congères. Le sol redevint horizontal et régulier : ils étaient sur un plateau étroit et la plaine s'offrait à leur pied.

Tout était raté et ils étaient seuls ! Triste résultat qui n'encourageait guère à la fierté. Sans le clone de C'Loï, C'Am redevenait un Failli. Plus rien à marchander. Et le jeu de la Conseillère était d'une lumineuse logique : elle avait fait affaire, puis les avait dénoncés. Un triste bilan à tous les égards.

Le paquet de C'Am et le sac de Viefield, inventoriés, leur laissaient peu d'espoirs. Alors ? Tenir quelques jours et redescendre ? Aussi absurde que de s'entêter sur ces cimes froides ! Mais, pour l'immédiat, la fatigue choisissait pour eux : ils parcoururent le plateau dont l'extrémité descendait en pente douce, jusqu'à retrouver des arbres et des roches. Là ils tendirent une couverture, en l'accrochant à des branches, et s'étendirent.

La suite des nuits, dans ces conditions, menaçait de devenir l'unique perspective de leur vie ; ils contemplèrent, démoralisés, l'obscurité qui gagnait leur abri. L'air gelé brûlait les poumons et s'insinuait dans les emmanchures des justaucorps. C'Am pensa trouver un moyen de les serrer plus parfaitement avec des lanières, mais, démoralisé, remit cet effort à plus tard. Aucune expérience, il lui faudrait retourner son sac et il faisait nuit. Échouer dans ces montagnes, alors que la Concession Am en avait été à trois jours à peine ! Tout ce chemin pour rien. Quelques mois auparavant, équipé de chaussettes et de matériel, il aurait pu tenir ici dix fois plus longtemps !

Y'avait-il plus idiot que lui ?! Wer, peut-être, se pavait au Tribunal et faisait son numéro. Nise Ételle et ses ambitions... C'Perle et ses revirements calculateurs, balayant ses souvenirs... Sorale et son émeraude méprisante... Les Persel, si aimables... Et les Seloï, imbues d'une autorité fabriquée... Folies ! Une magistrature absurde. Mais Viefield courant après son paradis et le sri connaissant sa dernière et fatale colère...

Dans l'obscurité, C'Am s'appliqua à remettre ses idées en ordre. C'était l'Astroport, ou ici : un choix d'une déroutante simplicité. Et puis, Viefield ronflait comme un bienheureux. Une certitude : ce serait ici.

*

La matinée avait à peine suffi à réchauffer l'atmosphère ; la marche, plus efficace, activait le sang dans les corps mais annihilait les pensées. Ça allait mieux. Mais leurs bottes ne tiendraient pas longtemps à cette cadence ! Ils imprimèrent l'image de la découpe du plateau dans leur tête et redescendirent de l'autre côté, sales et hirsutes comme deux sauvages. Les poignes serraient les outils et les regards étaient aux aguets. S'aventurer dans un lieu, inconnu et à hauts risques, exigeait de multiplier les précautions. Un apprentissage que les circonstances rendaient hâtif. Mais l'habitude venait rapidement. Ils atteignirent une vallée haute en fin de journée, tendirent la couverture entre quatre arbres, à un mètre-cinquante du sol, et s'adossèrent à un rocher pour une nouvelle nuit.

La veillée les dissuada de s'endormir : des bruits inquiétants de grognements et de hurlements couraient de parois en parois. Le moindre craquement les faisait sursauter ; ils profitèrent des premiers rayons du jour pour s'assoupir, convaincus que cela ne pouvait durer. Las, ils ne bougèrent pas de la journée, affrontèrent une seconde nuit dans ce renfoncement, en grignotant des tablettes pour calmer leur faim et passer les heures. La désespérance amenée par l'obscurité ne les quitta pourtant pas. Un étrange et total silence précéda la nuit... Puis tout recommença.

Le jour suivant leur fit découvrir qu'il avait neigé et qu'une épaisse couche estompait les aspérités des rochers et des arbres. Mais la vision de l'espace libre, face à eux, les fit bondir sur leurs jambes : tremblant d'émotion, ils durent y regarder à deux fois avant de comprendre qu'une bande d'animaux encerclait quelqu'un qui avait allumé un feu dans le vallon, à quelques centaines de mètres en contrebas.

Le panache de fumée tourbillonnante se rabattit sur la couche neigeuse, puis remonta jusqu'à eux, comme un lourd signal sinistre. Viefield résuma, comme pour lui-même, la vision :

- Il y en a plus de dix. Avec cette neige, ce type n'a aucune chance ! Après, ce sera pour nous.
- Elles sont moins grosses que l'autre.
- Oui. Mais vues d'ici.
- Mais on ne peut pas laisser ce type se faire dévorer.
- On ne peut pas... Mais si elles laissent le type et qu'elles s'en prennent à nous ?
- On ne peut pas... On prend uniquement nos outils.
- Je préférerais faire un détour par le bois, nous gagnerions cent mètres avant d'être vus : dix minutes de vie avant de se faire dévorer !
- On y va...

Ils rassemblèrent leurs affaires en tas et sortirent de dessous la couverture. Les bêtes étaient bien trop occupées à assiéger l'homme pour les percevoir. Ils se glissèrent entre les arbres et, arrivés à l'orée, observèrent le dramatique tableau. Une dizaine de bêtes de la taille d'un chien, s'énervant et bataillant autour d'un feu. Il y avait quelqu'un : la silhouette encapuchonnée, aperçue de là-haut.

C'Am connaissait la description de cet animal, dont l'existence, avant la mise en place de la Clôture, n'avait pas laissé que des récits horribles. Ceux-là, probablement affamés, y ressemblaient, mais en plus agressifs, se jetant vers le cercle enflammé, reculant en bonds rageurs, revenant en louvoyant pour surprendre ce qui se refusait à leur convoitise. L'homme, pour toute défense, les menaçait de branches enflammées qui éparpillaient leurs gerbes d'étincelles dans l'espace environnant. Son temps était compté : inévitablement sa réserve de bois s'épuiserait. À moins que les bêtes ne se lassent, ou soient terrorisées par quelque brûlure particulièrement douloureuse.

Prudemment, C'Am et Viefield se mirent à ramper et gagnèrent encore une trentaine de mètres, avant que leur présence ne crée un flottement d'hésitation chez les bêtes ; C'Am empoigna alors le poignet de Viefield et, brandissant leur outil, ils coururent droit sur la meute, dans la neige molle, de toute la vigueur de leurs cuisses.

Une lame d'acier cisaila le premier garrot et estropia la seconde bête. Un moulinet de Viefield avait arraché une partie de mâchoire et éborgné un troisième animal. C'Am poursuivit un quatrième, mais ne lui fracassa le train arrière d'un coup de pied que lorsque la bête, virant sur place, choisissait l'assaut. Le choc la laissa sur ses deux seules pattes de devant, hurlant son malheur. Le reste prit le parti de s'enfuir en éructant de brefs et rageurs grondements ; une retraite qui les mena sur le versant opposé du vallon, où les points noirs disparurent, un à un, derrière une crête.

Encore sur le coup de l'émotion, incrédules, contournant deux cadavres gémissant, C'Am et Viefield s'approchèrent du cercle de feu.

Stupéfaction : un adolescent d'une quinzaine d'année s'était dressé et les interpellait sur un ton on ne pouvait moins reconnaissant !

Les mots utilisés, pour une part, étaient incompréhensibles. Mais les deux sauveurs en restèrent bouches bées : on ne les remerciait pas ! Interloqués, ils laissèrent passer l'orage.

Tandis qu'une rumeur naissait dans le bois voisin... Une... Puis trois... Puis cinq ou six silhouettes...

Des humains, derrière la Clôture !

**

Troisième jour que C'Riva invitait Wer à venir se restaurer. Il accompagnait ces invitations en les agrémentant, à profusion, d'ironiques délicatesses qu'il enchaînait jusqu'à la table. Sans se départir d'un sourire parfaitement insupportable ! Le cadavre de C'Loï était-il toujours dans la pièce, quelque part dans ce rez-de-chaussée ? Wer faisait de gigantesques efforts pour ne pas donner prise, mais C'Riva n'était pas dupe et se délectait de lui servir du « ma chère Sigri » par-dessus les plats. Le repas terminé, entre les simagrées des trois mascarades quotidiennes, la porte se refermait dans un bruit calculé de serrures compliquées bien huilées. Le sadisme et l'archaïsme réunis ! Des minutes qui faisaient regretter à Wer son confort et son prestige : ces entretiens passionnants, avec les chercheurs de Chante Cœur, qu'elle avait qualifiés bien souvent de fats, malgré leurs révélations sur telle ou telle découverte. Quel avis aurait été définitif, sans que l'on eût, auparavant, et avec déférence, quêté le sien ? Et maintenant : cette brute qui lui aurait cassé un bras sans le

moindre effort, en souriant, en s'inquiétant, faussement contrit : « Vous m'en verriez confus, ma chère Sigri, vous aurais-je fait souffrir ? »

C'Riva attendait un résultat, c'était notoire. Une nouvelle qui déclencherait la suite de son plan. La capture de C'Am ou de la Seloï ? Ou des deux ! Sinon, pourquoi ce sursis ?

Et toujours cette fausse onctuosité où la perversité de l'homme s'exprimait, enrobée des Prévenances et des Civilités à la mode entre Concessionnaires, ces mots cachant les irréductibilités propres à chaque Lignée, dissimulant la rage de posséder. Pourtant, en avait-elle connu de ces êtres sur Celcius ! Celcius et ailleurs. Mais, cette fois, avec Riva-Selzé, chaque minute était témoignage de menace, de morgue, de triomphe, d'écrasement, d'ironie féroce.

« Aujourd'hui, ma chère Sigri, nous avons des invitées ! N'en concluez pas que vous régenterez : les jeunes femmes savent m'arracher des trésors de respect et je crains d'être à court. Installez-vous, elles arrivent ! Vous pouvez vous asseoir. Puisque vous êtes la plus âgée ! »

Comme pour les précédents repas, les deux Persels avaient fait leur entrée. Mais cette fois, elles étaient suivies. (de son Assistante !).

Ételle, les traits tendus, marqua une hésitation en découvrant la présence de la Conseillère.

C'Riva s'empressa :

- Ételle, mon amie, je ne vous présente pas notre Conseillère en Humanité ! Entrez ! Elle vous fera une place !

C'Riva, simulant une révérence, attarda exagérément son regard sur la tenue de la jeune femme. L'Assistante était aussi pâle que la tunique qu'elle portait ! Une tunique d'un blanc crémeux et translucide, que C'Loï avait, vraisemblablement, portée bien avant elle. C'Riva, pour une confiance prononcée à voix haute à l'intention de Wer, se courba vers la Conseillère...

Elle est charmante ! Toutes mes félicitations, ma chère Sigri, pour cette assistante aussi zélée que bien disposée !

Il contourna la table, prit délicatement les avant-bras des Persel, les mena, chacune, auprès d'un siège. C'Riva, décidément, aimait les teintes pastel et les tuniques aérées ! Wer fit la grimace. (Roué et vicieux !).

Il prit place lui-même, et un majordome apparut avec le premier plat. C'Riva jubilait. Il menait la conversation, s'adressant aux unes et aux autres avec une grande gaieté volubile :

... Sur Selzé, nous n'apprécions pas ces corps décharnés : mangez ! Ételle ? Seriez-vous inconsolable de ce Méring ? Cette pâleur soudaine...

- Non, monsieur Riva.

- Elle est charmante ! Elle dit : « monsieur » Riva ! Comment pourrais-je lui en vouloir, elle n'est pas familiarisée avec nos coutumes ! Mais elle a raison : Concessionnaire est bien long et trop chargé de formalisme. Appelez-moi, Riva, tout court ! Ce qui ne vous interdit nullement que vous puissiez atténuer la sécheresse de ces deux syllabes par quelques intonations qui démentiront ! Où en étions-nous, ma chère Sigri ? Ah, oui... Savez-vous que nous avons retrouvé notre C'Am ? Mais il n'a pas voulu nous accueillir, et il se morfond, là-haut, dans le froid. La Concession Am est donc, virtuellement, dans la neige. Il nous faudra attendre le prochain printemps !

De plus, était-ce possible, il nous a rendu cette C'Loï dans un état à peine admissible. Dieu de la Plaine, qu'a-t-il dû lui faire ! (Puis, se tournant vers adolescentes aux cheveux rouges). Persel amies, connaissiez-vous une demoiselle se nommant Seloï ? (Le visage d'une des deux clones s'éclaira en premier. C'Riva le commenta aussitôt.). Je fonds ! Et l'on me demandera, bien sûr, si j'ai une préférence ! Et comment voulez-vous que je choisisse, ma chère Sigri, je vous prends à témoin ! Non... Vous réservez votre opinion et vous préférez me laisser dans l'embarras... M'abandonner et me priver de vos conseils, en ce cruel instant ! Faudra-t-il que je me torture ? Votre silence... Vous l'aurez voulu : je garderai les deux ! D'abord, parce qu'elles sont belles. Et ensuite, si l'une des deux tombait malade. Tous ces aspects vous semblent anodins, mais, ici, nous avons un climat effroyable. Surtout quand ces vents du sud... Les étrangers ne savent pas notre calvaire. Seriez-vous capable de leur expliquer ?! Si vous retourniez sur Celcius, évidemment. Mais qui se substituerait à votre choix pour une décision si importante, je vous le demande ? Vitale oserais-je.

- Cette comédie vous procure beaucoup de plaisir, Riva.

- « Comédie » ? Cette pure réalité ? Cette cruelle réalité ? Voyez-vous, ma chère Sigri, c'est ma petite Nise qui me procure les problèmes les plus difficiles à résoudre. Et le premier : s'habituerait-elle à notre Plaine ?!

Il adressa à Ételle un sourire à la fois charmeur et inquiet. La jeune femme bredouilla.

- Oui, monsi... Concessionnaire Riva.

- Elle l'a dit ! Voyons, Nise, un peu de complicité, épargnez-moi ces titres ronflants qui ravagent nos sentiments !

- Nos sentiments, monsieur Riva ?

- Les miens, en tout cas ! Ne seraient-ils pas partagés ? Auriez-vous attendu ce repas pour m'affliger ?

- Non, monsieur Riva !

- Chaque minute, qui nous séparerait...

- Oh !

- À la bonne heure !

- Ces Persel ne seraient-elles destinées qu'à...

- Nise, elles sont si jeunes ! Comment osez-vous ?! Tandis que vos vingt-quatre ans résonnent de telles promesses.

- Monsieur Riva...

- Mais, si ! Je disais... Vous m'égarez, ma chère Nise, permettez-moi d'achever ces assommantes formalités avec celle qui fut comme votre seconde mère. Ah, oui, j'y suis : de quoi allez-vous vivre chez nous, ma chère Sigri ? Seriez-vous toujours tentée par ces négociations ? Nous pourrions envisager le terme « d'épreuve ». Voilà ! Encore un mot dont j'aurais dû me méfier ! Disons : « test ». Parce que, tout de même, vous avez égratigné ma confiance.

- Et Méring ?

- Y teniez-vous ? Oui... Je lis sur votre visage que vous redoutez d'être seule pour vos vieux jours. Comme je vous comprends ! Eh bien, j'ai une solution pour lui : je possède une flotte de navettes. Un capitaine-commandant doit posséder quelques connaissances en cette activité, non ?! Ce me semble...?

- N'est-il pas mort ?

- Mort ! Ai-je bien compris votre question ?

- Vous aviez...
- Il est vivant ! Tout ce qu'il y a de plus vivant ! Et si Ételle ne me vouait pas une si grande admiration, une idée m'aurait effleuré. Comment aurais-je pu deviner que cet attachement vous était tout dédié ? Voyez-vous, ma chère Sigri, je vous taquine, mais je vous aime bien ; je passe un temps fou à tenter de me persuader que votre vie diffère de la mienne, mais je ne m'y résous pas. Et même : vous m'êtes - toutes - devenues chères. Ainsi, je vous ai trouvé une occupation, chère Conseillère : vous recommencerez ces paperasses pour Persel. Tenez... Celle-ci ! (Il désigna l'aînée, mais Wer remarqua du coin de l'œil combien Ételle n'appréciait pas ce qu'impliquait cette déclaration de Riva. Mais ce n'était pas le moment d'ajouter des complications !).
- Recommencer... quoi ?
- Vous le savez bien : les démarches ! Les mêmes que pour Seloï. Mais pour cette Persel, maintenant. On vous recevra avec les honneurs, cette fois !
- Je n'ai pas eu à m'en plaindre.
- Aucune comparaison ! Quand ils verront mon ferry.
- Quand ?
- Quand vous aurez compris qu'une villa au bord de l'océan se mérite. Et ne faites pas cette tête, je vous en supplie ! Vous débarquez chez nous, en cherchant je ne sais quoi, j'ai cru comprendre : « beaucoup de terres ». Alors laissez-moi le temps de me faire à cette idée que votre venue m'est bénéfique. Vraiment profitable
- Vous aimez écraser.
- Venant d'une Conseillère en Humanité... Des souvenirs me reviennent et me disent que votre collègue Ruan Si-Mérarth ne brillait pas par sa magnanimité. Et sa cupidité se trahissait par un train de vie indiscutablement fastueux, convenez-en !
- Un collègue, rien de plus.
- Un collègue.
- Je ne suis pas chargée des péchés de Ruan Si-Mérarth !
- Il me plaît d'affirmer que Selzé n'est pas Celcius, en effet !
- Celcius continue de fabriquer du vieux avec du vieux. Selzé a fabriqué du vieux avec du neuf. Le tout est de s'habituer !
- Qu'entendez-vous par là ?
- Celcius n'a jamais cherché à évoluer et a conservé les rails anciens. Selzé était neuve, mais elle a plongé dans le passé pour se construire ; ces deux mondes pourraient s'accorder, puisque leurs résultats ne sont guère plus reluisants les uns que les autres. Je m'attendais à mieux, mais je m'y ferai.
- C'est confus ! Est-ce désobligeant pour notre système des Concessions ?
- Vous m'avez comprise. Des mots. Seulement des mots. Je m'adapterai sans difficultés.
- Vous suivrez mes conseils, ma chère Sigri !
- N'avez-vous pas peur que tout s'effondre, un jour ?
- Pourquoi ? Auriez-vous des indices qui aillent en ce sens ?
- Bof...
- Non. Rien que des mots. Pour notre affaire : il me semble que je n'ai rien oublié. Dans quinze jours vous irez au tribunal.
- Pourquoi pas demain ?
- Une personne qui m'était chère avait prononcé un vœu.
- Ah ?

- « Elle » souhaitait que tout soit clair et net, dans une quinzaine de jours je saurai si son vœu a été exaucé. (Wer se perdit en supputations. Riva poursuivit son idée). Dans les montagnes, le froid a commencé. Je soliloque, ma chère Sigri, rien d'important. Dans quinze jours.

Le sourire de C'Riva s'était progressivement effacé. L'homme connaissait-il le remord ? Que signifiait cette histoire de « saison froide dans les montagnes » ? Les affres font quelques fois chavirer les esprits les plus endurcis, Riva n'était pas à l'abri... Mais l'essentiel était qu'elle fût toujours vivante, elle !

Une confirmation, ces prochains jours, qui serait la bienvenue.

**

Viefield et C'Am, interloqués, regardaient le jeune homme se démener. Il n'avait pas eu un regard pour les cadavres éparpillés sur la neige et s'affairait à ranger des objets dans une musette en peau. Il la déposa méticuleusement sur le sol avant de prêter attention à une seconde qu'il boucla et qu'il engagea sur son épaule avec des gestes lents et précis. Ce qui dénotait une longue pratique de ces gestes. Ensuite, il revint à ses sauveurs, et les examina attentivement. La hargne était disparue de ses traits. Il ne se baissa pas pour alimenter le feu dont les flammes s'épuisaient et attendit patiemment de pouvoir en enjamber les braises. Aucune curiosité de sa part. La présence d'étrangers paraissait s'être déjà produite et il réfléchissait en les « évaluant » du regard, tout en s'assurant, posément, de son équipement.

Comme s'ils avaient été dans un bureau, bien au chaud ! C'Am se lassa de son silence...

- Ces bêtes étaient agressives.
- Épreuves. Elles étaient sur le point de renoncer.
- Vous regrettez notre intervention ?
- Épreuves à recommencer... (Il passa par-dessus le foyer qui se mourrait lentement. Une provision de bûches et de branches, soigneusement empilées, restait.)
- Nous avons cru bien faire !
- « Merci pour les clans ». Mais moi je devrai préparer de nouveau.
- Préparer ?
- Suivez-moi. (Son bras montra l'autre versant où les bêtes s'étaient enfuies). Par là.

De fait il avait estimé en avoir dit assez et s'en allait sans plus d'explications. C'Am pensa à leurs affaires restées derrière le bois.

- Nous avons des paquets que nous avons laissés là-bas, dans le bois !

L'adolescent ne se retourna même pas sur cette remarque qui l'invitait à patienter. Mais son index pointait sur les traces laissées par ses pas, derrière lui. Un mouvement du doigt et le commentaire était dit : « il n'y avait qu'à suivre sa trace si l'on voulait ». Ils rebroussèrent chemin, dépités du peu de cas que ce gamin accordait à leur intervention. « Des épreuves », qu'ils avaient perturbées... Encore aurait-il fallu le deviner ! En mauvaise posture, oui ! Eux ne se seraient pas réjouis d'être en pareille situation !

Viefield haussa les épaules et ses bottes foulèrent la neige avec philosophie :

- Pas causant, le collègue. Nous lui avons gâché sa réception.
- Ça fait tout de même plaisir de faire une rencontre.
- Pour sûr, même muet, il aurait fait l'affaire ! Nos paquets.

Ils coupèrent le versant pour plier la couverture, récupérer leurs sacs, et s'en revenir sur les traces. Le garçon dépassait déjà la crête et sa silhouette disparaissait. Ils repèrent ses empreintes régulières et les suivirent.

*

Difficile de le rattraper : aucune pose ! Un versant ; puis des éboulis ; puis un autre versant... En plein vers le Levant ! La direction n'était pas le fruit d'un hasard, le garçon savait où il allait ! Dès que le soleil fut masqué, ils accélèrent jusqu'à s'essouffler.

Leur épuisement fut enfin récompensé, les traces entraient dans une grotte basse. Ils y pénétrèrent, à leur tour, avec circonspection. Un lumignon à huile répandait une clarté jaune et rouge, et leur « guide », assis par terre sur le sable, s'appliquait à mâchonner des lambeaux de viande noirâtre qu'il enfournait l'un après l'autre dans sa bouche.

Ils s'installèrent dans un silence poignant avec la sensation de troubler une cérémonie. Quelques minutes s'écoulèrent et leur arrivée parut, enfin, avoir été prise en considération. On leur lança adroitement un morceau à chacun : « on partageait ». Avec réticences, mais « on partageait ».

Suivant son exemple, ils s'appliquèrent à mâchouiller la viande racornie jusqu'à ce que le repas eût l'air d'être terminé. Une bride de phrase avait retenu l'attention de Viefield : « les clans ». Il y en avait donc d'autres, quelque part.

- Jeune homme ? Vous ne seriez pas seul ?
- Si, les épreuves l'imposent.
- Des ... « épreuves » ? C'est donc temporaire ?
- Demain. Demain je dirai que je dois recommencer.
- Parce que nous avons interrompu...

(Il eut un geste apaisant pour dire que l'incident était oublié et marmonna des mots confus).

- Demain. Je dirai.
- Vous direz... à « qui » ?
- Aux autres !
- Ces gens que nous avons aperçus. Êtes-vous nombreux ?
- Quatre maris, deux enfants, et moi.
- Sept...
- Onze.
- Onze ? Je sais compter !
- Onze : deux Riling, Sidran, Geber, les enfants, et moi.
- Ça fait sept.
- Onze ! Mélie, Cléa, Rivie et Scherley : onze.
- Il y a des femmes, si je comprends... ?
- J'ai dit : quatre maris.
- C'est juste, veuillez m'excuser.

Viefield, confus, n'insista pas. Le garçon se préparait à dormir en déballant une peau qu'il déroula sur le sol. Dans cette grotte, ils seraient, tous, à l'abri du vent froid de la nuit. C'Am et lui imitèrent ce sauvage dont l'existence avait fait une si étrange et si paradoxale irruption dans la leur.

Dix autres. Dont : quatre couples. Ça justifiait incontestablement le soulagement de ne plus être seuls !

Quant à ces épreuves : l'idée en était moins enthousiasmante !

CHAPITRE 22

Un redoux, en cette matinée, faisait fondre la neige. Des ruisseaux dégringolaient de toutes parts. Ils pataugèrent dans le terrain boueux jusqu'en milieu de journée et remontèrent une sente visiblement utilisée fréquemment. Elle les mena jusqu'à un empilement de rochers aux abords piétinés. Mais, pas âme qui vive. Ce qui n'influença pas l'adolescent qui pénétra délibérément dans un passage menant vers une bouche obscure.

C'Am et Viefield, non invités, posèrent leurs charges. Un air doux faisait oublier la stupéfaction d'échouer dans un tel lieu, dont ils ignoraient parfaitement l'existence. C'Am en premier.

Une ignorance dont s'étonna Viefield :

- Tu devrais connaître Selzé comme ta poche ! Qui sont ces gens ?
- Des fuyards, probablement. Personne ne parlait de ça. Je suis comme toi, je tombe des nues.
- On ne peut pas dire qu'il s'occupe beaucoup de nous. Ce n'est pas la première fois qu'on leur rend une petite visite !
- Curieux mode de vie. Il y a plusieurs grottes. Nous ne pouvons pas entrer délibérément, il ne nous a pas invités.
- Entièrement d'accord : les ennuis, ça suffit !

Ils avaient choisi de s'appuyer le dos sur un rocher, savourant un soleil dont les rayons asséchaient leurs tenues. Des oiseaux, inconnus de l'autre côté de la Clôture, voletaient en tous sens. Viefield ferma les yeux. Définir le bonheur était ardu, mais bien plus facile était le recensement de ces perpétuelles contingences qui faisaient l'insupportable. Et cet endroit en était totalement dépourvu. Ses bottes détremées, peut-être ? Mais il avait pris sur cette contrariété, il aurait suffi de décider de les ôter : la simplicité de pouvoir résoudre. Mais cette gêne était supportable, Viefield la négligea.

À son côté, C'Am l'imitait. Cependant, à lui s'imposait une énigme aux implications qui remettaient en cause tout ce qui avait été sa vie passée, et tout ce qu'on lui avait enseigné ! La Plaine. Les Concessions. Leurs journaliers mornes et épuisés. Mais aussi : la Côte, ses villas luxueuses, cet Océan si proche mais si lointain au regard des tâches saisonnières permanentes. Et maintenant : cette brèche dans cette Clôture ! Et puis ces gens !

Il se percevait comme d'insidieuses incohérences : pourquoi ne pas rester dans le domaine des Concessions ? Ces gens ne pouvaient, tous, être des descendants de

faillis ! Alors ? La proximité des Concessions, à quelques jours de marche seulement, ne les rendait-elle pas dépendants de la Plaine et de ses productions ?! Évidemment, cela leur donnait la possibilité de disparaître le temps de se faire oublier, tout comme Viefield et lui. Parmi ces arbres et ces rochers, les polices des Concessionnaires pouvaient se faire quelques soucis pour les retrouver. Mais au retour ?

Des bruits de voix perturbèrent les chants ambiants et le bruit des branches agitées par la brise ; ensemble, ils ouvrirent les yeux. Des gens, indistinctement vêtus de peaux ou de toiles tissées, les regardaient paisiblement, en commentant quelques détails de leur tenue à voix basses. C'Am se redressa. Viefield, lui, mit un peu plus de temps à conjuguer rêveries et réalités. Le clan les examinait. Leurs deux outils, dont ils s'étaient servis contre le félin, surtout, polarisaient les regards. C'Am se présenta :

- Je m'appelle C'Am. Lui : Viefield.

Ils comprenaient. Les adultes répétèrent comme pour incruster les syllabes dans leur mémoire.

... Nous venons de la Plaine, nous ignorions qu'il y avait du monde après la Clôture !

Un adulte au teint recuit esquissa un sourire et s'avança...

- Nous le savons. Vos ennemis ont abandonné la poursuite, ils renoncent toujours à s'aventurer trop loin. Et vous, pourquoi êtes-vous venus ? Quelles sont vos intentions ?

- Nous avons des ennuis, nous pensions nous faire oublier quelques mois.

- Quelques mois ? Vos identités seront rayées des fichiers : vous êtes - déjà- morts.

- Morts ?

- Les fichiers de la Cité Administrative sont régulièrement remis à jour.

- Et si nous repassions la barrière ?

- Morts. Plus d'identité. Plus de contrats sans identité. Vous travailleriez, mais sans carte de crédit. Et sans carte, vous n'existez plus.

- Alors, nous n'avons pas...

- Vous pouvez repartir, mais votre avenir s'annonce problématique. Aucun réfectoire ni dortoir ne vous accueillera.

- Nous sommes coincés ici ?

- Ça en a tout l'air.

- Et vous ?

- Pareil.

- Et vous vivez ici ?

- Nous vivons. Chichement, mais nous vivons.

- Et vous ne retournerez jamais...

- Dans la Plaine ? Non. Ou bien, très rarement. Et seulement pour quelques jours. Et puis, nous n'avons rien à y faire.

- Ces habits ?

- De plus en plus rarement. Nous évitons. Se faire voir c'est risquer les incursions des bandes des Concessions.

- Les... « bandes des Concessions » ?

- Les polices des Concessionnaires, si vous préférez.

- Elles viennent jusqu'ici ?

- Dans le passé, c'était fréquent. Et puis elles y ont presque totalement renoncé. Difficile de nous trouver dans les montagnes ! Vous deviez les intéresser singulièrement. Sûrement un problème de prestige.

- Alors, vous vivez ici...?
- Il faudra vous faire à cette idée. Et vous, vous ne pourrez plus repartir.
- Qui nous retiendra ?
- Mais, vous ! Des gardiens très efficaces, vous verrez !
(C'Am et Viefield méditèrent sur cette perspective. L'homme continua.)
... La vie est dure mais nous nous en sortons très bien. Et je n'en connais personnellement aucun qui veuille se fourvoyer à courir de nouveau après ces contrats de malheur.
- Y a-t-il longtemps que vous vivez ici ?
- Le père de mon père vivait ici. Et d'autres avant lui ! Quand la Clôture se finissait.
- Depuis si longtemps ?!
- D'autres arrivent, comme vous, de temps à autre. Quelques uns peinent à survivre. Certains en meurent. Mais, dans l'ensemble, notre population augmente et nous devons nous éparpiller vers l'est.
(Viefield simula l'enthousiasme, mais une question le tenaillait).
- Formidable ! Mais j'aimerais quelques explications sur ces « épreuves » dont j'ai entendu parler.
- Certains prétendent qu'il faut aller dans la Plaine pour voler du matériel et améliorer ainsi nos conditions de vie. D'autres affirment qu'il faut s'habituer à s'en passer et choisissent de faire les épreuves.
- Ces épreuves, en quoi consistent-elles ?
(Viefield appréhendait quelques pièges vicieux dans ces circonlocutions de langage).
- Il faut s'endurcir et prouver que l'on y est parvenu. Ça pousse à apprendre.
- À apprendre...?
- Que l'on sait tout ce qu'il faut pour survivre.
- Et ce serait obligatoire ?
- Je vous ai dit que non. Vous choisirez.
- Et... Vous ?
- Moi ?
- Non : vous tous ?
- Dès l'âge de quinze ans nous suivons les épreuves.
- Suivons. Ça dure si donc longtemps ?!
- Tant que l'on n'est pas certain.
- Difficiles, ces épreuves ?
- Vous avez provoqué l'annulation de celle de Roley.
- Ce garçon entouré de bêtes furieuses ?
- Lui-même. Il devait tenir une journée et une nuit. Il lui faudra recommencer. Ces bêtes sont partout dans les montagnes, apprendre à leur résister est bien le moins.
- Charmant !
- On apprend, puisque nous sommes vivants.
Toute la bande gloussait de voir l'étonnement inquiet de Viefield. Ils respiraient tous la santé et les joies simples. Viefield resta dubitatif ; il ne se voyait pas agitant ses brandons enflammés à la gueule de ces fauves pendant tout une journée ! Mais... ce bruit qu'il avait cru entendre au moment où les fauves ?
- Vous nous avez vus, n'est-ce pas, quand nous avons chargé ces bêtes.

- Nous étions sur la crête. Votre comportement, par la suite, était intéressant. Les sbires des Concessions pourraient imaginer des stratagèmes.
- Vous voilà rassurés.
- Les épreuves constitueront une garantie.
- Donc : nous sommes obligés. Très astucieux !
- Notre survie quotidienne n'est pas l'unique raison. Les Concessions pourraient, un jour, décider une croisade contre nous, ce serait très difficile de résister si nous n'étions pas préparés.
- On ne parle même pas de vous, mon ami ne savait pas que vous existiez !
- C'est parce qu'ils n'ébruient pas notre présence et que nous sommes peu nombreux. La crise peut changer les données.
- Vous êtes au courant d'une crise ?
- Inévitable parce que déjà commencée.
- Les journaliers vont vers l'Ouest de préférence.
- La misère n'est pas statique, c'est un animal qui prend son temps pour dévorer, mais elle va en tous sens ; elle atteindra l'Ouest comme elle a ravagé l'Est. La longanimité des journaliers cessera avec leur décès. Ils reflueront et le désespoir tarira les dernières énergies. Avant, tout peut survenir.
- C'est dans ces montagnes que vous avez appris tout ça ?!
- Nos anciens le prédisaient en se basant sur ce qu'ils vivaient. Ils ont choisi ces lieux. Ces épreuves n'ont aucun rapport avec une quelconque superstition.
- Ah...

*

Ils n'avaient pas prévu échouer en compagnie d'humains, ils n'étaient donc pas déçus. Viefield et C'Am observèrent ces montagnards, dont la pensée dépassait, et de beaucoup, celles du plus éclairé des journaliers de la plaine. Mais... Le cercle de leurs hôtes n'entendait pas leur en dire plus et se dispersait. Apparemment, on s'apprêtait à quitter ces abris pour une autre destination et on remballait. Chacun et chacune s'activait en silence avec une efficacité remarquable. Dès que le crépuscule se précisa, on installa des broches et on fit cuire des carcasses de gibiers. C'Am et Viefield furent conviés à participer au repas jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus que trois à s'attarder. Un à un les gens s'étaient levés. Ils suivirent le dernier dans la grotte : c'était l'heure de dormir.

Ils s'enfoncèrent dans un boyau sur quelques mètres et débouchèrent dans un petit espace où trois personnes pouvaient tenir allongées. Une lampe à huile grésillait, posée à-même le sol. Pas de couvertures, mais des peaux faisaient office de couches. Tout cela pouvait s'emporter en quelques minutes.

*

Le redoux se prolongeait, ce qui avait probablement poussé à ce départ. Le lendemain matin, la colonne, lourdement chargée, s'étira le long des versants, pour en revenir au niveau d'une vallée où des troupeaux d'animaux inconnus paissaient. (Ces animaux avaient des gardiens, ils étaient donc domestiqués !). C'Am et Viefield, étonnés, distinguaient des silhouettes humaine disséminées dans le paysage. Mais pas

de rencontres à portée de civilités verbales, on se faisait des signes de loin, sans s'arrêter. Un autre clan, que l'on avait fréquenté récemment ? C'Am et Viefield, eux, ne remarquèrent qu'un fait d'importance : ils s'éloignaient encore plus de la Clôture.

L'allure était soutenue. Le second soir, l'on ne s'arrêta encore que pour manger. L'on dormit à la belle étoile, et l'on repartit au petit jour dans un silence encore ensommeillé. Aucun ballot n'avait été défait.

Troisième jour et troisième vallée... Elle se termina en cul-de-sac. Plus de troupeaux. Les lourdes musettes avaient diminué de volume et la marche s'était accélérée d'autant. On s'attaqua à une pente, en serpentant entre des énormes troncs d'arbres et des souches arrachées par quelque cataclysme passé.

De multiples bêtes fuyaient de toutes parts, grosses ou minuscules. Ce richissime actionnaire de l'Inter Stellaire Compagnie n'avait pas fait les choses à demi ! C'Am aurait été incapable de mettre trois noms sur cette faune importée d'un autre monde. Lassé de cette lubie, pressé de récupérer son capital pour quelque autre spéculation, ce particulier avait laissé tout à l'abandon. Une prolifération qu'il avait fallu refouler ou détruire : Celcius-Système exigeait de la nourriture. Curieuse époque où les Mondes croyaient s'être approprié le Futur.

Un pic montagneux s'élevait sur la droite. La colonne se décida à déposer les paquets. Mais le souci de s'installer durablement se démontra rapidement et l'on attaqua des arbres à la hache pour assembler des charpentes basses, que l'on couvrit, à certains endroits, de toiles et de peaux. Deux couples partirent en chasse et une partie de l'après-midi fut utilisée par les autres à ranger les balluchons restants.

La construction d'une maison collective, destinée à durer, parce qu'il n'y avait pas eu de grottes assez confortables dans les environs immédiats ? Une supposition encore invérifiable. Tout se faisait en silence : on savait ce qu'il y avait à faire. Au soleil déclinant, le clan opta pour une toilette générale, et un ruisseau proche vit hommes femmes et enfants se déshabiller et barboter dans l'eau froide. C'Am et Viefield, qui avaient voulu les imiter, n'y restèrent que quelques minutes : le temps d'en ressortir frigorifiés ! Tous ces gens avaient une rude santé.

Puis une journée fut sacrifiée pour brosser, se reposer, parler, se distraire. On attendait. « Qui » ? Ou « quoi » ? Les conversations roulaient et s'enchaînaient de sujets en sujets. Le temps et la saison, les animaux aperçus, les chasses appropriées à cette saison, l'évocation des souvenirs, les considérations sur les Épreuves à venir... Une odeur puissante et inconnue saturait le dessous des toiles. (Ces bouchons de plantes qui avaient servi à frictionner les corps au sortir du bain ?).

On répondit finalement à leurs questions, succinctement mais clairement : « Un lieu de rendez-vous avec un autre clan... Puis on rejoindrait une vallée haute, non fréquentée depuis plusieurs saisons. À mi-chemin de sommets propices aux Épreuves et de plusieurs vallées éloignées de quelques journées de marche seulement »(!). Puis on s'informa, enfin, de leurs impressions : fatigue, cette contrée nouvelle, les projets personnels. Pour Viefield, c'était simple, le paradis devait avoir quelque chose de ces montagnes et de ces torrents. Mais il réservait son avis sur les Épreuves, et les inévitables règles que l'on évitait de détailler. Quant à C'Am, le bouleversement de vie, ses espoirs anéantis, chaviraient ses raisonnements. Sa fuite, Ronaldson, les clones, Wer et ses promesses, Am à l'abandon, C'Perle - dont il avait tant espéré - : trop de déceptions. Ne restaient que son ami, et le souvenir d'un sri qui s'était révolté. La Seloï, dont le crâne s'était brisé. Comme à peu près tout s'était brisé. Celcius-

Système ? Un pénitencier peuplé d'hologrammes soumis aux solars. Les Concessions, qu'il avait cru connaître ? Un territoire miné par les convoitises. Il avait perdu ses certitudes. La plante de pied de Sorale. Le buste glorieux de C'Loï. Les sourires émus d'Ételle. Les regard contrits de C'Perle. Une prodigieuse démonstration de sa naïveté ! Alors ? Les Montagnes ? Pourquoi pas ! Ça paraissait si simple et si logique. Une nécessité.

*

L'autre clan ne survint que le lendemain en fin de journée. Une occasion de retrouvailles joyeuses. Six enfants en bas âge, cinq couples, deux hommes âgés, plus quatre jeunes gens, tous étaient emmitouflés et descendaient des sommets. C'Am comprit qu'ils revenaient de préparer un campement capable de les abriter tous. La veillée dura une partie de la nuit autour d'un feu éclairant les visages recuits et les mains noueuses. On se comprenait. On se comprenait et on les observait. On les jugeait : les prunelles brillantes s'attardaient, entre deux éclats du brasier, entre deux mouvements d'un visage, échappant à un contre-jour, surprises dans l'instant. Ce fut au cours de cette soirée que C'Am remarqua celle dont il surprit le nom : Yseul.

Yseul, tout court : personne ne possédait de nom. Ou ne voulait le leur communiquer. Il croisa plusieurs fois le regard perçant de l'adolescente (dont il aurait été bien incapable d'estimer l'âge). Seize ans ? Dix-huit ? Vingt ou plus ? Quinze ans ? Des traits sévères, aux expressions étonnamment jeunes. Voulait-elle percer ce qu'il pensait ? Non, elle savait déjà : une maturité toute entière dans un regard insistant. Insistant à en être gênant.

C'Am se sentait dénoncé par la moindre de ses réactions. Il mit beaucoup d'application à regarder ailleurs et en dépensa encore plus pour se composer une physionomie neutre. Il crut y parvenir et s'intéressa aux conversations qui se croisaient, se répondaient. Et quand, un peu plus tard dans la soirée, il rechercha ces yeux (transparents à force d'être bleus), « il » n'intéressait plus. Un abattement s'était ensuivi. Un dépit avait alors ruiné le plaisir qu'il avait ressenti à être là, mêlé à ces gens, tout ce temps. Les flammes hautes et vives avaient pourtant combattu victorieusement la fraîcheur. Les boissons, des infusions aux parfums épais, avaient pourtant réchauffé sa poitrine. Les fragrances puissantes, mêlées à ces regards, avaient tourné et retourné ses pensées jusqu'à les embrouiller. Il devrait se méfier, à l'avenir !

Les montagnards (une désignation commode à défaut d'en savoir plus) les questionnaient rarement. Et toujours sans insister. Mais, revenait à C'Am, cette allusion appuyée à propos des Épreuves : « L'assemblée réservait ses appréciations sur vous tant qu'on ne les avait pas commencées ». La question était donc bien d'y participer... ou pas. Ce qui était implicite : un choix truqué, si l'on voulait se faire admettre.

Le signe de la Conseillère ne viendrait plus, et les nervis, agités par C'Loï, guettaient au sortir de la brèche pour appliquer cette vieille règle des Faillis : C'Am n'avait pas le choix. Demain, il irait trouver un de ces adultes et dirait sa décision. Et tant pis s'il fallait mettre cette subite décision au compte des effets de cette boisson. Ou sur la vue de ces flammes réveillant quelque'obscur instincts. Ou la faute d'avoir surpris ces regards, qui s'étaient attardés, et qui, maintenant, l'ignoraient ?

Le crâne embrumé de vapeurs, la proie de sentiments surgis de l'inconnu, il suivit le mouvement général et se leva. Il n'avait plus aucune notion de la durée de cette veillée. Un homme le précéda. Quelque part, y avait-il encore Viefield ?

Il remarqua qu'on le guidait vers une grotte. Ensuite, il sentit que l'on ramenait une couverture sur ses épaules. Puis des foules d'ombres indécises vinrent l'entraîner dans une folle danse. Pas de musique. Le regard était là et le surveillait. Peut-être que les sons étaient-ils tous contenus dans ces aigues-marines vivantes, le fixant, l'entraînant dans un indicible élan ? Un point fixe dans l'immobile tourmente. Une chaude pelisse qu'on lui tendait.

Il s'y blottit et sombra.

*

On le secoua au petit matin. Les paquets refaits encombraient les épaules des uns et des autres, et la couverture, constituant la toiture du campement, n'existait plus. On abandonnait l'ébauche de maison. Encore ensommeillé, il prit une place dans la file, jeta maladroitement son sac sur l'épaule comme le faisaient ses prédécesseurs, et... marcha une grande partie de la matinée !

Un amoncellement de rocs était le but des deux clans. Des grottes spacieuses, où cent personnes auraient tenu à l'aise, découvrirent leurs accès à un détour du chemin, vers le milieu du jour : ils étaient arrivés. L'endroit était visiblement familier à tous, et aucune conversation ne fut utile pour répartir les espaces : « on était chez soi ». Tout de suite on attribua à C'Am et Viefield deux places dans l'un des trois abris.

La vie au campement de base commençait. Un campement où ces clans passaient huit mois de l'année. Un vent sec avait prit possession des reliefs, et la chasse, pour l'approvisionnement de tous, battait son plein. La plupart du temps on les tenait à l'écart. Il fallait briser cet état de fait ; deux jours plus tard, C'Am se décida pour interpeller un des vieux qui restait au camp :

- Je voudrais passer ces épreuves.

Le visage ridé le reçut comme si cette demande était attendue. L'homme afficha un air malicieux, ce qui multiplia ses rides.

- C'est bien. As-tu réfléchi ? Car je vois que tu sembles croire que tu pourras te débarrasser une bonne fois de ce que tu considères comme une corvée.

- Combien y en a-t-il ?

- Elles seront sans fin. Mais tu as raison : un minimum est nécessaire.

- Pour ?

- Pour vivre.

- Que dois-je comprendre ?

- Que certaines autres te donneront accès à notre vie. Il ne suffit pas que de manger et de se loger ! La vie dans les montagnes doit durer.

- Ce n'est pas que pour un jour, je le comprends.

- Et seulement pour toi. Il y a les clans. Tu voudras te marier, un jour. Nos groupes doivent penser à l'avenir. Tiens, viens voir !

Le vieux se leva et entraîna C'Am dans un recoin de grotte. Une couverture de mauvaise toile cachait un empilement de caisses robustes.

- Regarde. (Le couvercle soulevé, le lumignon approché, permit à C'Am de discerner.). Du temps où il fallait chasser les fauves de l'autre côté de la barrière ! (Des armes. Des armes parfaitement entretenues !). Du temps où il fallait chasser les fauves, de l'autre côté de la barrière.
- Je ne comprends plus. Pourquoi chassez-vous avec ces outils d'un autre temps alors que vous avez ces armes modernes ?!
- Les épreuves. Chaque jour tu devras t'efforcer.
- M'efforcer ?
- De te passer de ça.
- La chasse serait bien plus rentable, non !?
- Nous les gardons précieusement. Nous représentons un très mauvais exemple, il se pourrait qu'un jour des Concessionnaires enrôlent des mercenaires pour nous détruire. Elles ne sont pas inépuisables, alors autant apprendre à s'en passer. Les épreuves, c'est pour ça aussi.
- Pour apprendre à s'en priver ?!
- Exact. Et en toutes circonstances. Manger, protéger les enfants, les siens et ceux des autres, tout le temps et partout. Tu n'es plus dans le domaine des Concessions ici !
- J'étais un Concessionnaire.
- Mais si tu es là. Certaines épreuves te permettront de passer la barrière et de glaner des informations, si tu veux en prendre le risque, il y a plusieurs passages. Mais ne t'imagines surtout pas qu'ils t'accueilleront à bras ouverts ! Hormis les deux premières minutes, évidemment, pour pouvoir t'attraper.
- J'ai compris que j'étais là pour longtemps.
- À toi de juger. (Le vieux laissa ses songes s'égarer puis reprit le cours de la conversation.). Quand veux-tu commencer ?
- S'il n'y a pas de saison définie pour...
- apprendre à survivre seul ? Non ! Tu commences quand tu le souhaites.
- Comme cet adolescent ?
- Il faut bien commencer un jour. Veux-tu encore attendre ?
- Laissez-moi une journée pour me préparer.
- Tu attends autant que tu veux !
- Mais je resterai un étranger, tant que...
- Tu as tout compris.
- Alors : demain. Demain matin.
- Va voir un adulte et il t'expliquera.

Tout était dit. Le vieux avait remis la bâche en place et soufflé le lumignon. Le recoin était retombé dans une pénombre. C'était fou : partir seul, avec une arme rudimentaire, alors qu'ils étaient en possession d'armes autrement plus efficaces ! Alors, tous ces gens se préparaient pour des jours difficiles ? Comme si ça ne l'était pas suffisamment au présent !

Une déroute totale des schémas de pensée habituels. Ces ombres, que les flammes avaient esquissées, sur les visages durs...

*

Une partie du clan le regarda partir. Une musette, prêtée, était bourrée de ce qu'il avait cru nécessaire : ses tablettes nutritives (dont le stock s'épuisait), un briquet,

son outil, une couverture. Il n'aurait pas à chasser, ne devant que récupérer une bête tuée, laissée dans une caverne située à deux journées de marche. Le parcours, à lui seul, donnait froid dans le dos, malgré qu'on lui ait certifié que c'était à la portée d'un enfant. Il s'éloigna en empruntant un sentier, jusqu'à ce que sa trace visible se perde. Après, il se repéra en se remémorant :

« ... Suivre sur trois kilomètres, environ, et grimper dans le bois, à gauche. Puis longer le torrent en le remontant presque jusqu'à sa source... La moitié du parcours. Ensuite, ce serait la neige de la crête, et la descente de l'autre côté. Les débris de l'avalanche étaient visibles à la base d'un escarpement, plein Sud, et la grotte se situait sur la face Est, à hauteur de trois cents mètres... »

Seulement, voilà : la neige s'était mise à tomber une heure après son départ et la tourmente comblait le moindre trou ! Et ses jambes s'enfonçaient jusqu'à mi-cuisse tous les trois pas ! La crête ? Il l'avait passée le matin du deuxième jour et s'y était épuisé. Les rafales s'écroulaient en masses silencieuses et pernicieuses sans qu'il puisse espérer une accalmie. Le plus sage aurait été de repasser la crête quand la clarté du jour le permettait encore. Mais qui aurait pu présager un tel assombrissement ! Plus de crête et plus d'escarpement. Quant au « Sud », il eût fallu que le soleil fût encore visible !

Et plus d'escarpement du tout, non plus. Il était perdu. Un peu tard pour en tirer la conclusion qu'il n'aurait pas dû bouger, et, surtout, s'obstiner si longtemps. De l'affolement. Un affolement larvé qui s'était emparé progressivement de ses décisions, jusqu'à lui enlever tout bon sens. À présent, restait le choix de partir en quête d'un abri où il pourrait patienter. Ces bourrasques auraient une fin, la logique l'affirmait. Elle affirmait aussi que le retour prendrait bien plus de temps qu'il en avait mis pour arriver ici.

Avait-on voulu sa disparition ? L'angoisse était-elle porteuse de ces idées ? C'Am chassa ses doutes. La neige, peut-être, avait été prévue, et était censé avoir ajouté une difficulté de l'épreuve (?). C'était bien dans l'esprit.. Ou bien la nature en avait-elle décidé autrement en se libérant d'un caprice, prématuré pour la saison ?

C'est ainsi qu'il fallait le comprendre. À lui de se débrouiller pour repérer une niche qui l'abriterait, même sommairement, un jour ou deux. De quoi ne pas être enseveli.

Donc : pas dans un bas-fond. Deux heures auparavant, il avait discerné un bosquet, quelque part sur sa droite, en montant. Mais se faire une idée du chemin parcouru depuis échappait aux estimations. Cinquante mètres ? Cent cinquante ? Plus ? Et s'il manquait ce petit bois...

Sortir sa jambe empêtrée... Extraire l'autre... Progresser. Le sol s'élevait, c'était une certitude. La seule ! Même sa montre ne lui était d'aucune utilité puisque la tempête avait « sa » nuit : elle l'avait apportée et l'avait déposée, là, autour, au-dessus de lui. Il ne voyait pas au-delà de quinze pas ! Seulement la pente du sol. Il fallait river son entendement sur ce fait indéniable : le bois était par là, et le temps pour l'atteindre ne pouvait plus se mesurer en heures. Alors en enjambées ? Éventuellement : « des-enjambées-avant-le-bois », les unes après les autres. L'une après l'autre...

*

Ce n'était plus de l'angoisse. Elle s'était dissipée. Non : il était engourdi. Avait-il bu, était-il saoul ? Non : c'était d'épuisement. Un trop-plein d'oxygène que ses poumons pompaient démesurément, à satiété. Il ne parvenait pas à les dompter ! Et faire traîner en longueur une pose, se serait traduit par quelques centimètres de plus sur cette épaisseur sinistre qui crissait à chaque pas. Tout de même, confronté à son épuisement, il se toléra quelques courts instants de répit. Le temps de rassembler ses souvenirs et de se convaincre que tout n'était pas perdu. Quant à repartir (ce que lui conseillait une voix entêtée) une subite polémique renforça son indécision : un C'Am, modeste et raisonnable, lui suggérait de s'arrêter là. « Qu'il avait réalisé ce qui était possible ». « De plus, quel que fût l'avis émis par une quelconque personne, il était bien le seul témoin dont l'appréciation eût quelque validité ». Mais un autre C'Am, vantard et fanfaron celui-là, voulait qu'il y eût des admirateurs pour cette performance ! Mais comme il n'y en avait pas, il fallait continuer. Comme si ces spectateurs, ombres anonymes, auraient été à même d'apprécier exactement ce qu'il avait accompli ! Consol, peut-être, aurait su ? Elle seule connaissait, exactement, à quelques dizaines de millier d'Unité de Vie près, son potentiel exact de réalisation. Elle seule avait su, dans les limites du possible, mesurer, renforcer les gènes de cet aïeul, pour y inclure cette énergie. Une énergie déniait à quiconque... Oui : déniait à quiconque !

*

Pourquoi était-il reparti ? Sûrement en pensant que la couche de neige, maintenant, avoisinait cinquante centimètres. Ou bien soixante. Une épaisseur sans guère de signification, sinon que les muscles de ses cuisses en refuseraient quatre-vingt. Alors sa jambe avait bougé. Le bosquet était sur la gauche... Non : à droite. Il se repéra tout en évitant de s'arrêter, imaginant, devant lui, l'encourageante tranchée.

Il s'astreignit à un calcul compliqué en se basant sur « quatre heures ». Quelques mètres en cinq minutes. Douze fois cinq mètres : il avait fait, approximativement, la moitié du chemin. En montant ainsi, en ne s'arrêtant que le minimum. Les heures ne détruiraient pas ses calculs puisque sa détermination se serait perpétuée des siècles !

Si l'épaisseur... L'épaisseur de la neige. Et s'il dépassait le bois sans le voir ? Par contre : la tempête pouvait stopper. Elle le pouvait. Comment des nuages pouvaient-ils avoir contenu autant de cristaux ! Ou accourir de si loin, pour s'abattre, là où il était, précisément. Tout exprès, pour lui seul.

Des troncs d'arbres, d'un noir à demi rongés par le blanc immaculé de la neige, étaient devenus l'ultime but de sa vie. Il n'aurait jamais cru que parcourir des mètres puisse exiger autant de temps et autant d'énergie. Étrange unité de mesure : « un mètre d'épuisement ». Le bois était là, à une distance incalculable, il suffisait d'étendre le bras. Il en sentirait la rugosité du premier tronc. Un ineffable plaisir : le premier arbre. Forcément il en était tombé un de vieillesse. Il serait un peu plus loin. Et puis, les bois étaient pleins de ces troncs, écrasés par d'énormes pierres, ou foudroyés par des orages. Il en mesurerait le tronc du regard, déterminerait sa conicité. En déduire l'emplacement des racines, ensuite, serait un jeu d'enfant. Il n'y aurait plus qu'à creuser la neige. Et puis, s'enfouir, se recroqueviller, ne plus bouger. Ignorer ses jambes douloureuses. La fin de l'épreuve.

CHAPITRE 23

Bien que ses pensées premières fussent accaparées par d'autres soucis, Wer examina le buffet en connaissance très éclairée : les arabesques sculptées, amples, pleines, convergentes vers un point imaginaire situé hors des panneaux, à trois mètres-cinquante du sol, étaient conformes au standard. Pur style Vingt-septième ! L'époque glorieuse de la Colonisation. Les vaisseaux en Vol Libre, partant vers les mondes... La folle époque ! La Grande Faille révélant Chante Cœur, Celcius, Selzé, et, au-delà des Confins, Nelly... Vieille Terre - le passé - reléguée loin derrière. Une époque qui s'était inscrite dans les arts en débusquant le grandiose. Fini le laborieux et le mesquin ! Quand des vaisseaux quittaient les stations à plus de 0,6 c, comment accepter encore des buffets carrés, des panneaux vierges, des frontons sans expression ?!

Pur style 27ème. Et ce C'Riva qui ne revenait plus. Wer ne savait plus si elle devait s'en réjouir ou s'en inquiéter. Il avait pris, comme à son habitude, le soin de tourner cet archaïque verrou avec une méticulosité bruyante. Comme à chaque fois, s'y était repris à plusieurs fois, comme pour s'assurer qu'elle entendrait bien le mécanisme. Un sadique ! Un génie de la malfaisance. Pourtant, elle en avait connu de ces êtres, hommes ou femmes. Quelques fois si précoces ! Dans ces affaires, elle n'avait jamais perdu pied. C'était son fond de commerce, les pervers et les prévoyants, ceux dont la religion était de dévorer les autres par n'importe quel moyen. L'habitude de les repérer au premier coup d'oeil, à la première phrase : des scénarios trop bien agencés, des lèvres trop minces. Mais, cette fois, ce C'Riva était un cas à part. Elle se partageait entre l'admiration et la frayeur, à chacune des minutes, à chaque confrontation. Cet homme ne se connaissait pas de limite, assurément. Il était sûr de son fait : il détruirait la seconde Seloï et marierait une Persel. Et ne s'en cachait pas !

Mais, pour elle, la déduction était brutale de simplicité : sa vie ne comptait pas. Un pion inutile. Sauf pour ces négociations avec Celcius, peut-être ? Une bouée à laquelle se raccrocher, sinon...

Depuis quatre jours elles étaient toutes là : Wer, Ételle, et les Persel. Et C'Riva qui distillait ses cajoleries ampoulées, et ses menaces voilées, avec un sadisme stupéfiant, attendant qu'elles soient réunies, privilégiant les heures des repas, comme s'il avait voulu les gâcher tous, irrémédiablement. Saper, ronger, vider de toute énergie, celles et ceux qui gravitaient autour de lui : un but unique. Il n'y avait que ces Persel, dont la passivité formait un bloc inexpugnable.

Les révoltes - contenues - de Wer n'étaient que de vaines tentatives d'exutoires, ne soulageant qu'elle : pauvres preuves lui rappelant qu'elle refusait encore d'oublier qu'elle avait gouverné, exigé. C'Riva passait les bornes et le savait. Mais il n'entendait pas partager le pouvoir. Pas un geste, pas un compliment qui ne soit le fruit d'un calcul savamment dosé. Si elle avait imaginé ! Et maintenant : voilà qu'il disparaissait. Le vide créé par l'absence du bourreau.

Elle fit le tour de la pièce. Si C'Riva l'avait amenée là, c'est qu'il y avait un motif. Un buffet vide. Un lit et une fenêtre donnant sur le perron. Voulait-il l'inciter à briser ces carreaux et se sauver ? Se sauver où ? La fenêtre aurait été ouverte qu'elle se serait bien gardée de lui fournir ce prétexte ; les kilomètres qui entouraient le château Loï, les champs pleins de journaliers, elle n'aurait pas été loin.

Wer se perdit en conjectures sur ses motivations et ne trouva qu'une raison : l'isoler des autres pièces. Pendant ce temps, il devait se pavaner dans les couloirs et dans les salons, à la recherche de « qui » pourrait bien encore entraver ses projets.

La porte close amortissait les bruits, mais Wer entendait la rumeur du quotidien de la demeure. Des portes qui se referment, des pas du majordome. Les éclats de voix, aussi, de C'Riva, dont elle aurait pu deviner le, ou la, destinataire.

Cependant, peu à peu, au fil des heures, la vie de la bâtisse s'assoupissait. Il se faisait tard, il n'y avait plus qu'à se coucher. Mais il s'agissait de ne pas relâcher sa vigilance ; Wer s'allongea, toute habillée, en se demandant ce que cette brute allait encore inventer pour le lendemain. Le silence de la grande demeure incitait à la confiance. À l'inverse, le maintien de la lumière entravait son assoupissement. (Encore une provocation du maître de maison ?). Elle s'attendait à le voir surgir, doux, au moment où elle s'y attendrait le moins, pour quelques manigances nouvelles. C'était sa manie : choquer, puis rassurer. Démobiliser sa défense. Rassurer, puis choquer.

*

Soudainement, il y eut une déflagration. Sèche... Elle avait vu juste ! Que n'avait-il pas encore inventé pour détruire l'apaisement venu enfin en cette heure tardive ! Un grand fracas avait explosé dans un couloir, quelque part. Aussitôt, elle fut sur pied et attendit que sa porte s'ouvre.

Une minute... Puis deux minutes... Rien. Pourtant, une rumeur, indistincte, à peine perceptible, semblait se prolonger. Riva avait-il encore... ? Tué ?

Mais cette attente ne pouvait plus durer ; Wer souleva le guéridon et le poussa (plus qu'elle ne le jeta) dans les carreaux. Puis constata que ce bris avait été inutile. (La fenêtre s'ouvrait normalement !). Allons, il fallait garder son sang-froid ! Elle enjamba l'appui, se rétablit laborieusement sur le perron, puis remarqua que la porte principale de la maison, à quelques mètres, était brillamment éclairée parce que grande ouverte. Plus le moindre bruit. Et cette porte qui l'attirait irrésistiblement. Wer retint son souffle et, à pas précautionneux, vint épier, prudemment, le vestibule.

Malgré la longue habitude qu'elle avait de canaliser ses réflexes, la scène qui s'offrait bouleversait les alternatives supputées.

Le long et large couloir n'était pas désert : Nise Ételle, nue, appuyée contre le chambranle d'une porte, à une dizaine de mètres, faisait des efforts désespérés pour reprendre sa respiration. Dans le bout de son bras, pendant, un revolver. Dans le fond,

une dizaine d'hommes (des serviteurs de par leur livrée) s'entassaient, prêts à bondir... Mais refluaient, promptement, dans une embrasure, au moindre mouvement de l'arme.

En direction de son assistante, Wer fit un pas. Puis un second. Furieuse contre elle-même de se laisser-aller ainsi, dans une situation aussi périlleuse, elle avança néanmoins, regrettant déjà de penser qu'elle avait une quelconque part de responsabilité dans ce qui survenait à son ex-Assistante. (Une ridicule pitié !). Mais cela avait devancé toute décision de prudence : ses pas la portaient en avant et sa persuasion essayait de regagner la confiance de la jeune femme...

- Nise ? Ma petite Nise... Qu'est-ce que l'on vous a fait ? (Ételle suffoquait. Wer se rapprocha encore d'elle). Qui vous a fait cette grande misère ? Du calme, mon enfant. Du calme. Je sais que cette maison n'est pas bonne pour nous. (Elle était parvenue tout contre la jeune femme ; elle tâta le poignet.). Je le sais. Allez, calmez-vous ! Une mauvaise maison.

Mais les doigts fins restaient crispés sur la crosse de l'arme, et les serviteurs, dans le bout du vestibule, en profitaient pour se rapprocher. Ételle, frémissante, alertée par le raclement des chaussures sur le sol, pivota.

La troupe se précipita aussitôt dans une ouverture, hors sa vue.

(Wer caressa le bras). Ma petite Nise, donnez-moi cette arme ! On ne vous fera plus de mal, je vous le garantis. Des bandits. Tous des bandits. Donnez-moi cette arme. Donnez...

Wer desserra les phalanges et récupéra l'arme. Les sanglots, remontant d'abysses de détresse, s'emparaient de l'Assistante, la noyait. Ses yeux revenaient, obstinément, vers cette porte béante de cette pièce faiblement éclairée.

(L'explication du drame ?). Wer, pour ne pas lâcher son Assistante, tenta de l'entraîner. Mais la réticence était trop forte. Elle fit les quelques pas, seule.

Puis revint précipitamment !

Le corps nu de C'Riva, allongé sur le dos, par le travers d'un lit... Une marque brune tachait le torse. Sa tête, à la renverse, touchait la descente de lit.

Apparemment, pour ce qu'elle en avait vu : C'Riva était mort ! Ou ne valait guère mieux. Il fallait agir rapidement. La Conseillère revint à la pièce, y pénétra, et, en un tour de main, rafla une tunique et des bottines. Puis ressortit, et rejoignit son Assistante toujours figée, toujours à la même place. Les gens de maison, repris par le courage, revenaient déjà. Elle pointa l'arme sur le premier, et, péremptoirement...

- Vous !

- Qui ?

- Vous êtes le seul, imbécile !

(L'homme se retourna et vit que les autres s'étaient enfuis à nouveau !).

- Moi ?

- Oui ! Savez-vous conduire un ferry ?

- Un... ferry ?

- Oui : un ferry !

- Euh... Oui.

- Au trot, passez devant !

Il s'approcha et contourna Wer, le regard fasciné par le canon de l'arme qui le suivait. Elle attendit qu'il fut près de la sortie, passa prestement le vêtement autour des épaules d'Ételle, la poussa gentiment.).

... Vous, l'homme, avancez ! Vers les garages. Et pas d'entourloupettes !

Il semblait que l'assistante avait accumulé assez de désarroi et de malheurs pour pleurer à gros sanglots toute une vie. Le bonhomme marchait devant elles, à petits pas sautillants ; il se retourna... Mais la bouche de l'arme se releva dans la main décidée de Wer.

... Un ferry dont vous vérifierez le plein ! J'ai dit : au trot !

*

Le garage n'était plus qu'à quelques mètres. Elle encouragea Ételle à pleurer tandis que le type, immobile, regardait bêtement le premier ferry de la file.

... Le plein ! Et nous partons !

- Où ?

- Montez !

(Wer profita que l'homme se hissait à la place du chauffeur pour pousser l'assistante sur la banquette arrière. Elle-même, juste dans le dos de l'homme, monta. Exhibant l'arme, elle ordonna.)

... En route !

- Où ?

- Où ? Où ? Démarrez !

(Wer sentit le ferry monter de quelques centimètres et trouver son assiette.)

... Alors ?!

- Oui madame.

- Madame la Conseillère !

- Où ?

- Au Tribunal ! La Cité Administrative ! Il faut donc tout vous dire !

- Il fait nuit !

- Et alors ?

(Wer remarqua son coup d'oeil par-dessus l'épaule. Elle appuya fermement le canon de l'arme sur la nuque vulnérable.)

... Je n'ai encore tué personne aujourd'hui, mais vous pourriez bien être le premier. En route ! Et regardez devant vous !

Le ferry se dégagea et glissa sur une pelouse, puis vers l'allée. Les phares éclairèrent la mosaïque, les arbres et les bassins : l'engin tournait du bon côté. Wer, rassurée, reporta son attention sur Ételle et récupéra son étole, de crainte qu'elle ne soit trop tachée par les pleurs. Il faisait un petit froid vif et le chauffage tardait. Des tressautements secouaient le corps d'Ételle ; elle resserra la jeune fille contre elle un peu plus fort et lui prodigua des paroles rassurantes.

- Ça va aller mieux, n'est-ce pas ?

(Son assistante marmonnait des mots incompréhensibles).

... Que dites-vous, mon enfant ?

- Il... Il a voulu.

- Oui : il a voulu. Et vous : non !

- Si. Il voulait...

- Comme tous les hommes ! Et vous, vous l'avez...

- Oui. Il voulait...

Un homicide : Ételle serait difficile à défendre. Mais, sur Celcius, un homme qui assaillait une jeune femme, portait, d'emblée, devant un tribunal, un lourd handicap. Wer avait déjà défendu des hommes dans cette délicate situation, il avait fallu récuser plusieurs juges-femmes : une procédure à n'en plus finir, exceptionnelle. Mais... sur Selzé ? Dans le cas présent, l'agresseur était mort. Ses gens se garderaient, peut-être, de prendre parti (?). Mais si - en plus - Ételle s'obstinait à être si confuse.

- Je ferai ce qu'il faut. On ne vous fera plus de mal, soyez rassurée.

- Il voulait... J'étais heureuse !

- Ça, vous vous dispenserez de le dire, ma petite ! Mais nous mettrons tout ça au point.

(Ce ne serait pas un bon argument que d'avoir tué un amant ! Une Assistante de « quatrième échelon », incapable d'envisager son affaire avant et après, quel désastre ! Et pourquoi, dieu du Vide, ne pas avoir prévu ?! Trouver une base de défense plus positive, au regard des lois communes à tous les Mondes Humains, aurait été sage. Elle avait une partie de la nuit pour se présenter au Tribunal avec une version plus solide !).

- Il riait ! Je l'ai...

- tué... Je sais. Quelle idée ! Mais puisque vous étiez d'accord, je ne vous comprends pas !

- Oui... Il voulait aussi avec Persel.

- Avec... Aussi ?!

- Oui, faire alliance... Il disait : avec les deux. Il a ri quand je lui ai dit.

- Dit quoi ?

- Qu'il devait faire alliance avec moi, puisque nous avions... Alors il a ri. Oui : il a ri !

- J'ai compris : vous saviez où était l'arme, vous l'avez prise, et vous avez tiré.

- Dans sa tunique... la poche. Il riait. J'ai trouvé l'arme dans une poche et...

- Calmez-vous, mon enfant, calmez-vous ! Nous avons bien le temps de songer à tout ça. Toute la nuit !

Wer resserra un peu plus les épaules de l'assistante dans un geste de tendresse.

« Il a dit »... « Il a dit »... Ça ne vaudrait pas un témoignage enregistré ! Des mots. Décidément, cette Ételle avait négligé de s'intéresser à quelques aspects de la vie en se consacrant avec tant de ferveur à ses études. Et puis... Quel chahut dans les Concessions ! C'Loï, mort, C'Riva, mort, les Persel en liberté ! Trop tard : dans sa précipitation, celles-là, elle les avait oubliées ! Défendre son assistante ne serait pas une sinécure, ça non. Mais il était hors de question de se sauver : elle avait passé l'âge, elle ! Fallait-il voir dans cette suite de drames, aux conséquences redoutables pour Selzé, une opportunité d'implantation de son Cabinet ? Elle était à pied d'œuvre.

« Une Conseillère, venue tout exprès de Celcius, pour défendre une femme ignorante des coutumes de Selzé »... « Captivée par le charme qui se dégageait de ces terres et de ces gens ».

Un bon sens et des arguments qui en valaient bien des autres ! Et qui permettraient un prolongement. C'Riva avait, sans aucun doute, « outrepassé ses prérogatives ». « Il avait provoqué ce désastre dans les Concessions... à la veille de l'ouverture des négociations avec Celcius »... (Ça, c'était bon !). Le taxer d'irresponsabilité : elle n'irait pas jusque là. Mais. Les faits : de graves conséquences requérant d'importantes qualités et compétences humaines pour aplanir. Et qui, mieux qu'une Conseillère en Humanité, habituée à...

La pagaille ! « Alors que la liquidation de Am n'était même pas close ». Rembourser tous ces Prétendants « dont l'honnêteté était irréprochable »... « Elle-connaissait-bien-les-détails-de-toutes-ces-affaires-puisque-le-conseiller-Ruan-Si-Mérarth-lui-en-avait-déjà-fait-part.. »

« L'affaire C'Loï »... Les clones... (Délicat d'en parler. Mais l'avenir pouvait renouveler... Le hasard, quelques fois, présentait les plats une seconde fois ; se réserver pouvait, un jour futur, devenir payant !).

Elle avait quelques heures pour mettre de l'ordre dans sa plaidoirie. Nise Ételle se calmait, et le chauffeur n'essayait plus de les apercevoir en se retournant à demi. S'était-il fait une raison ? Pas sûr : tourner en rond pouvait lui chatouiller l'esprit !

Wer prit son ton le plus autoritaire :

- Et surtout ne vous avisez pas de nous promener, je me ferais un plaisir de dire que vous n'étiez pas loin quand le meurtre s'est produit !
- Oui, madame.
- Conseillère en Humanité ! Madame la Conseillère en Humanité, si ça ne vous fatigue pas trop, et si ça ne vous écorche pas la langue !
- Oui madame... la Conseillère en...
- En Humanité !
- En Humanité... Oui, madame la Conseillère en Humanité !

**

Le choc sur son crâne s'avéra parfaitement indolore, à croire que sa conscience s'était échappée de son corps et observait un hologramme ressemblant à un C'Am. Le martèlement recommença. Plus une idée qu'un choc, d'ailleurs.

Où était-il ? Ah oui : ce bois. Le tronc renversé. Il avait chaud, ou bien... Non. Insensibilisé. C'était ça : insensible. Le mot exact. Et si ce n'avait été cette sorte de répercussion, dans tout son corps...

- Réveille-toi ! Réveille-toi, Étranger ! (Autant de chocs que de syllabes. Ou à peu près). Étranger, il te faut bouger ! Allons, allons ! Remue-toi !
- Ah.
- Lève-toi, tu vas geler !

C'Am entrouvrit les paupières. Des larmes brouillaient sa vue et faisaient, dans la blancheur immobile, des petites rigoles. Un visage, encapuchonné, lui soufflait une haleine chaude. Un mouvement et un petit choc : on le giflait ! Aucune douleur cependant...

- Qu'est-ce que... vous faites ?
- Remue-toi !
- Viefield ?
- Non. Lève-toi et marche !
- Marcher ?
- Ce que tu peux en mettre du temps. T'es complètement gelé ! Il faut marcher ! Tu comprends ? Mar...cher. Heureusement que je t'ai trouvé !
- Lever et marcher ?
- C'est ça ! Allez, pousse sur tes jambes. Ce que tu peux être lourd !
- Je suis C'Am.

- Ça, je le sais, ton ami me l'a dit. Ce que je sais aussi, c'est qu'il était grand temps que je te trouve ! Mets-toi debout. Allons ! Et avance sur la droite.
- Je ne peux pas.
- C'est la neige. Je vais passer devant. Je t'accroche un lien ; ainsi, tu sauras si tu te trompes.
- Tromper ?
- Si tu te trompes de direction ! Si nous restons là encore une heure, les loups vont nous trouver ! Allons ! La cache est à deux heures.
- Je suis bien, je ne sens rien.
- C'est le froid. Si tu croyais que je te laisserais là ! C'est ça, suis-moi. Allons, avance !

C'Am sentit qu'on le tirait. Mais il était bien possible que ce fût toujours ce rêve (!?). Un lien. Marcher. Ça montait. Une douleur se lança dans ses jambes puis s'en prit à ses mains. Elle parut rebondir à une cadence accélérée, au fur et à mesure qu'il avançait. Il était le malheur personnifié !

Le tapis blanc était gelé en surface et, un pas sur cinq, la jambe disparaissait dans les profondeurs. C'Am remarqua qu'on l'attendait dans ces instants. Puis la tension à sa ceinture s'exerçait, une fois de plus, encore, encore. Toujours.

L'incertaine silhouette, qui le précédait, ressemblait à un spectre infatigable. Le sol s'élevait en une pente sévère. Un enfer gelé. Qui craquelait, qui faisait basculer le corps sur le côté, ou en arrière.

Et toujours : cette douleur qui s'était faite brûlure et qui le martyrisait. Son guide ne ressentait donc pas la pitié ! L'abri de l'arbre couché avait été un Nirvana inespéré, un démon l'en avait arraché, par pur sadisme ! Le suivre, pour espérer le rattraper. Un jour.

Ils avaient atteint une crête, et les jambes, deux pas sur trois, de part et d'autre, dérapaient. Son guide stoppa, fourragea dans un sac, puis lui enveloppa les bottes dans des peaux. Puis les relaça ; se releva ; repartit. Le lien, de nouveau, attira C'Am. Dans cette demi-obscurité, il n'avait entrevu qu'une capuche rabattue.

Surprenant : devant lui-même s'assurer de l'étroit passage et de leur équilibre, l'homme était animé par une énergie peu commune ! Alors : s'obliger à avancer.

C'Am se pencha pour résister au vent.

Ses pas se réglèrent sur ceux de la silhouette qui, devant lui, progressait obstinément.

*

Consulter sa montre s'était révélé une impossibilité. Ils marchaient et dérapaient depuis (?). La neige avait cessé, mais le chemin était plus que jamais glissant. Plusieurs fois, C'Am avait senti le lien se tendre. Des mains énergiques s'étaient saisi des siennes, vigoureusement, pour le retenir. De chaque côté, des pentes de soixante-dix degrés et plus l'auraient attiré vers des néants ténébreux et diaboliques : une sente à se rompre les os, seulement éclairée par des lueurs diffuses provenant de la réverbération d'un jour opaque.

Des équilibristes, gelés, allant... À cette cache ? Non, ce ne pouvait être celle-là !

Sa botte ripa pour la énième fois, et, pour la énième fois, la poigne rectifia, d'autorité, son déséquilibre. C'Am pensa que cela était naturel. Mais : avait-il seulement pensé, pendant ces...? Des heures ou bien des jours ?

*

Une progression d'automate. Des surfaces gelées et des chutes brutales. Soudaines, terrifiantes, il s'était relevé à chaque fois, jusqu'à cette dernière. Mais il n'y avait plus eu de neige ni de glace : rien. Un nid où l'on s'écroule d'épuisement, satisfait de respirer, satisfait d'être vivant. La conscience trouble d'avoir échappé à ces ravins. Mais il était vivant ! Puisque ce sol était sec !

Il ne retrouva ce sol contre sa joue que... Combien d'heures s'étaient écoulées ? Une surface blanche, haute d'un peu plus d'un mètre, tranchait sur le noir des parois.

Une grotte. C'Am roula sur lui-même et discerna la petite lampe à huile. Personne d'autre que lui. Où était passé son guide et sauveur ?

Il laissa s'écouler quelques instants, puis, ankylosé, parvint à s'asseoir.

Du sable sec. Ni vent, ni neige. Pénillement, il gagna l'entrée de la grotte à quatre pattes. La blancheur éclatante l'obligea à fermer les yeux devant le spectacle d'un vallou ; un soleil radieux lissait la neige et des cascades dégringolaient le long des stalactites à toutes les aspérités des surplombs. Un ruisseau se frayait un chemin à quelques mètres en contrebas et... (Une Vie !).

Une femme. C'Am fouilla le paysage du regard pour détecter une autre personne. Mais, pas âme qui vive. Ses yeux fascinés revinrent au corps blanc qui s'aspergeait d'eau. Ainsi c'était une femme qui l'avait tiré de là ? Incroyable ! Ses idées avaient dû chavirer ! Hypnotisé, il regarda la femme s'essuyer et s'envelopper d'une peau avant de remonter à la grotte. À cette seconde, leurs regards se croisèrent. (Ces yeux gris, bleutés... Une voix d'adolescente...).

Elle termina les quelques mètres en les escaladant prestement. C'Am pensa que ces gens n'avaient pas fini de l'étonner et ne put se retenir :

- Déjà debout ! Et vous vous baignez par cette température ! Dans cette eau glaciale ?
- Il faut se laver, les loups suivraient notre trace trop facilement.
- Mais... Et les vêtements ?
- Dans mon sac. Une herbe dont le parfum est si puissant qu'il les égare. Vous devrez aussi.
- Moi ?
- Qui d'autre ? Vous reconstituerez vos forces ensuite. Nous resterons ici tout un jour.

(Il avait le clair souvenir qu'elle l'avait tutoyé. Où ? Mais il ne releva pas ce changement).

- Ça va bien, je suis reposé.
- Tant mieux, ça dégèle. Nous mangerons et nous dormirons. Trois jours avec cette tempête...
- Trois jours ?!
- Pour revenir.
- Et... ce gibier à ramener ?
- Encore plus haut. Mais cette neige excite les loups et l'odeur ne ferait qu'ajouter à leur fringale. Nous reviendrons un autre jour.
- Nous reviendrons ?!

- Cessez de répéter ce que je dis !
- Je suis stupéfié ! (Elle était entrée dans la grotte sans marquer un arrêt : tout ça était naturel, normal. Il la rejoignit dans la pénombre. Elle se frictionnait avec un bouchon d'herbes dont l'odeur lui rappela cette veillée).
- ... Je dois aussi ?
- Comme moi. Prenez cette peau, ce savon, et allez vous baigner.

*

Sorti de l'eau, C'Am renfila son justaucorps le plus rapidement possible. Il était frigorifié mais sentait le sang bouillir en lui. Il rentra à l'abri. Elle posa le bouchon à sa portée.

« Lavez vos vêtements aussi, sinon ça ne servirait à rien ! »

Pas bavarde sur son exploit de la nuit ! Ou de la veille (?). Elle mangeait paisiblement, sortant de son sac diverses victuailles séchées. Elle lui en abandonna une poignée. C'Am cru à une invite et hasarda un geste. Il se fit promptement rabrouer :

« Vos vêtements, d'abord ! »

C'était simple : « il mangerait après l'entretien de son linge, à cause des loups ». Et cette évidence ne nécessitait aucun commentaire supplémentaire. Il ressortit et dut tout recommencer. Puis regagna la grotte en se frictionnant comme un fou. Déjà, elle finissait de ranger son sac ; elle le plaqua contre une paroi et entreprit de dérouler une peau. Puis, un peu plus loin, une seconde pour lui. C'Am remarqua qu'elle avait choisi, dans cet espace réduit, les surfaces les plus éloignées possibles l'une de l'autre. Il attendit qu'elle s'allonge après avoir choisi sa place et continua tranquillement de mastiquer les lambeaux de chair, en pensant à ce qui lui était arrivé.

- Pouvez-vous me dire l'heure ?
- Parlez de jour : vous êtes resté une nuit et une matinée sous votre tronc d'arbre. Je suis fatiguée.
- Excusez-moi de vous indisposer.

Le souffle régulier de l'adolescente indiquait qu'elle somnait déjà dans le sommeil.

« Une nuit et une matinée ». Et elle l'avait rattrapé, dans ces bourrasques ! Découvert, pour être plus précis. Elle avait bien mérité.

Il termina le frugal repas, méditant sur l'exploit réalisé. Ses membres en feu lui faisaient mal, mais il se sentait réconforté et en forme. S'embarrassant du moindre bruit pour ne pas la réveiller, il récapitula, pour lui-même, tous ces événements surprenants. La somnolence entrecoupait ses pensées de vapeurs indécises : il avait été sous cet arbre... Les bandes de peau, enroulés autour de ses bottes, lui avaient permis d'obéir à ce regard... Une voix ferme avait exigé de lui qu'il marchât jusqu'au-delà de ces montagnes. Marcher : c'était l'essence même de la purification. Marcher, respirer, percer le paysage de son regard, perpétuer la Lignée...

*

La lampe n'avait pas été approvisionnée et sa lueur vacillante était prête de s'éteindre ; C'Am fouilla dans le sac de la fille et fit comme il l'avait vue faire. La

forme allongée dormait, mais son sommeil était beaucoup plus agité. Il s'en inquiéta. Elle se tournait fréquemment et paraissait la proie de cauchemars. Il l'observa interminablement, alimentant, à plusieurs reprises, le lumignon. La journée de repos se terminait et l'inactivité faisait la part belle aux questions qui l'assaillaient. Il hésita encore longtemps avant de se redresser et d'approcher la lumière près du visage ; il luisait de sueur et s'agitait en permanence. Cela le tourmenta. Un refroidissement, sûrement, avec ces idées de vivre à la dure !

Que fallait-il faire ? Il essuya le front humide et gras et ajouta sa couverture à la première. Le corps se calma un petit quart d'heure. Et tout recommença.

Il était impuissant, hormis de renouveler sa tentative. Ce qu'il fit à plusieurs reprises. Le front devint glacé et elle se mit à claquer des dents. Il écarta les couvertures, la fit basculer sur le ventre, frictionna le dos énergiquement. Elle parut s'apaiser. Il l'emmitoufla de ses peaux et y adjoignit sa vareuse, puis passa le dos de sa main sur la joue : la chaleur revenait. Il la surveilla, jusqu'à détecter, une demi-heure plus tard, qu'une nouvelle chute de température l'obligeait à recommencer.

Épongeant la sueur, ou étendant sur le front et les tempes un peu de neige, alternativement, la malade entra dans un assoupissement plus rassurant. Les heures avaient filé, et la clarté que laissait passer l'entrée de la grotte s'était voilée et obscurcie : la nuit était revenue. La veille continua.

Mâchonner la viande durcie trouvée dans le sac, poussait à la réflexion. Toute sa jeunesse, il l'avait passée à deux mille kilomètres de là. Mais si la rumeur avait laissé entendre qu'au-delà de la Clôture existaient ces gens, il n'en aurait pas cru la moindre allusion. À aucun moment n'avait été évoqué cette fuite de population. Conclusion : il y avait eu conspiration pour organiser ce silence. Qui d'autre que Loï, Riva, les juges du Tribunal ? Quelques personnes au cœur du système. Le Conseil, avec ses réunions et son ordre du jour, avait bonne mine. Les Obligations. Plus sûrement : l'obligation de cacher, pour perpétuer, pour immobiliser !

Cela valait-il la peine de revenir dans la Plaine et de répandre la nouvelle ? Non. Et puis : personne ne croirait. On hurlerait au Failli et on lui réclamerait les millions de solars. Ici, ils avaient compris ça et se tenaient à l'écart. Perdre toute idée de retour, comme son ami Viefield, le seul à avoir été convaincu de n'avoir rien eu à perdre.

*

Elle se réveilla avec l'aube. Une lueur blafarde pénétrait par le couloir de la grotte en même temps que de lointains cris assourdis. C'Am entassa des paquets de neige pour obstruer l'entrée, qu'il jugeait offerte, et revint dans la pénombre. Les yeux brillants d'Yseul l'observaient. Il se pencha vers elle.

- Vous sentez-vous mieux ?
- Faible. Lasse.
- Depuis deux jours, vous dormez. J'ai calfeutré l'entrée. Avez-vous faim ?
- Un peu.
- Vous avez été au-dessus de vos forces et vous avez été rudement secouée. Reposez-vous encore !
- Ce sont vos médicaments ?

- Aucunement. Je vous réchauffais quand vous aviez froid et je tempérerais les excès de fièvre. Quelques pincées de neige, pour vous rafraîchir.
- M'avez-vous découverte ? Touchée, pendant que j'étais malade ?
- Je vous ai frictionnée. Pourquoi ?
- Vous m'avez touchée...
- Vous étiez frigorifiée, alors ça a fouetté votre sang. J'étais désespéré. C'était tout nouveau pour moi, mais ça a paru efficace.
- De me toucher ?
- De vous soigner ! À la Concession, il y avait l'hôpital pour soigner les malades.
- Vous m'avez touchée...
- Ne vous inquiétez pas, je n'ai vu que votre dos.
- Mais... vous m'avez touchée.
- Forcément ! Pourquoi cette idée fixe ?
- La coutume veut.
- Une coutume, quand il est question de maladie, savez-vous... Oubliez cet épisode, l'important est que vous retrouviez votre vitalité.
- Impossible : vous m'avez touchée. La coutume exige.
- Ce qui compte c'est que vous alliez mieux ! N'y pensez plus.
- C'est important !
- Mais non ! Reposez-vous. Qu'est-ce qui vous tracasse ?
- Quand un homme touche une fille... Et vous n'avez pas terminé les Épreuves !
- Pensez à récupérer votre énergie.
- La coutume...
- Les coutumes sont ridicules, oubliez-les une journée !
- Nous les respectons : « Nous devons vivre ensemble ».
- Comptez une journée, et, ensuite, il vous faudra prendre l'initiative du chemin du retour. Les loups hurlent dans les environs ; ce sera à vous de décider.
- Pourquoi dévier de ce que je vous dis !
- Je ne voudrais pas que vous vous croyiez des obligations à cause de cette coutume que vous évoquez. Nous ne sommes que deux et personne ne le saura.
- Sauriez-vous ignorer longtemps que vous m'avez touchée ?!
- Je... Je ne sais. Il n'y a pas de témoin ! Ce n'est pas grave.
- Est-ce que je vous inspire de la répulsion ?
- Je... Certes non ! Je suis plus gêné que vous. Quelle idée !
- Nous, nous sommes les témoins.
- Vous dormiez !
- Vous avez reconnu vous-même.
- Frictionnée ! Vous claquiez des dents.
- Si vous rejetiez l'alliance, vous enfreindriez grandement nos coutumes.
- Enfreindre... Mais je ne comprends rien à ces usages ! J'ignorais cette coutume, je vous assure. Il ne faudrait pas vous croire obligée.
- Je t'ai vu. Et tu as dit que tu m'avais touchée.
- Vous dormiez, comment auriez-vous pu me voir ?
- Au cours de cette veillée. Et toi, tu m'as regardée plusieurs fois.
- Vous aussi ! Allons, calmons-nous, la fièvre va vous reprendre. Vous me tutoyez ; vous évoquez votre coutume en prétextant d'une intimité qui n'a tenue qu'à votre état ; et moi, je vous assure que ce secret restera entre nous et que vous pouvez vous

rendormir. Ne vous créez pas des obligations qui n'ont pas lieu d'être. Êtes-vous rassurée ?

- Je ne pense pas aux autres ! Tu m'as regardée quand je te regardais à cette soirée. Et, maintenant, tu avoues m'avoir touchée ! Ne comprends-tu donc pas ?

- Rien ! Et je suis lassé de toutes ces coutumes, plus sottes et sinistres les unes que les autres.

- Cette coutume n'est pas idiote puisque tes mains n'oublieront pas !

- Je sais me dominer et je vous certifie qu'il n'y aura plus, à l'avenir, ce que vous croyez être comparables à des familiarités. Je vous promets.

C'Am crut avoir résolu le problème qu'il avait, par ignorance, malencontreusement suscité. Il avait cru bien faire. Mais comment aurait-il pu rafraîchir le visage brûlant et frictionné le dos glacé, sans ses mains ? S'il avait su, il aurait interposé un linge ! Les coutumes des montagnards étaient-elles aussi absurdes et péremptoires que celles de la Plaine ? Encore que celles des journaliers étaient-elles plus pragmatiques et élastiques que le cérémonial des Concessionnaires.

Il s'était détourné pour éviter le regard d'Yseul, imaginant que c'était le seul moyen de clore cet incident. Mais de légers bruits significatifs le forcèrent à revenir à la jeune fille : elle pleurait ! Qu'avait-il encore pu dire ou faire pour provoquer cette réaction ?!

Il essaya de se justifier :

- Je ne voulais pas vous blesser ! Nous avons des coutumes totalement différentes, excusez mes maladresses.

- Les coutumes sont-elles d'une si grande importance ?

Le ton véhément avait interrompu ses larmes un court instant ; elles se remirent à couler de plus belle. Voilà qu'il n'était plus affaires de coutumes ! C'Am, conditionné aux prudences qu'exigent les confrontations au sexe féminin, s'en tenait au principe que les femmes réclamaient une retenue de tous instants. Hormis Sorale, une prudente réserve s'était souvent, même, révélée source de désastres. Si ce n'avait été cette rare et incompréhensible expérience de Celcius, à laquelle s'ajoutait celle où le menait Yseul à cet instant, il aurait bien couvert la jeune femme de baisers dans un fol élan. Quelle idée d'avoir demandé si tôt à suivre ces épreuves ! Avant de savoir à quoi s'en tenir ! Les remettre à plus tard, lui aurait permis d'être plus au fait des signes à éviter, des conventions. Mais : trop tard ! Et maintenant, ces pleurs qui l'anéantissaient...

- Je suis désolé, j'ai été présomptueux de vouloir m'imposer ces épreuves. Ça ne se renouvellera pas, je vous le promets.

Cette dernière phrase, dont il espérait beaucoup, n'eut pour effet que de déclencher une recrudescence des sanglots. Il attendit, tout bête, qu'Yseul fût en mesure de se calmer. Mais le regard brillant de l'adolescente se fixa brusquement dans le sien.

Sans doute la montagnarde applaudirait à cette sage, mais bien tardive résolution, et qu'elle en profiterait pour se libérer des acrimonies accumulées.

Mais, une fois de plus...

- Je te remercie pour l'épreuve. Il le fallait. Je savais qu'il neigerait et que tu ne pourrais pas. Alors je t'ai suivi. Tu m'avais regardée et les autres avaient surpris tes yeux. Pourquoi vas-tu contre la force des choses ? Ma peau n'est-elle pas assez douce ? Je sais que si !

- Les coutumes exigent des cérémonies et des engagements ; un homme ne peut s'imposer ainsi. La femme épie ses manières. Il en est ainsi dans tous les mondes humains. Enfin... ceux que...

- Ça te rend bien peureux !

Puis le visage d'Yseul s'éclaira subitement, comme si une idée nouvelle et séduisante s'épanouissait en elle, une idée réjouissante.

... Et crois-tu avoir bien compris ces usages derrière lesquels tu te dérobes ?

- Oui ! C'est partout ainsi !

- Eh bien, ici, dans les montagnes, nous avons aussi nos coutumes. Mais ça ne fait rien, je ferai comme tu dis. Cela te convient-il ?

- Ou... oui.

- Je décide que tu seras mon mari.

- Votre mari ? Que puis-je offrir en contrepartie, puisque je n'ai plus de biens !

- Tu tiens à ces coutumes qui nous sont étrangères, alors, je veux bien suivre les tiennes quelques instants !

- Quelques instants... ?

- Fini, j'ai déjà compté jusqu'à cinq. C'est terminé ! Viens !

- Et... le contrat ?

- Vivre le plus longtemps possible, ça te va ?

**

Une petite brise piquante, tempérée par les rayons de l'étoile de Selzé, suivait le long des versants. Dans le milieu du jour, le soleil avait fait réapparaître quelques noirs rochers ; déjà, ils luisaient comme pour se préparer au gel de la nuit. Quelques heures de répit pour dégringoler vers la vallée... Dans les profonds, un minuscule ruban métallique traçait le torrent qui dévalait, présence incertaine, à une journée de marche.

La vue se perdit, masquée par un bloc de roches. Une odeur tenace ramena C'Am à la réalité. Ce parfum, dont leurs habits étaient saturés, qui faisait fuir les bêtes dangereuses. Il accéléra le pas. Il ne faudrait pas longtemps à la jeune femme pour lui prendre cinquante mètres et se moquer de lui à tue-tête ! La silhouette, engoncée dans son lourd habit, escaladerait quelques mètres de pente et se retournerait encore. Elle le traiterait d'ours, d'empoté, de flemmard, dans un grand tourbillon de provocations et de rires. Cette diablesse se jouait des passages où le risque de dérapage était grand, et chacun d'entre eux était prétexte à diatribes sur ces coutumes qui « faisaient- marcher- l'homme-derrière-la-femme-pour-se-préserver-des-surprises ».

Il partit en petites foulées. Une délicieuse fatigue qui étourdisait s'était emparée de lui depuis le matin. Il rattraperait Yseul quand il le voudrait ! Mais, pris par la vue des bois, sentant le vent lourd de parfums, l'être étrangement libéré, il s'amusait de ses éclats joyeux et les faisait durer.

Tant de chemin, pour en arriver à ces instants intenses, qui s'incrustaient en lui, comme autant de regrets de n'avoir pas su plus tôt. L'ignorance soigneusement entretenue par quelques uns ? Peut-être, même pas ! C'était ainsi. Tous avaient gardé les yeux fixés sur un morceau de monde qu'ils croyaient leur, une infime parcelle aux contours flous, au-delà desquels la raison se gardait de s'aventurer. Pour ailleurs : la peur de l'inconnu. Était-ce ainsi sur tous les mondes ? Oui, certainement. Et pour tous.

Pourquoi en aurait-il été autrement ! Des règles aveugles s'ajoutant à d'autres règles aveugles, l'égarément inutile et désastreux, érigé en système, par d'innombrables C'Loï, d'innombrables Ronaldson, d'innombrables visages de juges, de Conseillères en Humanité, d'innombrables C'Perle, se crispant.

Folie ! Les montagnards avaient raison : cette folie ne se contenterait pas toujours de sévir là-bas et ailleurs, tôt ou tard, elle déborderait, après avoir saturé ce qui restait des mondes humains. Un dernier réduit à souiller.

Et un dernier réduit à défendre. Les Épreuves étaient vitales pour ce petit bout d'avenir resté incrusté dans ces montagnes. Et hors de question de laisser se faire voler ces heures et ces feuilles jaunies que la brise malmenait et que les blizzards emporteraient ! Totale impossibilité d'admettre qu'Yseul ne serait pas Celle-là. Elle était ces feuilles et cette vallée, ces pentes luisantes où la neige s'accrochait, ces cimes éclatantes, cette course vers le Clan.

« ... Tous le sauront ! Je leur dirai tout ! Tout ! Que tu m'as laissée passer devant ! Et que tu avais peur de tes mains ! Que tu m'as imposé tes coutumes ! Je leur dirai tout ! »

L'idée s'imposa à C'Am que pas une autre femme n'aurait su exister. Et qu'aucune autre ne saurait exister, demain et toujours, si ce n'était Elle.

Il accéléra sa course, certain de rejoindre Yseul, maintenant qu'il le décidait. Il se sentait parfaitement capable de la porter jusqu'au fond de la vallée. C'était idiot, mais il eut une fugace pensée pour Consol et son ancêtre purifié.

De « Troisième Génération »... Absurde, puisqu'il ne l'avait jamais été autant qu'à la minute, purifié !

Il reprit son élan. Pour cette silhouette qui se jouait des rochers avec tant de légèreté, et cette étrange impression qu'il était là, au recommencement des Mondes...

FIN

« FINITUDE »

Dans plusieurs siècles... L'effondrement des Mondes Humains. Des histoires, des récits.

Du même Auteur :

« Un Rêve, s'il Vous plaît »

Un pilote stellaire refait sa vie sur un monde « oublié » et s'aperçoit qu'il n'a été qu'un jouet dans un vaste projet organisé par le haut responsable de l'Institut...

« Olal, Pur-parmi-les-Purs »

Le PDG de l'Inter Stellaire Compagnie décide de réorganiser ses approvisionnements en métaux rares

« Des Pétales pour un enfer »

Un docteur pris dans la tourmente de l'abandon de la planète Nelly...

« Si ce n'est Toi... » (2 tomes)

Sur la planète Selzé, un Concessionnaire en faillite est entraîné dans la débâcle des Mondes Humains...

« Les Anges du Delta »

Baptiste Olmet, journaliste, a mené une enquête « trop loin ». Il s'enfuit sur Vièlès, une planète baptisée « Terre de Relégation ». Mais il n'y aura pas que des malfrats condamnés sur ce monde, Olmet va y découvrir de bien curieuses femmes.

Auteur : van_malaerth_sf21@tiscali.fr

Site de l'auteur : <http://auteurpvmsf2000.chez-alice.fr/index.html>

Illustrations originales : DARLINGTON Jessica

Texte protégé

Exemplaire n° 001